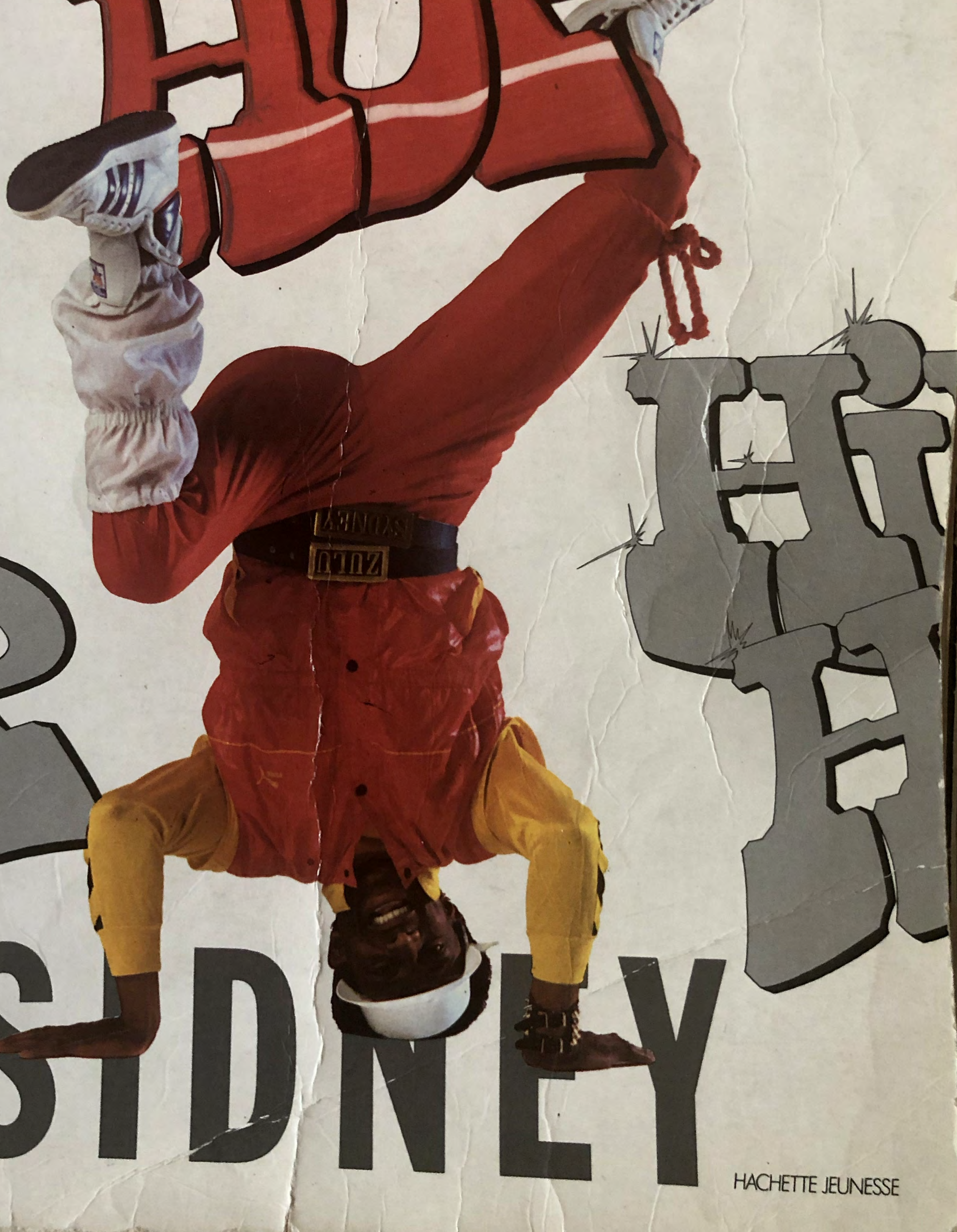
HIP HOP Story



SIDNEY

HACHETTE JEUNESSE

GET DOWN! STOP THAT MESSING AROUND!

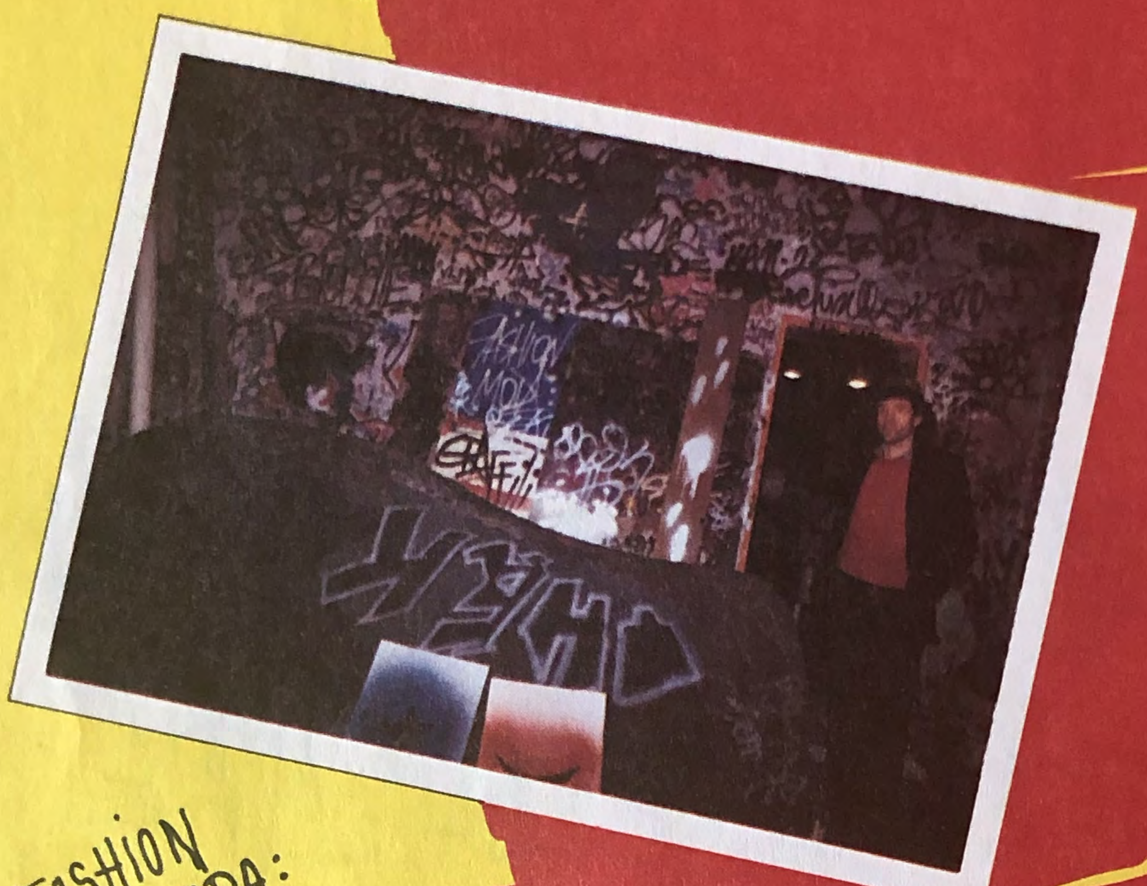
★ LES FUNKY COLLABORATEURS DU LIVRE :

SOPHIE BRAMLY.
OLIVIER CARRIÉ.
LAURENCE TOUITOU.
SIDNEY POUR LES LEÇONS
ET HERVÉ TARDY POUR LES COUPS DE FOUET !

★ PHOTOS SOPHIE BRAMLY / GAMMA.
SAUF P. 9 : GILLES LARRAIN
ET P. 87 : COLLECTION M.C.B.

★ CE LIVRE A ÉTÉ CONÇU PAR COPYRIGHT
POUR HACHETTE JEUNESSE !

MERCI A AFRIKA BAMBAATAA ET A TOUTE LA NATION ZULU !



FASHION MODA:
STEPHEN
LE DIRECTEUR



INSTALLATION AU "BRONX RIVER CENTER"



LES FANTASY 3 "ROXY"
EN CONCERT AU "ROXY"

HIP-HOP DON'T STOP TILL YOU'LL REACH THE TOP

D'où viennent donc, ces mots, qui en un an ont envahi le monde, et fait bouger les jeunes.

Deux mots qui revenaient sans cesse dans les musiques d'un rapper : Starski, pour chauffer les salles, et que Afrika Bambaataa a repris pour donner un nom aux soirées qu'il animait dans le Bronx pour les jeunes de son quartier.

Depuis le Hip-Hop a pris de l'ampleur, est devenu un véritable mouvement culturel, la culture de la rue.

Le Hip-Hop c'est tout ce qui bouge dans les années 75 dans le Bronx, la musique, le rap, la danse, le graffiti.

Tout ce à quoi les jeunes se sont raccrochés pour échapper à la violence, et faire quelque chose de positif grâce à quoi ils pouvaient s'en sortir.

Au début, au milieu des années 70, un Deejay nommé Kool D.J. Herc, commence à se faire remarquer, car il ne mettait pas simplement des disques, mais il les mélangeait entre eux ne mettant que certaines parties pour recréer une autre musique avec le même rythme constant.

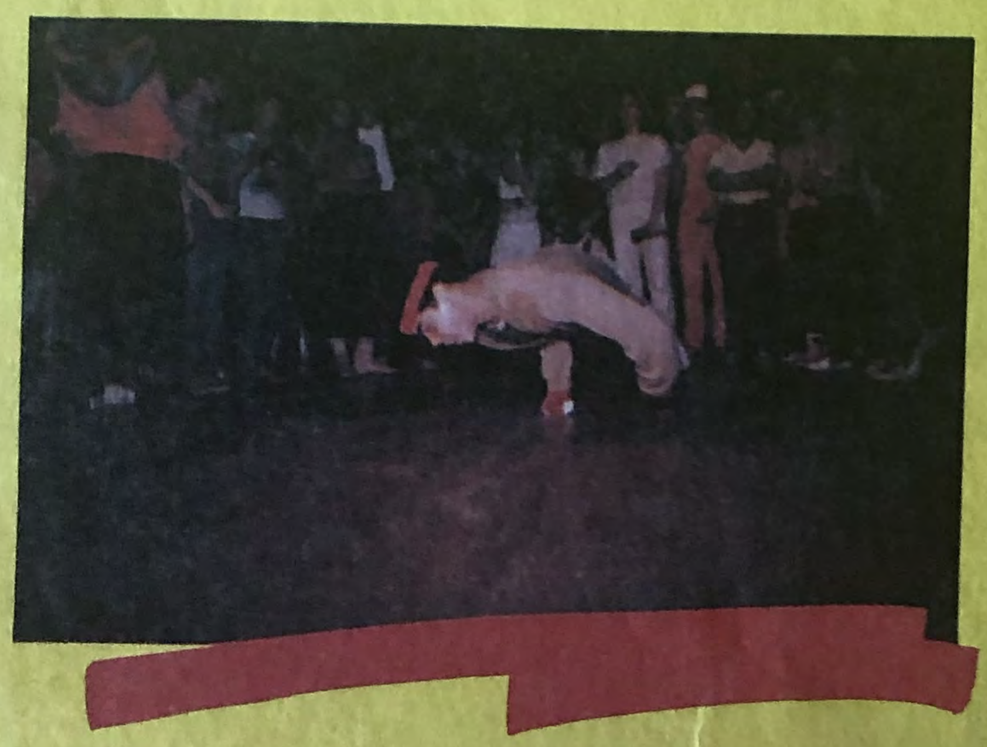
C'est lui qui a influencé les premiers Deejays qui se sont fait remarquer en tant que tel.

Le style était lancé, les jeunes dans le Bronx ont pris l'habitude d'aller dans des fêtes, où chacun excellait dans sa spécialité.

Les meilleurs Deejays, les rappers qui se font appeler MC'S "maître de cérémonie" et les danseurs qui selon les musiques et leur style inventent ou se spécialisent dans plusieurs danses : Le break dance et L'electric boogie avec les innombrables variantes qu'ils vont créer.

Les graffitis artistes sont toujours présents, c'est eux qui décorent l'endroit, pendant que les autres se produisent.

GLEIDE MASTER A L'EARTH EDGE



Des années 75 au début des années 80, le mouvement a eu le temps de mûrir, de créer des Stars, et commence à débarquer à Manhattan en se produisant dans les clubs, puis en se donnant rendez-vous tous les vendredi soirs dans un club de New York "le Roxy" où tout le monde peut se rendre et c'est là que le mouvement éclate.

Les Deejays deviennent des Stars et font des disques qui les font connaître (Afrika Bambaataa : "Planet Rock", D.ST avec Herbie Hancock), les rappers donnent leur message sur toutes les ondes (Grand Master Flash: "Le Message", "New York-New York").

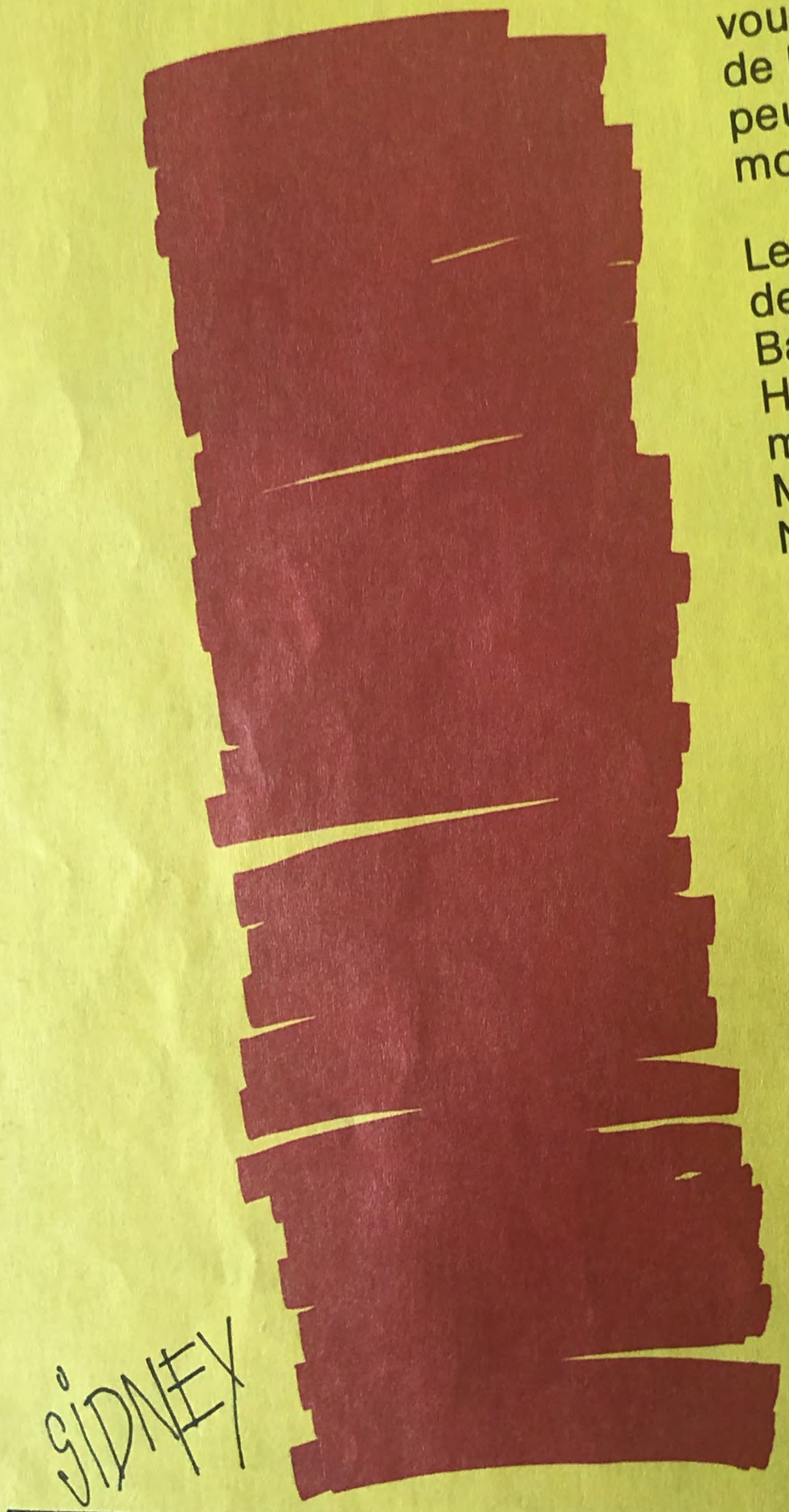
Les peintres graffiti qui peignaient dans le métro pour se faire connaître sont reconnus et exposent dans les musées et les galeries, et vendent très cher leurs toiles.

Les danseurs "friment" dans les clubs et les soirées, et raflent la vedette dans les films où on les aperçoit.

Tous ne s'attendaient pas à ça, même s'ils espéraient secrètement devenir des Stars. Ils ont fait connaître dans le monde entier le mouvement "Hip-Hop" grâce à leurs expositions, leurs disques ou leurs apparitions dans des films.

Tous sont encore partie prenante de ce mouvement qui grâce à son unité n'a pas encore tourné la page sur une autre mode, car le Hip-Hop c'est leur mode de vie.

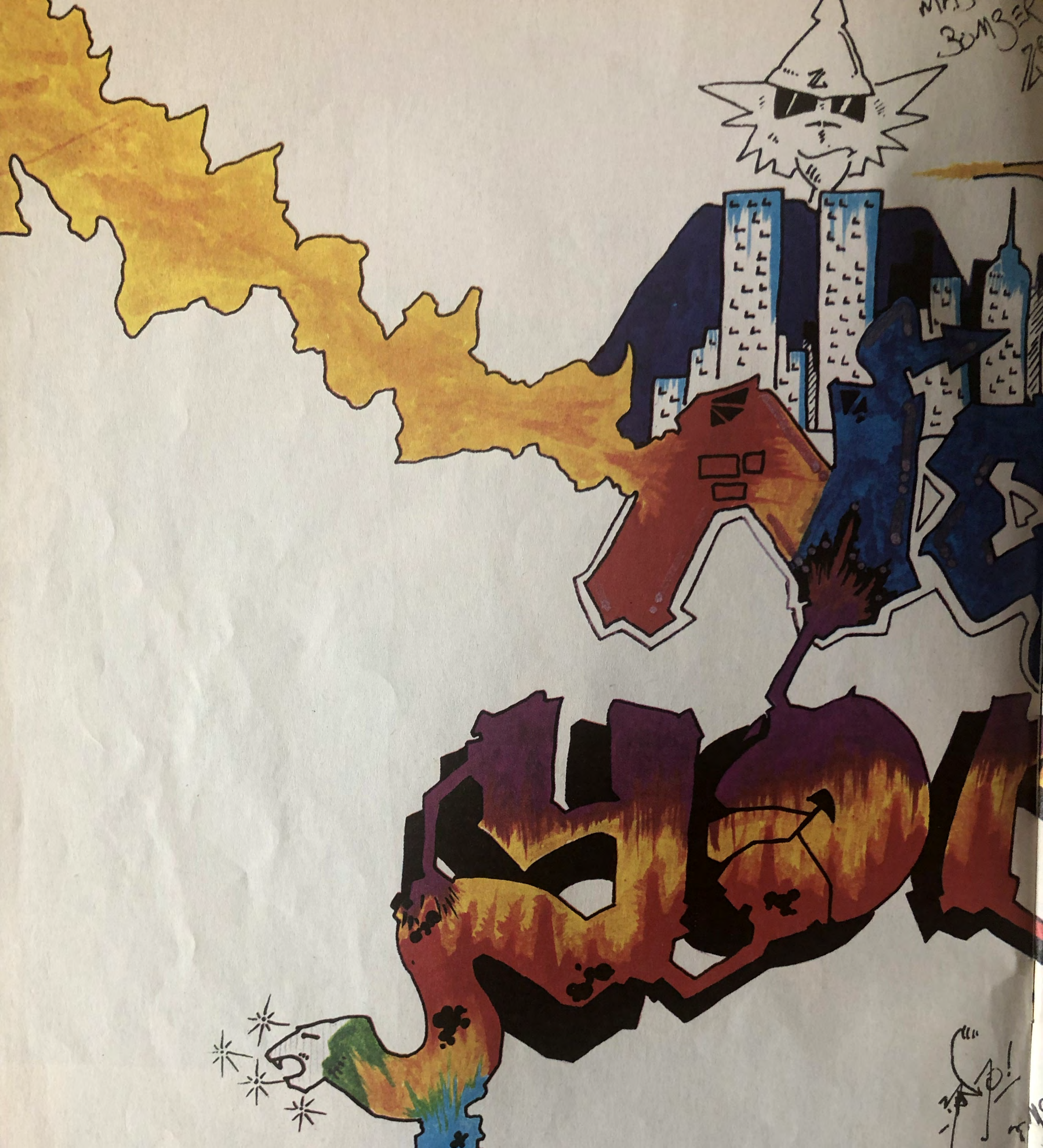
C'est sans doute pour cela que le mouvement est si populaire, partout, et en particulier en France où les jeunes s'en saisissent pour s'en sortir comme leurs frères du Bronx et ont déjà leurs vedettes, leurs groupes de danse, leurs rappers porte-parole et investissent les rues pour faire autre chose que de la bagarre : pour faire la fête.



SIDNEY



DONALD D
RAPPE PENDANT QUE
D.ST EST AUX PLATINES
AU "BRONX CENTER".
KOOL DJ HERC
SURVEILLE...



NEW YORK

SCAM!!

7230

6721


NEW YORK
CITY

KAOS FAIT SON TAG.



Depuis quinze ans les rues de New York et surtout le métro sont recouverts de graffitis. Tout a commencé en 1969 avec Taki 183. Là-bas, le graffiti c'est comme une tradition, sans aucune signification politique comme en France. Ce sont des dessins de surnoms, qui font partie du quotidien. Qui sont ceux qui font ces graffitis ? Des jeunes d'une moyenne d'âge de quinze ans, qui cessent de bomber lorsqu'ils atteignent la maturité, sauf quelques-uns qui se sont obstinés et dont c'est aujourd'hui le métier. Il existe deux sortes de graffitis : les "tags", fait avec de larges marqueurs, ce sont des signatures du surnom que chaque artiste se fait. Et les "pieces" (raccourci de "masterpieces", qui signifie "chef-d'œuvre"). Ces derniers sont faits avec des peintures en bombe.

Pour faire son "piece" on peut employer différentes formes d'écritures :
– Les "bubble letters" (les lettres chewing-gum), des lettres gonflées et rondes, avec des éclats de lumière, inventées par Phase II en 1974.
– Les lettres en 3-D (trois dimensions) ont des perspectives, elles sont construites comme des blocs, et inspirées par la télévision.
– Le "Wild style" (les lettres sauvages), guère lisibles mais avec des déformations très dynamisantes.
– Les lettres ombrées.

Le métro de New York ("M.T.A." : Metropolitan Transportation Authority) dépense chaque année six millions de dollars pour essayer d'effacer ces graffitis, sans succès.
Pourtant selon Zéphyr : "Depuis que le M.T.A. a recouvert les wagons de métro d'une peinture blanche anti-graffitis l'histoire du graffiti a disparu. Les wagons étaient faits de couches de graffitis effacés, grattés, salis et recouverts, la sensation d'un mouvement en continuité, avec une "âme", meurt avec les trains blancs. Maintenant il faut tout recommencer".

Le danger fait partie du jeu : d'abord faire passer les bombes dans le métro sans se faire prendre, pénétrer la nuit dans les hangars de trains, peindre au clair de lune (on connaît les couleurs de ses bombes par cœur) et ressortir sans se faire prendre, c'est-à-dire payer des amendes de plus en plus élevées, nettoyer des trains ou pire encore : la prison. On fait un graffiti pour se faire connaître, clamer son existence au grand jour, et aussi pour éclairer la grisaille. Mais attention : pas de vandalisme, on ne s'attaque pas aux monuments mais aux murs gris. Pour un graffiti-artiste le vrai public ce sont les autres graffiti-artistes. Les maîtres du genre apprennent aux plus jeunes l'art d'utiliser les trois marques approuvées ("krylon", "rustoleum" et "red devil"). Tout le monde travaille avec un plan, comme pour un crime. Chaque quartier et chaque artiste a son style, mais des symboles se retrouvent partout, les flèches en particulier.

La nation des graffiti-artistes (N.O.G.A.), un groupe des années 70, regroupait bon nombre des meilleurs de cette époque. Ils ont cherché des fonds pour monter des ateliers, ils ont aussi soumis un projet au M.T.A., pour peindre dix trains. Selon eux, puisque la compagnie dépense mille cinq cent dollars pour repeindre un train en blanc, ils pouvaient demander un tarif de cent-cinquante dollars par train. Bien sûr la compagnie n'a rien voulu entendre. En 1981, Zéphyr, et quelques autres ont demandé à peindre un wagon sous le contrôle des services du métro, pour étudier le comportement du public, mais une fois encore la compagnie n'a rien voulu savoir.

Les associations de graffiti-artistes sont de plus en plus nombreuses et de plus en plus viables. En 1980, une galerie du Bronx : "Fashion Moda" commence à montrer des graffitis sur toiles. La galerie devient vite le quartier général des stars du graffiti, et de leurs admirateurs. Fin 1979, quelques graffiti-artistes commencent à aller à Manhattan dans des boîtes de nuit un peu marginales, où se trouvaient beaucoup de jeunes artistes et d'étudiants en peinture. Le "Club 57", à St-Marks place, était le plus entreprenant. Il ne s'agissait pas de venir là pour boire ou danser : les artistes fatigués de l'art conceptuel utilisaient l'atmosphère funky des clubs pour générer des nouvelles idées (maintenant le club est transformé

en collection permanente). C'est au "Mudd Club" (sur Water Street) que les étudiants ont découvert pour la première fois le breakdance, le rap et le scratch.

Cet échange culturel entre étudiants d'art et graffiti-artistes profite finalement plus aux étudiants. Bon nombre d'entre eux sont saisis par l'évidence d'une culture de la rue authentique.

Keith Haring ou Jean-Michel Basquiat exposent dans des galeries de Soho (le quartier des galeries d'avant-garde). Ils ont tous évolué dans leur propre style, tous d'une certaine façon ont un genre assez sophistiqué, avec beaucoup de l'imagerie des bandes dessinées et au pop art. Leur travail est identifiable, reconnaissable, ce qui rassure les marchands d'art. Tandis que les véritables graffiti-artistes n'ont pas ces références. Lorsqu'ils peignent sur des toiles celà ne ressemble ni à ce qu'ils font sur les métros, ni à ce que d'autres font. Mais beaucoup de ces graffiti-artistes n'aiment pas peindre sur les toiles, comme Seen, qui préfère continuer à peindre sur les métros parce que les trains traversent la ville, qu'ils sont en métal (c'est un meilleur support pour les bombes de peintures), et parce que après tout un graffiti est fait pour être sur un métro et y rester.

BIOGRAPHIE DES PRINCIPAUX GRAFFITI ARTISTES

BLADE

– Il a commencé à faire des graffitis à l'âge de 11 ans, et s'est très vite spécialisé dans les rames de métro entières : il les peignait d'un bout à l'autre. Enfant, il traînait là où les stars du graffiti se réunissaient : 149e rue et Grand concourse, dans le Bronx. Là se trouvaient Super Cool 223, Phase II, Stag 161, (Stag était le premier à mélanger les couleurs et à rechercher de nouvelles idées).
De 1974 à 1979, Blade partait tous les week-ends dans les hangars et ne peignait jamais moins de cinq trains, tous dans des styles différents. Maintenant il peint toujours son nom, en changeant le style de ses lettres pour continuer à se développer. Son influence ? Il la tient surtout de la bande dessinée, et de Woody Woodpecker en particulier.

DONDI

– Dondi se bat pour la permanence de son style, il emploie toujours le même style de lettres pour être plus facilement reconnu. Bien qu'actuellement il peigne essentiellement sur des toiles, il estime que son art est toujours un combat : "Autrefois c'était un combat entre les différents graffiti-artistes, aujourd'hui, c'est un combat de différents styles". A présent, il essaye "d'éduquer ceux qui vivent à l'air libre", pour qu'ils comprennent le concept du graffiti : on peut être créatif sans avoir été guidé par les différentes institutions, avoir des qualités créatives sans en avoir le contrôle.

SEEN



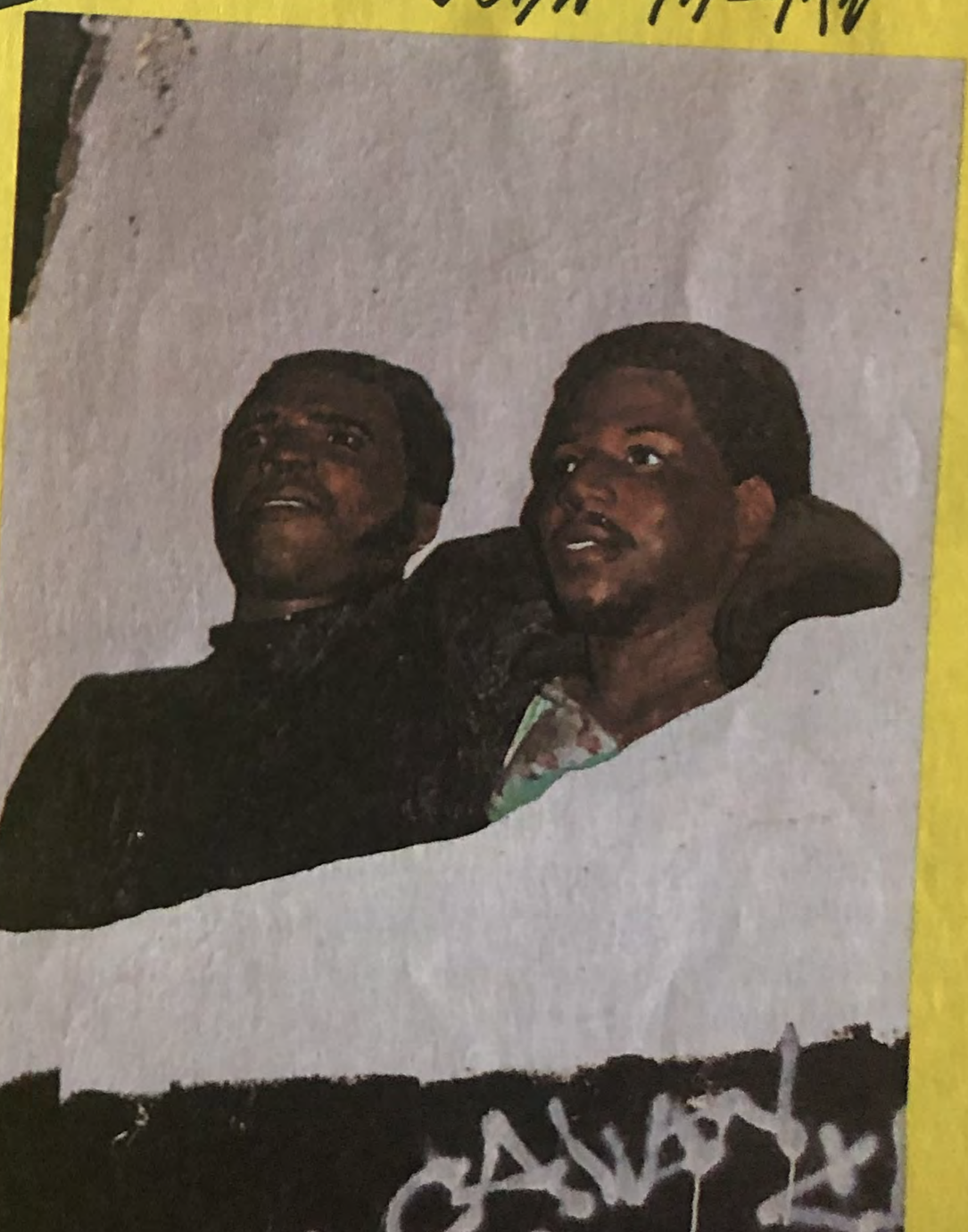
PHASE II

– Seen produit énormément, de 1979 à 1982 il était le roi de la ligne numéro 6, là il a apposé plus de tags que quiconque. Il aime que ses lettres recouvrent entièrement les surfaces, et qu'elles aient des couleurs vives qui retiennent l'attention de l'œil et qu'elles soient faciles à lire. Il parle plus facilement de ses activités souterraines, parce qu'il les préfère, mais après tout, dit-il, un graffiti est un graffiti. Son premier train remonte à 1973, il travaillait alors avec son frère Mad, et ils signaient ensemble Madseen. "A deux, c'était pratique : on allait beaucoup plus vite". Sa technique pour ne pas se faire prendre par la police ? Travailler en plein hiver, pendant les tempêtes de neige, lorsque personne n'ose s'aventurer dehors. De son destin il dit : "Je continuerai à faire des graffitis lorsque je serais si vieux qu'il me faudra une chaise roulante ou une canne pour me déplacer".

ZEPHYR



JOHN AHEARN



– Zéphyr a commencé sa carrière en 1977, et ce n'était pas une bonne année pour débuter, selon lui. Les groupes aussi spectaculaires que les "fabulous 5" s'étaient dissous, et le M.T.A. nettoyait de plus en plus les trains. Peut-être est-ce la raison pour laquelle Zéphyr tient tant à rester un écrivain-graffiti des métros, au lieu de devenir un graffiti artiste des galeries. Il se définit lui-même comme "le James Dean"de la"graffiti scene". C'est un adepte du wild style et de l'imagerie du tatouage : serpents, dragons, étoiles et rayures. Il tient à ce que son style reste conventionnel, répétitif. Son nom vient d'une marque de skateboard, il l'a lue un jour et n'a pu se détacher ce mot de l'esprit.



CRASH

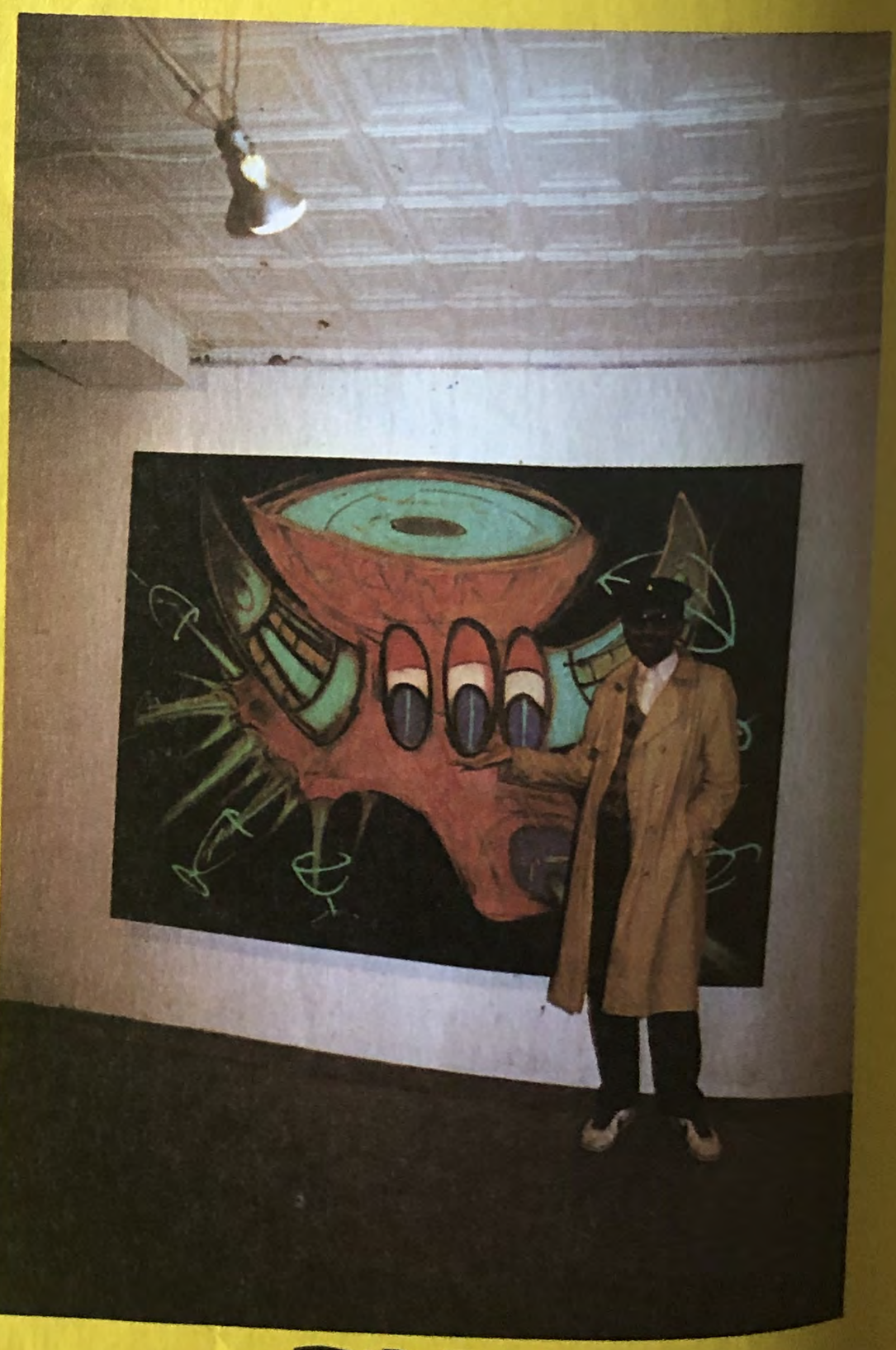
"constructiviste") comme les critiques d'art américains l'ont affirmé.
Son nom vient d'un caractère typographique, auquel il a ajouté 2000 pour appuyer l'accent sur son style futuriste. En 1984, Futura s'est rendu en Russie, comme ambassadeur du mouvement Hip-Hop, afin d'expliquer ce mouvement aux jeunes russes et apposer ses tags dans Moscou et Léningrad.

– Comme son nom l'indique, (Crash signifie s'écraser), il y a toujours quelque chose qui s'écrase ou qui se casse dans ses graffitis. Selon lui, ce sont des images du commun qui lui donnent sa touche personnelle. Cela aide aussi à la force de son message, car il faut être capable de frapper les esprits rapidement, les métros ne restant guère plus de quelques secondes en station : littéralement, le graffiti n'est pas un art stationnaire.



ERO

KENNY SHARF



FUTURA 2000

– Futura a débuté en 1971, lorsque les graffitis n'étaient guère plus que des tags. Il travaillait beaucoup avec Ali, jusqu'au jour où celui-ci fut victime d'un grave accident, dû à l'explosion d'une bombe de peinture. Futura a préféré s'engager quelques temps dans la marine (de 1974 à 1978). A son retour il avait déjà 24 ans, il fallait qu'il s'impose avec un style particulier. C'est à ce moment-là qu'il s'est signalé en combinant des éléments futuristes et abstraits au genre plus traditionnel. Selon lui, ce serait une influence de la marine, et non de Kandinsky (peintre russe,

FAB 5 FREDDY



BRONX RIVER CENTER



FUTURA 2000

Depuis que Crash peint aussi sur des toiles, il a modifié sa façon de travailler : il fait attention à la composition et à la construction de son tableau, “maintenant j’attrape de terribles maux de tête”... Quelques fois il y a cinq couches de peinture sur une seule toile : il recommence jusqu’à satisfaction entière. Il dit de la peinture que ce n’est pas une profession : c’est un art de vivre. Comme beaucoup, il ne se rend jamais dans les musées, il redoute les influences ; en particulier celle de Lichtentein (peintre pop américain). Mais il ne redoute pas l’influence des bandes dessinées...



FUN GALLERY

QUIK

– Lin Felton, (c’est son vrai nom), est un des rares à avoir reçu une éducation graphique. Dans ses premières œuvres les lettres étaient représentées avec des

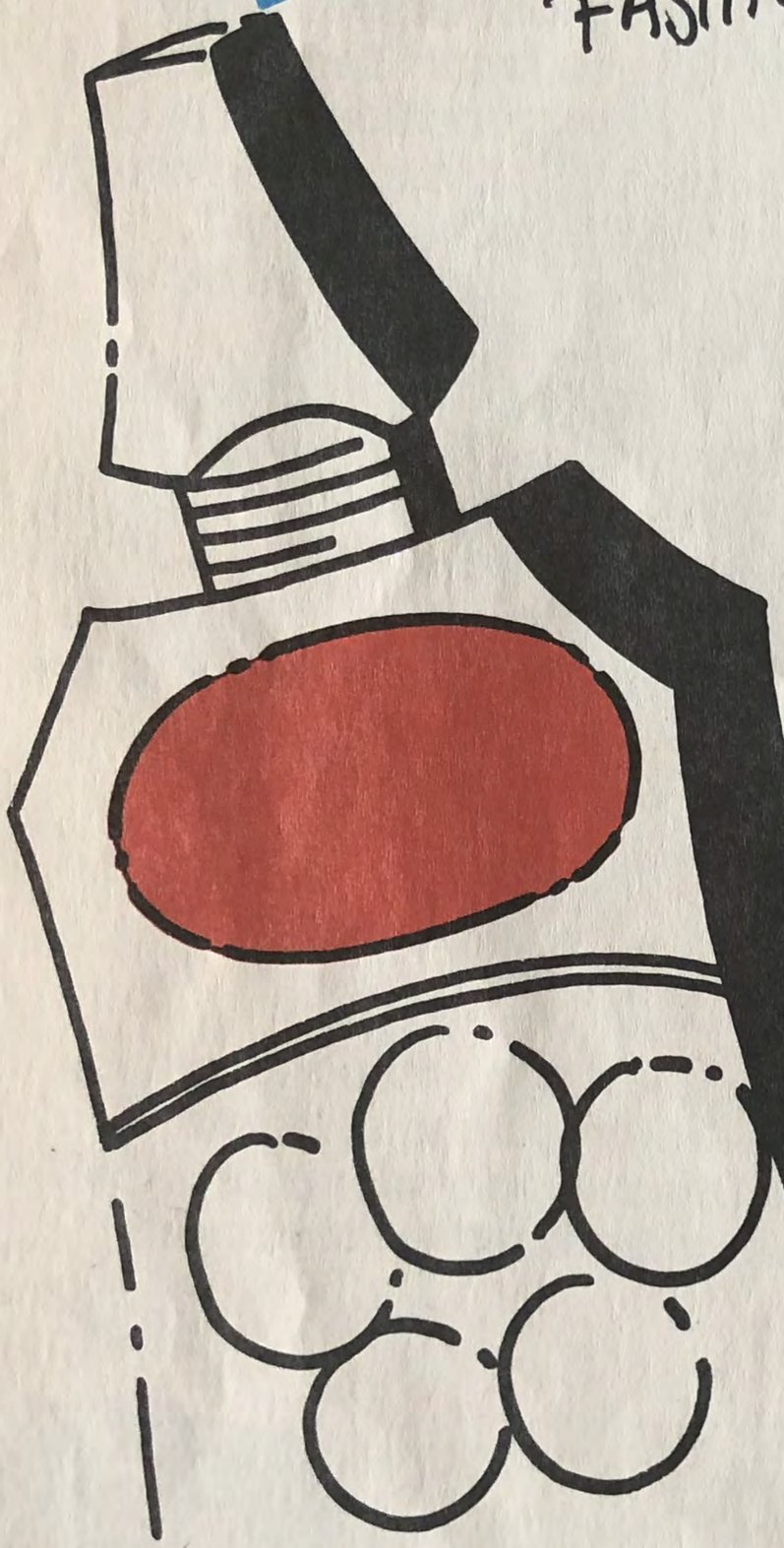




caractères abstraits, maintenant il est plus figuratif. Lorsqu'il a commencé, très jeune, il signait "Star 10" mais un jour il a été arrêté par la police alors qu'il écrivait ce nom. Il a donc été contraint de changer son pseudonyme, il serait trop facile pour la police de le retrouver s'il signait toujours du même nom.
Il a fait son premier train en 1973, seul. Il n'a jamais aimé les gangs. Parlant de ses graffitis, il dit : "Lorsque je peins ce n'est pas seulement mon nom, c'est aussi mon histoire ; souvent je me représente dans la lettre "i" de mon nom. J'aime peindre sur la toile, les métros me frustrent, il faut toujours aller trop vite".

FASHION MODA

NOC167



– Noc a commencé à faire des tags en 1972, et plus tard il a rejoint le "Death Squad", un des nombreux groupes de l'époque, aujourd'hui dissout. Il est un des rares à employer toutes sortes de techniques : aérographe, crayons, craies, huile... A présent, il essaie de réaliser des films, considérant que c'est là la prolongation du graffiti. Il se réfère surtout au film de George Lucas : "Star Wars". Pour lui, le graffiti est en évolution perpétuelle, jusqu'en 1975 il n'existait que cinq différentes sortes de graffitis, tandis qu'aujourd'hui il existe une trentaine de styles au moins. "Vous pouvez penser de ce travail qu'il est bon ou mauvais, mais vous y trouverez toujours quelque chose qui vous plaira."



LEE

– Lee était le chef du plus grand groupe de graffiti-artistes : les “Fabulous Five”. Sa supériorité évidente lui a valu le titre de “Roi de la Ville”. Il y a toujours un message dans ses graffitis, qui va de “Bonjour Maman” à des choses plus orientées vers une conscience, comme : “Arrêtez la bombe”, ou “La terre c’est l’enfer, le ciel c’est la vie”.
Mais Lee ne veut plus parler de l’époque des métros ; il ne travaille maintenant que pour les galeries et se sent plus proche de Haring ou de Basquiat que de quiconque, ainsi sa peinture occupe une position ferme dans le monde de l’art, et ne conserve que des affinités avec le véritable graffiti. S’il s’éloigne du graffiti (il n’y a même plus de lettres dans sa peinture), il y a toujours une conscience sociale. Dans ses thèmes il y a toujours des mendiants, des criminels, des femmes abusées... “Une histoire est plus puissante lorsqu’elle est peinte”. Rien ne l’influence plus que lui-même : “Mon travail est en moi, c’est là que je puise mon inspiration, et lorsque j’ai fini de peindre mon sujet, je ne regarde plus jamais ma toile, de la même façon je ne regarde jamais la peinture des autres.”

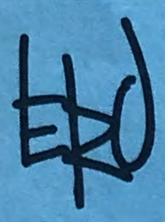
RAMMELZEE

– Rammelzee est avant tout un grand théoricien, il essaye de mettre de l’ordre dans une culture dont il fait partie, mais

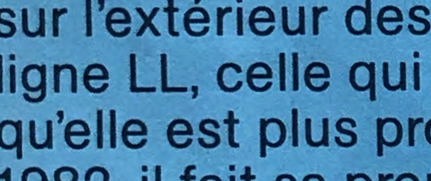


KEITH HARING
ET FUTURA 2000

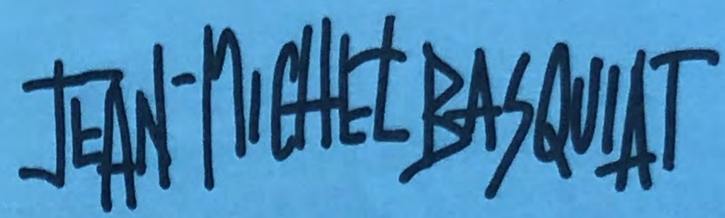
qu'il ne peut saisir. Le langage est son thème principal. Selon lui, "il existait autrefois une organisation linguistique pure, mais la culture, malade, a mélangé des lettres qui n'auraient jamais du être ensemble. Maintenant nous n'avons plus que les ombres des caractères originaux". Sa théorie comporte des similitudes et des références à la bible (Babel). "Les gens n'utilisent pas le langage, c'est le langage qui utilise les gens." "Je déteste ce que je dis, mes métaphores m'échappent."
Lorsqu'il dessine, il "arme les lettres pour prévenir des métamorphoses éventuelles et des mensonges qui rodent autour des structures". Son style est un mélange d'influence entre les caractères gothiques et le wild style.



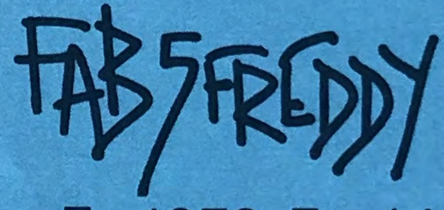
– Ero a recouvert les trains de ses tags dès 1977, il avait dix ans et ne pouvait s'empêcher d'écrire son nom partout, même dans les couloirs de son école.
A onze ans il commence à faire des pieces sur l'extérieur des trains, surtout sur la ligne LL, celle qui va à Brooklyn, parce qu'elle est plus propre que les autres. En 1982, il fait sa première toile, qu'il emmène à tout hasard à la "Fun Gallery", le lendemain la toile était vendue... Tous les trois mois environ, il retourne dans les hangars des métros, et bombe un train, pour que les autres graffiti-artistes sachent qu'il est toujours là. Pourtant son style s'éloigne de plus en plus du graffiti usuel.



– Keith est originaire de Kutztown, en Pennsylvanie. Il s'est installé à New York en 1978 pour étudier dans une école d'art. Tout de suite il a été fasciné par les graffitis du métro. Il rencontre dans des clubs comme le club 57 des graffiti-artistes, et en 1980 il commence à dessiner dans le métro, avec une craie blanche, sur les posters noirs des emplacements inoccupés réservés à l'affichage publicitaire. Il se fait surtout connaître avec un personnage qui marque le public plus encore que les autres : "l'enfant radieux", directement inspiré de la bande dessinée, comme tout le reste de son œuvre. Aujourd'hui Keith expose dans les meilleures galeries de Soho, et il est certainement le plus connu de tous les graffiti-artistes.



– Basquiat est le fils d'un homme d'affaires de la petite bourgeoisie de Brooklyn. En 1980, il a commencé à traîner dans le Lower East Side (quartier de Manhattan où se mélangent les classes défavorisées et les jeunes artistes), là où résidaient beaucoup de ses amis, la plupart étudiants d'art. Autour de chez eux, ou autour de leurs écoles, il a recouvert les murs de son tag : "Samo". Il a très vite abandonné son tag, pour devenir Basquiat, le seul de tous les graffiti-artistes à ne travailler qu'avec des brosses et des pinceaux.



– En 1972, Freddy mettait son tag sur tous les murs de Brooklyn, son quartier. C'est seulement en 1975 qu'il commence à faire des pieces, mais Freddy n'est pas connu des gens de la rue. Il a commencé à chercher une reconnaissance plus officielle avant tout le monde. Et lorsqu'au début de l'année 1980 il décide de reformer le groupe des "Fabulous 5", avec Lee, ce n'est pas pour aller faire des pieces dans les tunnels du métro, mais pour gagner une audience plus large, l'audience des galeries. Les "Fabulous 5" n'existent plus, mais d'après Freddy "La mission s'est achevée lorsque les graffitis sont sortis au grand jour des galeries, mais l'esprit des "Fabulous 5" vit toujours." Freddy, en s'acharnant à faire connaître les graffitis, a dévoilé toute la culture Hip Hop, notamment auprès de la scène artistique New-Yorkaise (Blondie, Nile Rodgers), c'est ce qui lui a donné l'idée de faire des disques. Freddy est avant tout "l'homme des médias".

PHASE II

– Phase II est un peu le père de tous les graffiti-artistes. Il a non seulement été l'un des pionniers du mouvement, mais il a aussi inventé bon nombre des styles encore en cours aujourd'hui, notamment les "bubble letters". En 1972, il peignait déjà sur toile, avec les "United Graffiti Artist" (son groupe de l'époque). Pourtant, dit-il. "On n'a jamais appelé ça des graffitis, on peignait des trains et c'est tout. C'est comme le wild style, pour nous, c'est plus un état d'esprit qu'un style de lettres." L'état d'esprit, Phase II ne l'a pas perdu, il lui arrive encore d'aller faire des trains, pourtant il trouve que ce qu'il fait aujourd'hui est au-delà du graffiti, c'est de la peinture, point et c'est tout.
Un détail : Phase II, en 1974, était l'un des premiers breakers.

KENNY SHARF

– Kenny vient de Los Angeles. Ses plus grands souvenirs d'enfance sont des souvenirs de télévision, il n'avait d'yeux que pour les bandes dessinées. Et à huit ans il prenait déjà des cours de peinture. Après des études de peinture sérieuses, il s'installe à New York, et rencontre très vite Haring. Il peint sur tout ce qu'il trouve : des poubelles ou des téléphones, des frigidaires ou des réveils, "parce qu'il faut changer la vie avec l'art, comme le faisaient les Grecs".

JOHN AHEARN

– John n'est pas un graffiti-artiste, comme les autres. C'est un "peintre sur sculptures". Depuis janvier 1979 il fait des moulages des habitants du Bronx, quels qu'ils soient. Beaucoup de ses sculptures sont d'ailleurs accrochées au hasard des rues, c'est le bien de la communauté. Chaque moulage est fait en double, pour que ses sculptures soient en double : il donne systématiquement son portrait à celui qui pose.

1969 à 1972 : Taki 183.

1970 : S.J.K. 171, Jek*, Frank 207, Joe 136, **Phase II.**

Ces cinq premiers tenaient à l'époque un rôle d'innovateurs, les suivants, plus jeunes, se tenaient en retrait. Stay High 149, Papo 184, **Junior 161, Cay 161,** Super Cool 223, Flint I, Flint 707, Turok, Joe 184, Lee III, Snake I, Stitch I, C.A.T. 87, Mico, **Bama/ A.M.R.L., Moss I Tree 127,** Super stuff I, Cliff 159, All Jive, A.J. 161, Sex III, **Efro 63, Be 51, Lupe 51, Sees 63, Barbara 62, Eva 62, Michele 62.**

1971 : **Futura 2000, Moses 147, Patch 147,** Snake 131, King Rat, **Stan 153, Blade,** Comet, Spin, Stop, **Tracy 168.**

1972 : Ali, F.D.T. 56, Clyde, Hoy 56, El Marco 174, **Noc 167.**

1973 : **Seen, Quik.**

1975 : **Dondi,** Iz the Wiz, **Butch, Kaze II,** Fab 5 Freddy, Caine I, Fuzz I, Mike 707, **Wasp,** et les Fabulous 5 : **Lee,** Doc, Slave, Mono, Sloug.

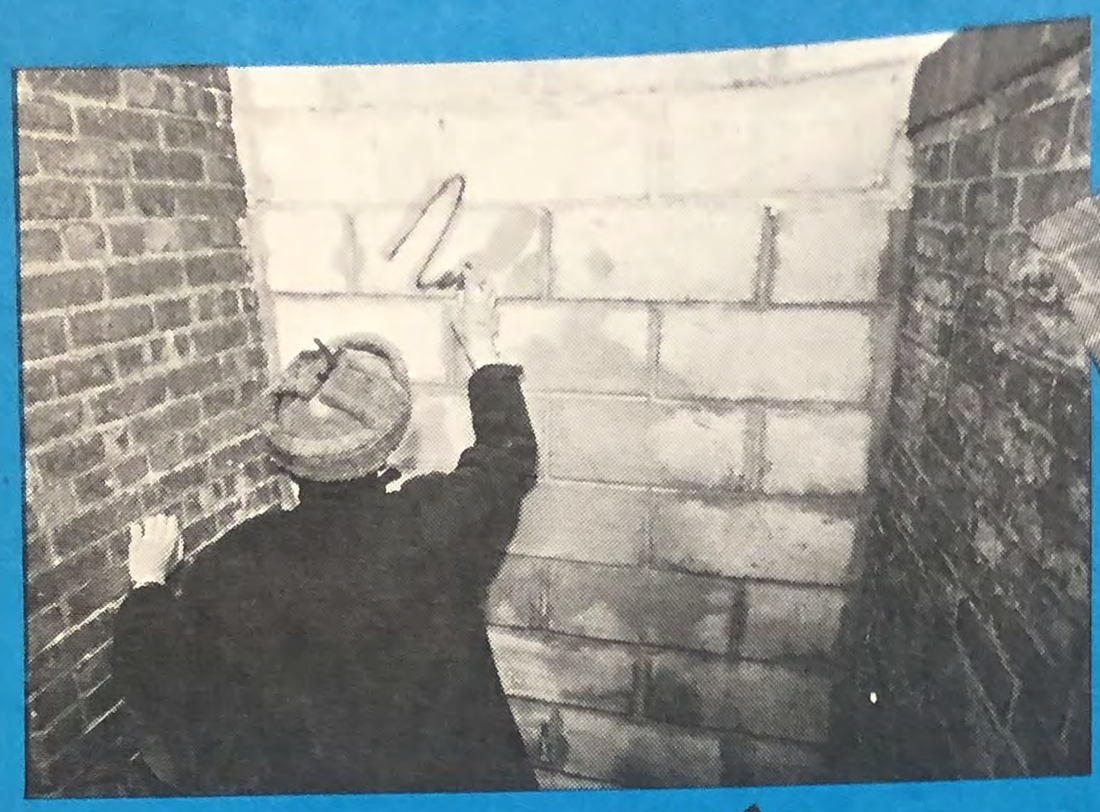
Après 1976 : **Crash, Zéphyr,** Bill 161, **Daze, Lady Pink,** De 3, **P. 13, O.I. 3,** Vinny, Shy 147, **Kel First,** Mare, **Ban II, Mitch 77, Dust,** Caz, **Revolt,** Rasta, **Min I, Duro,** Mackie, **Toxic, Bear, A. One, Rammelzee, Ero.**

1980 : **Keith Haring, Kenny Sharf,** Samo **(Basquiat).**

1981 : **Bando, Scam.**

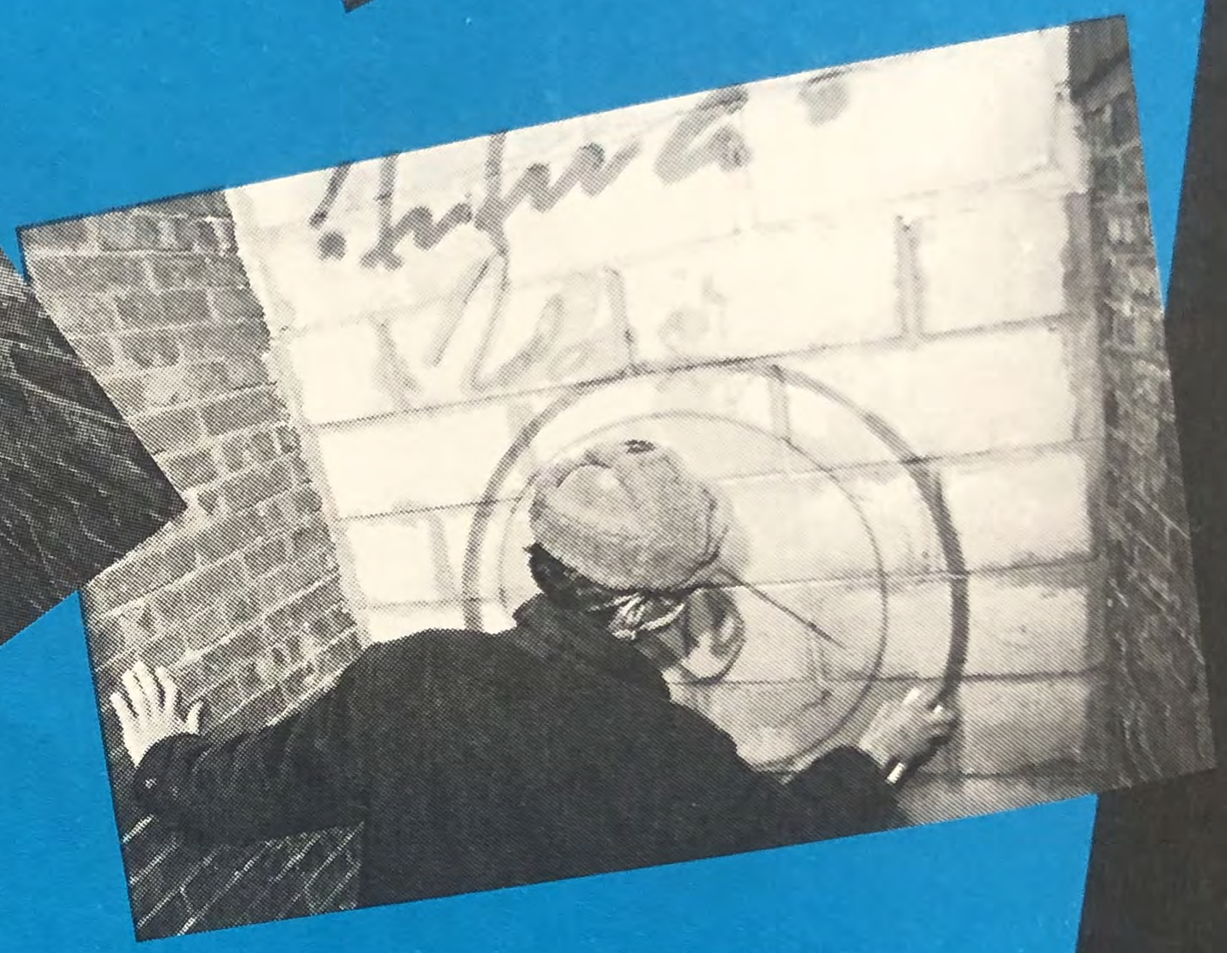
N.B. : les numéros correspondent généralement aux numéros des rues où habitent les graffiti-artistes, et n'ont d'autre fonction que celle d'enjoliver le nom. Les noms soulignés d'un trait signifient que les artistes exercent encore, ceux qui sont soulignés en pointillés indiquent les partenaires.

FUTURA 2000 EN TRAIN
UNE PIÈCE DANS BROOKLYN







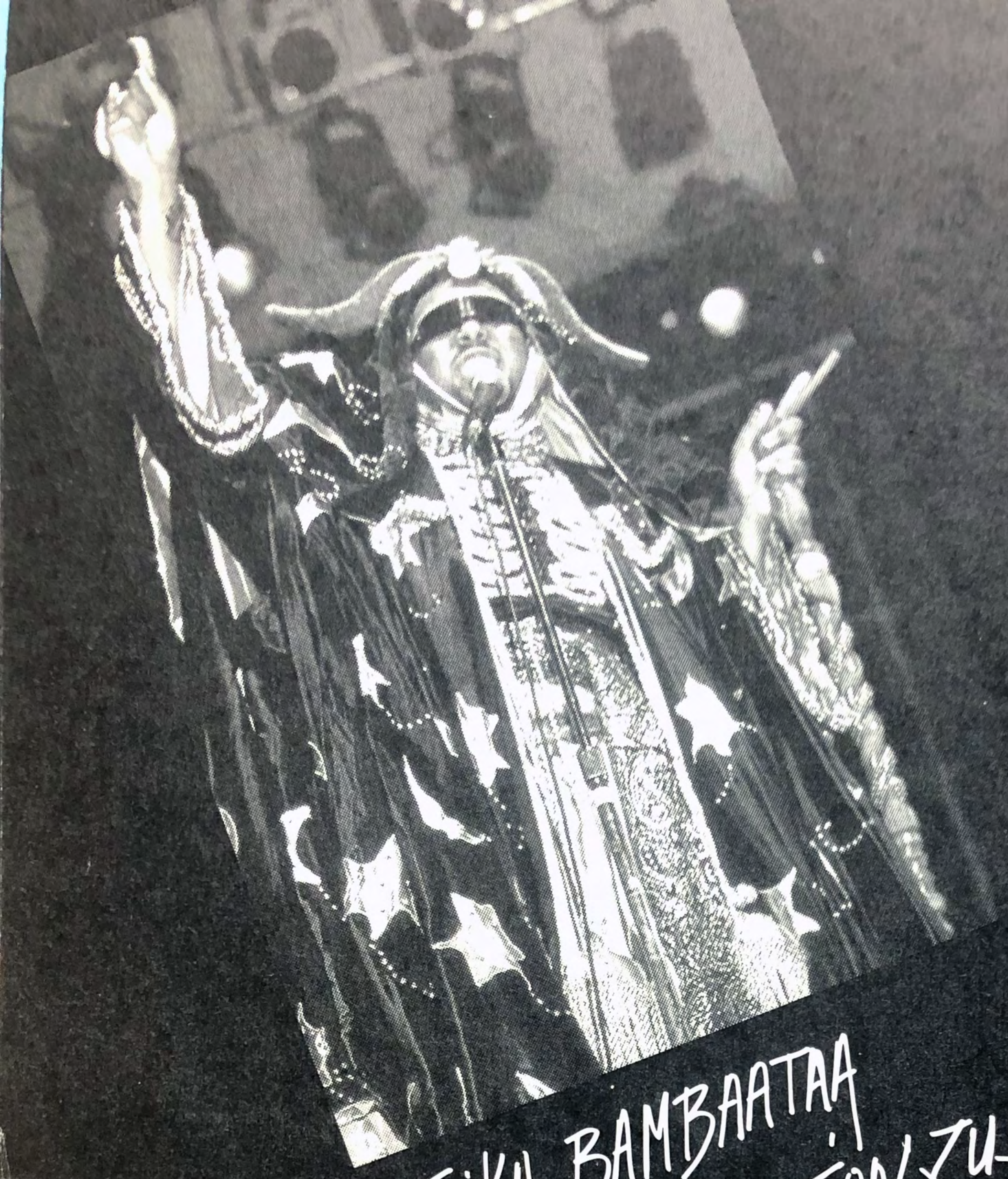






ROXY

SATURDAY NOVEMBER 12, 1983
AT THE ROXY
NUBIAN PRODUCTIONS
PRESENTS
THE UNIVERSAL ZULU NATION
8th ANNIVERSARY TRIBUTE
TO JAMES BROWN AND
SLY STONE
FEATURING
DJ AFRIKA BAMBAATAA
DJ JAZZY JAY
DJ RED ALERT
PLUS ALOT OF SURPRISE GUESTS
FREE RECORDS COURTESY OF
WRKS, WBLS, WKTU WNJR
SO PARTY DOWN TO THE FUNK
REGGAE NEW WAVE HIP HOP SOUNDS
COME IN PEACE
SLIDES BY SOPHIE BRAMLEY
DOORS OPEN: 10:00 P.M.
DAMAGE: $7.00
HIP HOP LINE #691-3113
515 West 18th Street
NYC Bet. 10th & 11th Avenues

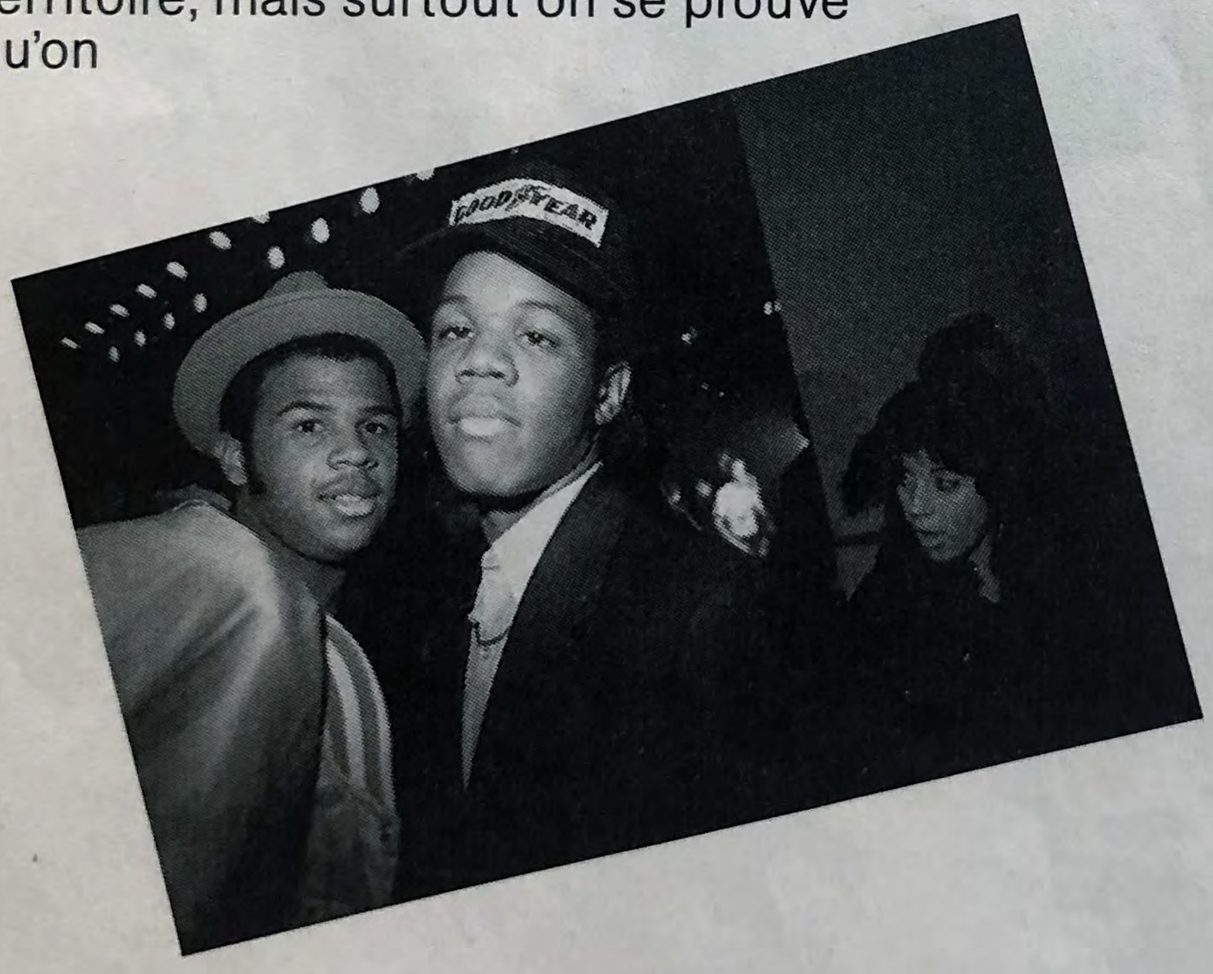


AFRIKA BAMBAATAA
LE ROI DE LA NATION ZULU


ZULU
NATION
ERO
TDS
ZULU
NATION

Le Bronx abrite depuis une vingtaine d'années toutes les classes sociales défavorisées de New York, les Blancs d'un côté, les Noirs et les Portoricains de l'autre. Parce que l'Amérique est un pays raciste il n'y a pas de mélange de genres. Et parce que l'Amérique est un pays raciste, les Noirs et les Portoricains sont souvent au chômage. De là, la violence et le crime. Les syndics d'immeubles ne simplifient pas les choses : si un locataire a du retard dans son loyer on n'hésite pas : alternativement des coupures de chauffage, de gaz, d'électricité. Lorsque les syndics estiment que l'argent de l'assurance est plus rentable que les loyers, ils font appel à des drogués, qui brûlent les immeubles en échange de sachets de drogue. Les proportions sont telles qu'on ne peut plus circuler dans "Little Vietnam". Chacun reste sur son territoire : son "bloc" (pâté de maisons).

Chaque bloc a son gang. Le gang protège les habitants du quartier contre les gangs des autres quartiers et surtout éloigne les drogués et les trafiquants d'héroïne. Les gangs sont constitués de jeunes de dix à dix-huit ans environ, tous armés (armes à feu et couteaux). Il y a un plaisir dans la bagarre ; certes on défend son territoire, mais surtout on se prouve qu'on

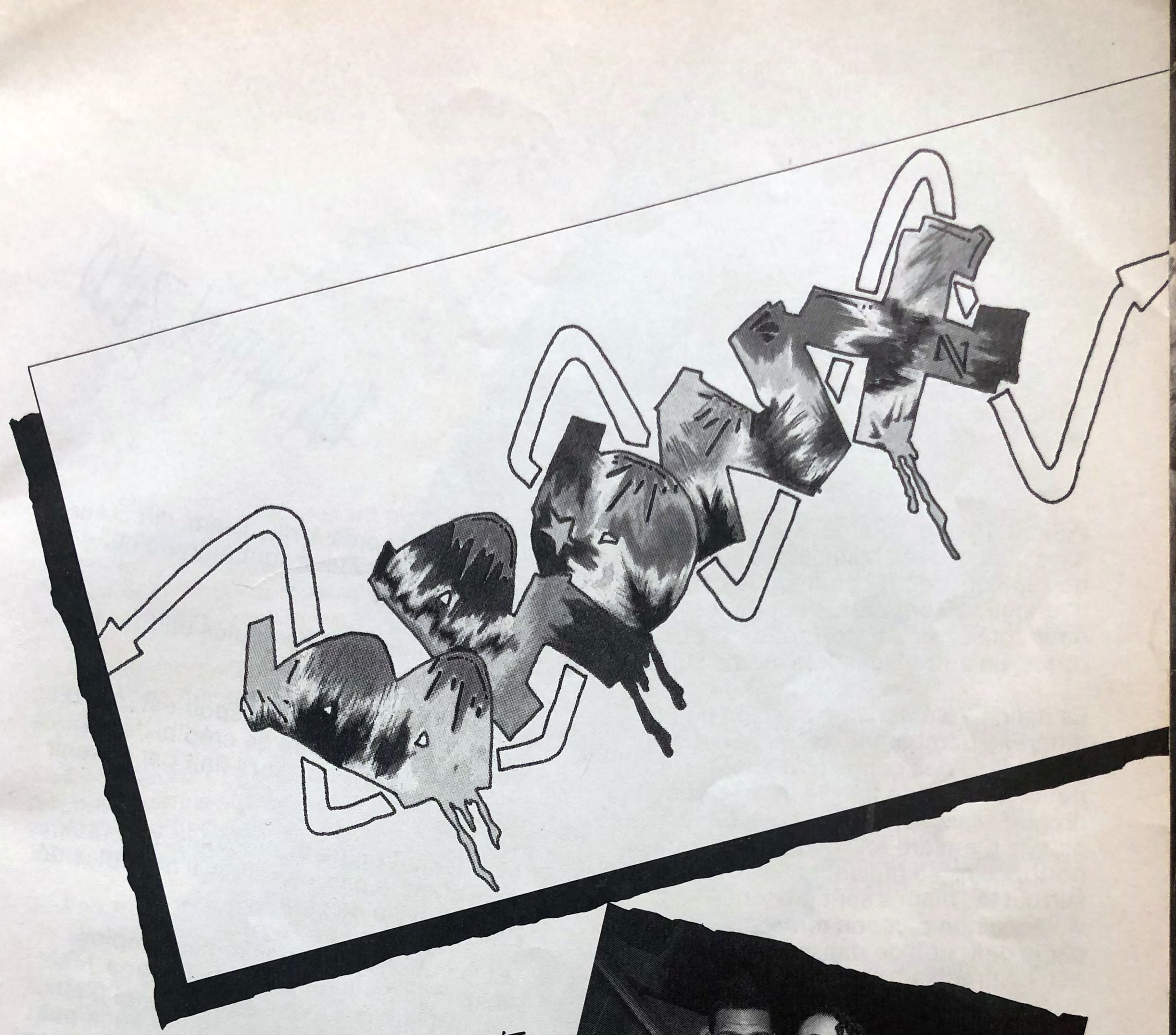


est le meilleur, le plus fort. Les bagarres sont sanglantes, on ne gagne que si l'adversaire est mort.

Parmi les gangs les plus célèbres (les Black Assassins, les Seven Immortals, les Savage Nomads...) il y avait les Black Spades, et dans les Black Spades, Afrika Bambaataa alors âgé d'un peu plus d'une dizaine d'années. Déjà Bambaataa avait des idées différentes, il était contre la violence et tâchait toujours d'engager des dialogues de paix.

Lorsqu'il n'est pas avec les Black Spades, Bambaataa s'intéresse à la musique. Pour ses quinze ans, sa mère lui offre une platine. Influencé par Kool DJ Herc, il s'exerce à devenir le meilleur deejay. Il fait si bien parler de lui que finalement un défi est organisé entre lui et Kool DJ Herc.

C'est Bambaataa qui en sort triomphant. Peu de temps après, son meilleur ami meurt dans une bagarre de rue. C'est un détonateur pour Bambaataa qui est las des crimes et de la violence. Il rencontre Afrika Islam qui, lui aussi, vient de perdre son meilleur ami, de la même façon. C'est à ce moment-là qu'il décide de fonder la nation Zulu. Une nation qui ne compte alors que quatre membres.



TANGERINE, UNE DES MEILLEURES BREAKEUSES



AVEC AFRIKA BAMBAATAA

LA NATION ZULU

Pourquoi "Zulu" ? Parce qu'il avait vu 2 films : "Zulu" avec Michael Caine, un film de 1963 qui décrit comment les Zoulous d'Afrique se sont battus contre les Anglais pour conserver leur territoire et "Zulu dawn", un autre film sur le même sujet.

La nation Zulu est un gang d'un genre différent. Bambaataa ne conserve que deux idées des gangs précédents : la notion de grande famille et le rejet de la drogue. Mais cette fois-ci pas de racisme : pour la première fois non seulement les portoricains se mélangent aux noirs, mais surtout les blancs sont présents. Pas de violence non plus : on remplace la bagarre par le défi : défi de danse, défi de dee-jays, défi de graffitis.

Le "slogan" de Bambaataa : "Remplacer l'énergie négative des bagarres en énergie positive et constructive au travers de cette nouvelle culture de la rue : le Hip-Hop".

C'est une théorie a priori naïve et utopique. Comment croire à une nation créée par un enfant qui se donne le titre de roi ? Comment croire que la danse et la musique pourront supprimer tous les problèmes des classes opprimées ?

Et pourtant d'après Afrika Islam, directeur de la nation, les Zulus sont aujourd'hui dix-mille à New York.

Et maintenant il y a des Zulus un peu partout dans le monde.

C'est que lorsque le désespoir est grand, on accorde beaucoup de crédibilité au rêve, on y croit si fort qu'il finit par devenir réel.

Maintenant on ne braque plus, on break, on n'attaque pas, on rappe, il n'y a plus de tueries, il y a des graffitis.

Et la nation Zulu a des règles simples : inspirées de la religion musulmane. Mais on n'oblige personne à devenir religieux, on n'interdit pas le porc, on ne force pas au ramadan. Les signes de ralliement sont simples :
- le funk,
- le collier Zulu,
- la paix.

Finalement la nation Zulu a fait plus que tous les programmes sociaux, et réussit là où les autorités de la ville de New York ont échoué pendant plus de dix-ans.

LOIS ET REGULATIONS DE L'UNIVERSELLE NATION ZULU

VOILA LA TRADUCTION INTEGRALE DU TEXTE QU'AFRIKA BAMBAATAA DONNE A SES ZULUS DE NEW YORK.

1 - La nation Zulu n'est pas un gang. C'est une organisation d'individuels à la recherche de succès, de paix, de savoir, de sagesse, de compréhension et de bonne conduite dans la vie.

2 - Les membres Zulu doivent chercher des moyens de survie positive dans cette société.

3 - Les actions négatives sont des actions qui appartiennent aux mauvais. La nature animale est une nature négative. Les Zulus doivent être civilisés.

4 - Les membres Zulus doivent apprendre les leçons infinies.

5 - Les Zulus ne doivent appartenir à aucune organisation dont les fondements sont basés sur des actions négatives.

6 - Les Zulus doivent être en paix avec eux-mêmes et avec les autres.

7 - Les Zulus doivent combattre pour les causes auxquelles ils croient.

8 - Les Zulus doivent saluer leurs frères et sœurs de façon appropriée, comme "paix, Akhi", "Akhi, paix", ou "paix, reine" ("Akhi" signifie : "frère").

9 - Les Zulus doivent se saluer à chaque fois qu'ils se rencontrent ou qu'ils se quittent, n'importe où sur la planète Terre.

10 - Les Zulus doivent se tenir à l'écart des ennuis.

11 - Les Zulus ne sont pas autorisés à établir leurs différences avec d'autres Zulus en se combattant.

12 - Les Zulus ne doivent pas mêler les autres Zulus à leurs problèmes personnels. S'ils ont besoin d'être guidés ou assistés ils doivent s'adresser aux leaders Zulus.

13 - Les Zulus n'ont pas le droit de clamer leur appartenance à la nation Zulu de manière irrespectueuse, surtout en mêlant leur nom au crime et à la violence.

14 - Les Zulus doivent toujours penser à mener leur vie de façon pacifique et dans le droit chemin.

15 - Les Zulus doivent chercher la connaissance de soi de façon à s'élever dans cette jungle de monde.

16 - Les Zulus doivent tenter d'élever la nation Zulu à tous moments. Ils doivent éclairer ceux qui nous ont blâmés.

17 - Tous les Zulus doivent participer aux rallies d'unification de la nation Zulu.

18 - Quiconque ne participe pas aux changements effectués dans la nation Zulu, n'est pas un Zulu.

19 - Les rois Zulus et reines Zulus sont également importants dans la fondation. Le respect doit leur être assuré.

20 - L'anniversaire de la nation Zulu est le 12 Novembre, (date de sa création). C'est la date officielle, et on doit la célébrer le Vendredi et le Samedi de la semaine du 12 novembre.



NORMSKI
UN ANCIEN
MEMBRE DES
ROCK STEADY CREW

LE "SCRATCH"



Les deejays trop bavards sont à l'origine du mouvement rap de New York. Leurs règles étaient au départ d'animer les soirées en parlant continuellement sur des disques instrumentaux, faire participer et réagir le public en le faisant crier et répéter des sons ou des mots-clés.

Rapidement les deejays se prennent au jeu et ce nouveau genre d'animation évolue vers différentes formes et devient le rap. En traduction littérale elle signifie le baratin.

Chacun trouve un style personnel et se donne un surnom : Busy Bee, Rammelzee, Fab 5 Freddy. Les rappers sont issus des quartiers pauvres et délabrés de New York, ils utilisent l'argot comme base de leur langage. Ils emploient leur nouveau mode d'expression musicale pour faire passer un message dans leur entourage et se faire connaître. Lorsque le mouvement s'étendra jusqu'aux portes de Manhattan, le message consistera à dénoncer la misère des ghettos, le coût de la vie ou le racisme de la vie urbaine, cf. "The Message" GMF.

Dans un morceau de rap on se présente sous son pseudonyme, on donne son âge, on parle de soi avec des adjectifs flatteurs, on récite son curriculum vitae. Le rap égocentrique apparaît avec Kurtis Blow et Melle Mel, ils sont les maîtres, ils sont les meilleurs et le clament fièrement, ils se persuadent d'être des Superstars et se flattent en criant leur propre nom. La

frime fait partie du jeu, le micro est peut-être leur chance d'accéder à la gloire...

Mais le rap signifie avant tout la fête et la danse. Dans les soirées on cite ses amis en les nommant du doigt, on fait crier les filles, lever les bras des garçons, on raconte sa vie : le métro et les graffitis. Quand on est en panne on invente un gimmick, on le fait répéter à la foule.

A plusieurs on peut se relayer, on se questionne et se répond sans jamais s'arrêter. On se pince le nez pour changer de voix et on adopte un nouveau phrasé, on hache et découpe les mots, les voyelles ou les lettres. Parfois le deejay fait intervenir les défenseurs de la race et les dénonciateurs du racisme et de l'esclavagisme, il utilise les discours enregistrés de Martin Luther King, Malcolm X ou plus récemment Jesse Jackson, c'est le rap politique.

La fonction du deejay est de garder continuellement le "groove", le rythme. Il enchaîne les disques sur un beat constant et se sert de ses platines comme d'un nouvel instrument de musique. La technique du scratch consiste à répéter un son en faisant tourner le disque d'avant en arrière sur la platine. Une deuxième platine est nécessaire pour garder le tempo.

La règle du jeu consiste à être le plus rapide, les deejays les plus renommés se nomment Grand Master Flash et quand ils sont plus rapides que la lumière ils deviennent les meilleurs comme Grand Mixer D.ST qui a trouvé le célèbre fresh cut qui l'a rendu célèbre avec "Rock it".

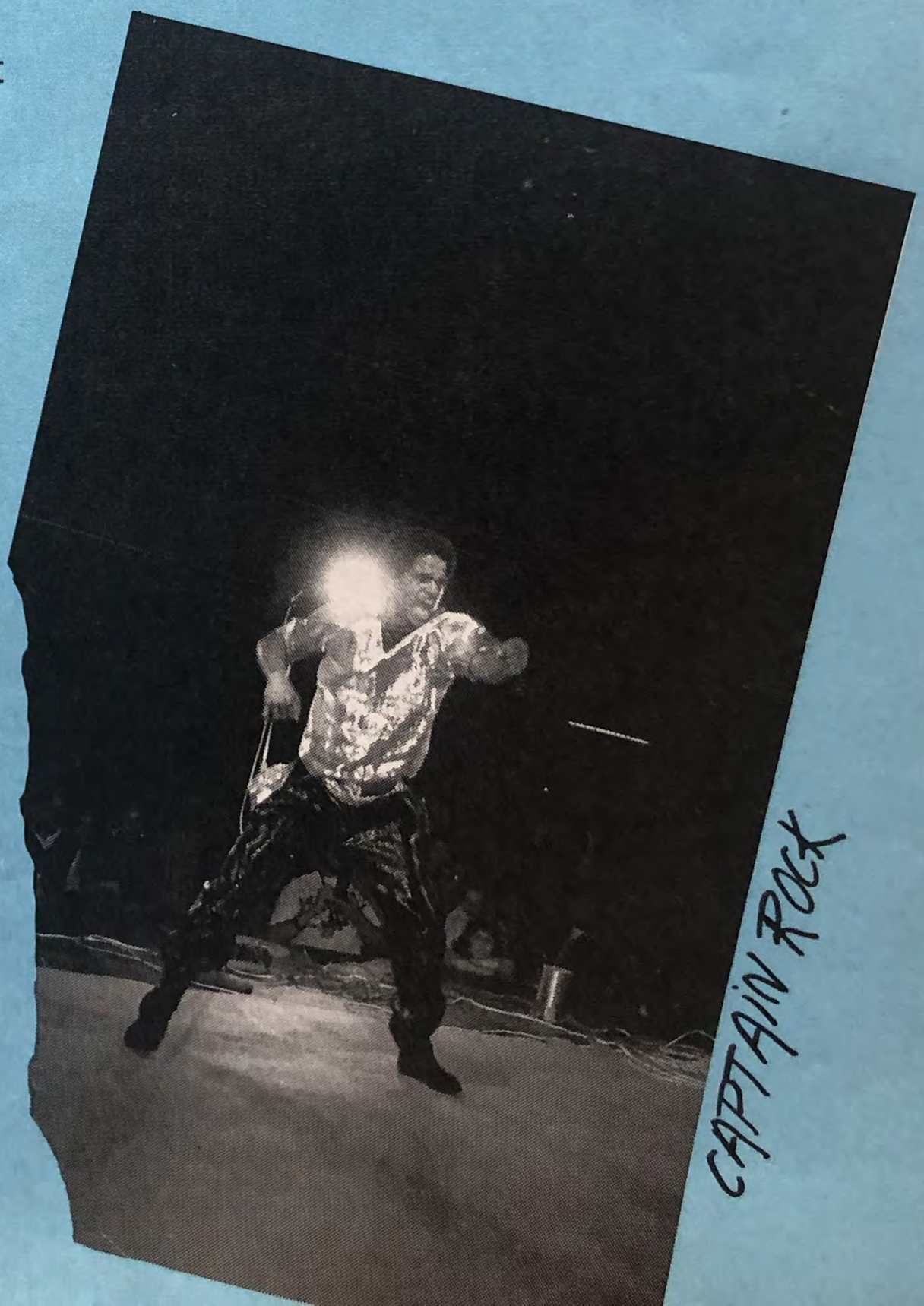
La sélection des disques est laissée à la personnalité de chaque deejay.

L'important est d'avoir chaque disque en deux exemplaires pour créer de longues plages instrumentales en répétant sans cesse une partie donnée d'un morceau.

Les meilleurs deejays de New York sont ceux qui utilisent toutes les formes de la musique. Afrika Bambaataa travaille au Roxy, le temple du Hip-Hop, il mixe le rock avec le rythm & blues, la new-wave, le hard-rock, le reggae et bien sûr le funk ! L'important étant de toujours garder le beat. Sly Stone s'enchaîne avec Kraftwerk, les Go-Go's avec Prince ou The Clash.

Une autre technique consiste à utiliser la boîte à rythme comme nouvel instrument de danse. Davy DMX par exemple a tiré son nom de la machine Oberheim DMX, il scratche sur le tempo de sa beat-box. Les deejays ainsi habitués à de nouveaux sons et connaissant parfaitement la musique commencent à produire des disques, John "Jellybean" Benitez en est l'exemple type. On chante alors les louanges de la boîte à rythme comme dans "Flash to the beat" de Grandmaster Flash ou "Funkbox Party" de Masterdon Committee.

Chaque maison de disque a son propre style, Arthur Baker chez Tommy Boy devient le producteur à la mode; en 1982 il produit avec John Robie le disque de Soul Sonic Force "Planet Rock" le premier rap appelé Electro-Funk et qui génèrera l'énergie de cette nouvelle musique. C'est un mélange de funk et de new-wave, la mélodie d'un groupe Allemand Kraftwerk et l'esprit de la musique noire. Tommy Boy



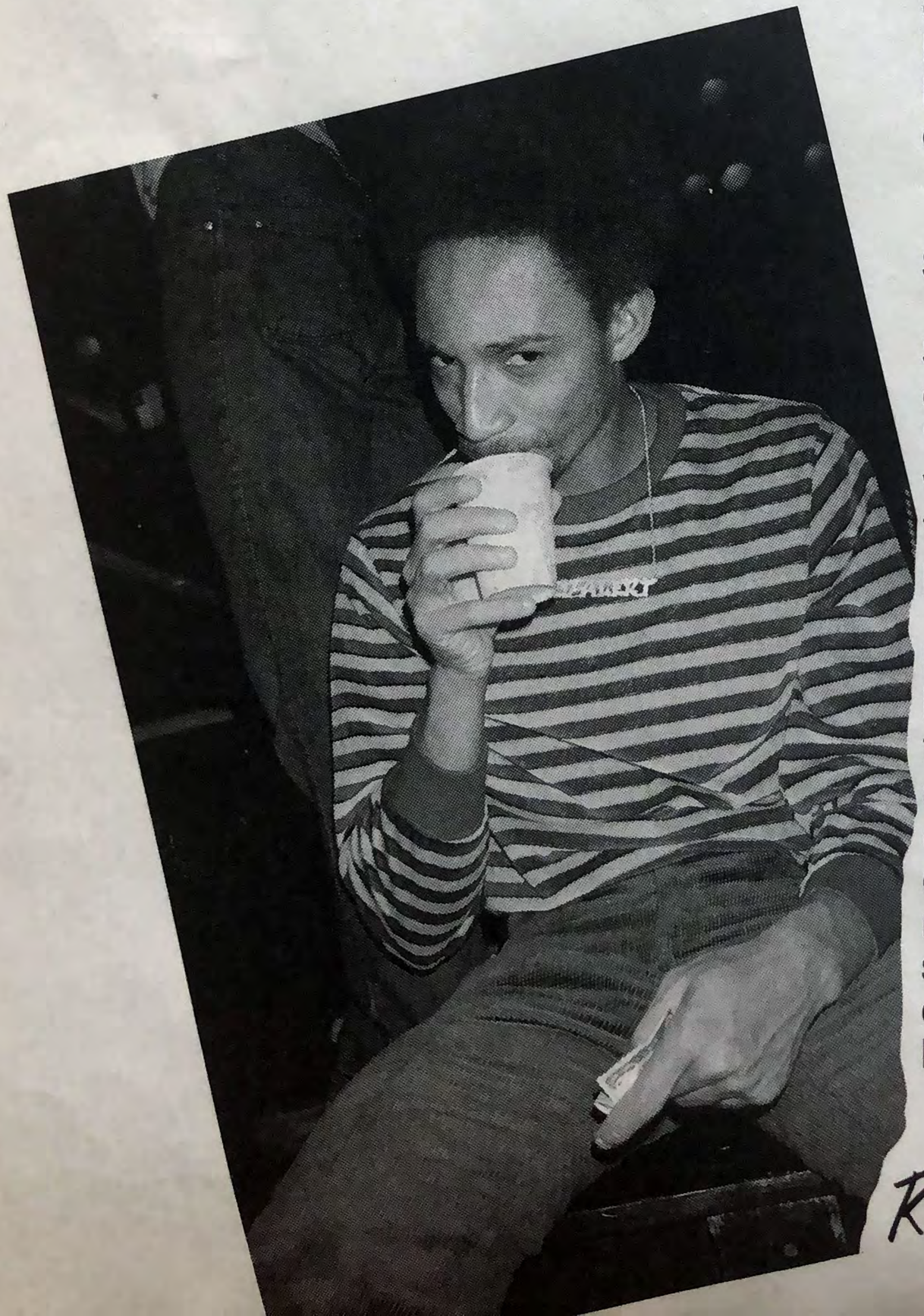
CAPTAIN ROCK

frappe encore avec des groupes comme Jonzun Crew ou Planet Patrol, le gospel électronique rappelant les Temptations.

Une maison de disques comme Profile lance sur le marché le rap minimal qui n'est que l'addition d'une boîte à rythme au son pachydermique et de rap de D.J. Run DMC ou Pumpkin. Tout est dans la production.

Sur les traces du son le plus gigantesque qui soit, Celluloid avec Bill Laswell, le cerveau du groupe Material invente le son le plus sauvage de la galaxie. Il tient la recette de "Rock it" d'Herbie Hancock, le 1er tube Hip-Hop mondial. Bill Laswell arrange les morceaux d'Ennio Morricone "For a few Dollars More" et parallèlement des productions comme Time Zone ou Shango donnent un nouveau souffle à l'esprit funk généré par le mouvement Hip-Hop, on réutilise la grosse basse de Bootsy ou les guitares incisives de Zapp.

La maison Sugarhill gérée par la famille Robinson constitue une tranche énorme de l'histoire du rap. Le son Sugarhill est réputé dans le monde entier, des tubes



sans précédent comme "Rapper's Delight" de Sugarhill Gang ou "The Message" et "On the wheels of Steel" de Grandmaster Flash vont naître des petits studios de l'Etat de New-Jersey. Sugarhill c'est le funk à l'état pur avec The Sequence, Crash Crew, Funky Four, Sylvia, Treacherous 3 et même le groupe le plus ravageur venant de Washington D.C. Trouble Funk, les James Brown des années 80. Melle Mel chante "We're Internationally known", c'est fait ! Ils n'ont qu'une idéologie, le Funk !

KOOL D.J. HERC

C'est le parrain de tout le mouvement Hip-Hop. C'est lui le deejay fou qui a eu l'idée d'acheter des disques pour n'en passer que des fragments de quelques secondes à peine. Les scratchs et les cuts, il ne les a pas inventés, et d'ailleurs il n'en fait toujours pas : il est resté tel qu'il était, deejay jamaïcain, fidèle au toasting plus qu'aux techniques du Hip-Hop.

C'est aussi lui qui a eu l'idée de sortir ses platines au coin de la rue, ou dans les cours des H.L.M., et c'est comme ça que les gamins ont commencé à danser dans la rue, c'est à ce moment-là que le break est né...

SUGARHILL GANG

Sugarhill Gang est un groupe historique dans l'histoire du rap. Leur premier disque "Rapper's Delight" est le premier rap sur vinyl, et surtout, c'est un succès foudroyant, dès sa sortie, tout autour de la planète.

Pourtant, ce disque est presque le fruit du hasard, le groupe était loin de penser à faire un disque, jusqu'au jour où ils animaient une party pour un anniversaire, où Sylvia Robinson se trouvait. C'est avec ce disque que Sylvia a eu les moyens de monter sa propre maison de disques et ses propres studios d'enregistrement, ce qui explique que le Sugarhill Gang porte le même nom que sa maison de disques.

RED ALERT

SYLVIA ROBINSON

Derrière tous les disques de Sugarhill Records, l'ombre de Sylvia Robinson, la fondatrice du label, est omniprésente. Elle a commencé sa carrière à l'âge de douze ans, puis a écrit son premier hit "love is strange" avec Bo Diddley, quelques années plus tard.

C'est en 1979 qu'elle découvre le groupe Sugarhill Gang, à l'occasion d'un anniversaire : ils parlaient, chacun à leur tour sur le rythme des disques. Elle décide de graver l'événement sur vinyl, et c'est ainsi que naît le premier rap : "Rapper's Delight". Le disque est un tel succès, que Sylvia fonde ses propres studios et sa renommée l'amène à rencontrer des groupes tels que Grandmaster Flash et les Furious Five, The Sequence, Superwolf... Le son Sugarhill a donné naissance à une nouvelle génération de rappers, tels que les Treacherous 3, Crash Crew, Funky Four + 1, ou Kevie Kev. Ils adaptent des vieux souls de Rick James, Franie Beverly ou autres et leur donnent un nouveau souffle. Récemment, c'est Melle Mel qui devient la nouvelle star du label. Le conseil de Sylvia : "Tenez-vous à ce que vous avez vraiment envie de faire".

TROUBLE FUNK

C'est dans la ville présidentielle que Trouble Funk a bâti son empire. Le groupe, composé de dix personnages aussi imposants par leurs poids que par leur réputation, est l'investigateur de la "go-go music", le son de Washington D.C.
A l'inverse du courant électro-funk qui sévit à New York, Trouble Funk utilise les bases de la musique soul et du blues : cuivres, guitares, percussions, batteries... ce qui en fait un groupe scénique à part entière. Trouble Funk n'utilise pas le rap, mais le "parler naturel" en se servant du public comme chœur.

Leur premier album, signé chez Sugarhill, est devenu disque d'or, mais n'ayant pas reçu l'argent escompté, le groupe crée son propre label : D.E.T.T. Ils produisent aussi d'autres groupes de "go-go music", tels que Hot, Cold Sweat, ou Slim.



AFRIKA BAMBAATAA

Bambaataa, avant d'être deejay, faisait partie des Black Spades, le plus grand gang noir de New-York (avec 20.000 membres). Il avait à peine dix ans et s'intéressait déjà à la politique, aux inégalités sociales, à la paix. Il a toujours fait figure de chef, à sa manière : douce. D'ailleurs, son nom signifie "tendre chef", c'était le nom d'un chef zoulou du siècle dernier.
Bien sûr son gang était comme les autres gangs : ils pillaient, se battaient comme les autres. Mais Bambaataa ne se battait jamais, et l'argent volé, il le redistribuait aux nécessiteux.

Le 10 janvier 1975, son meilleur copain Soulski meurt de neuf balles. Bambaataa punaise la photocopie du certificat de décès dans sa chambre et quitte les Black Spades

A ce moment-là on parlait beaucoup d'un deejay fou : Kool Herc. Bambaataa l'écoute et se dit qu'il possède déjà tous ses disques : il doit pouvoir faire au moins aussi bien. Sa nouvelle fureur de vivre sera désormais la musique. Le 12 novembre 1976, il fait sa première apparition en public au Bronx River Center, un gymnase au cœur du groupement de H.L.M. où il a grandi. En 1980, Mc Larren l'invite à faire la première partie de Bow Wow Wow au Ritz et Fab 5 Freddy l'entraîne au Mudd Club. Devant tous ces punks, Bambaataa décide de faire un disque qui mélangerait cette musique à la sienne. C'est la naissance du fameux "Planet Rock", qui mélange le "Trans Europe Express" de Kraftwerk et la musique du film "le bon, la brute et le truand".

Bambaataa, malgré son succès, ne veut pas être une star, "les étoiles meurent" dit-il. Il reste dans le Bronx, là où tout a commencé, là où tout finira.

TREACHEROUS THREE

Comme leur nom l'indique, ils sont trois : Special K, L.A. Sunshine et Kool Moe Dee. Mais lorsqu'ils se sont rencontrés en 1979, (à l'école), le groupe était différent : Spoonie Gee faisait partie du groupe,





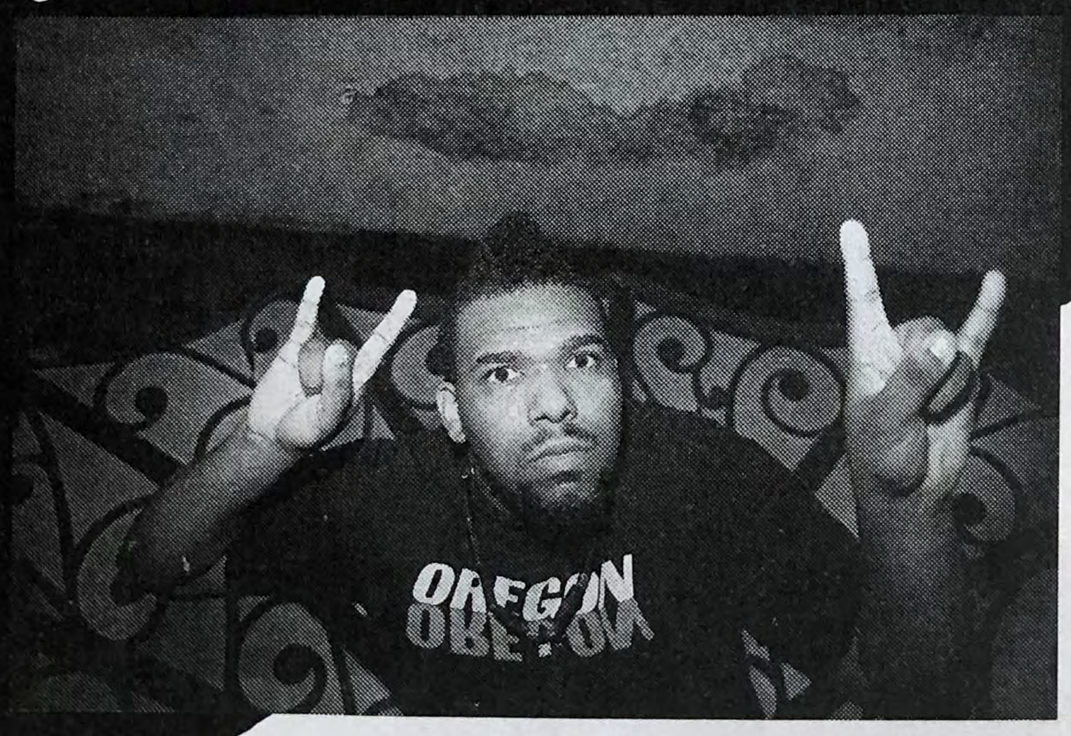
Ils sont tous nés en 1962, L.A. Sunshine est né sous le signe des poissons, Kool Moe Dee est lion et Special K est vierge.

MATERIAL

Material n'est pas un groupe comme les autres. C'est un groupe mobile, formé autour de deux personnes : Bill Laswell et Michael Beinhorn, auxquels d'autres musiciens, toujours différents, se joignent à chaque nouveau disque.

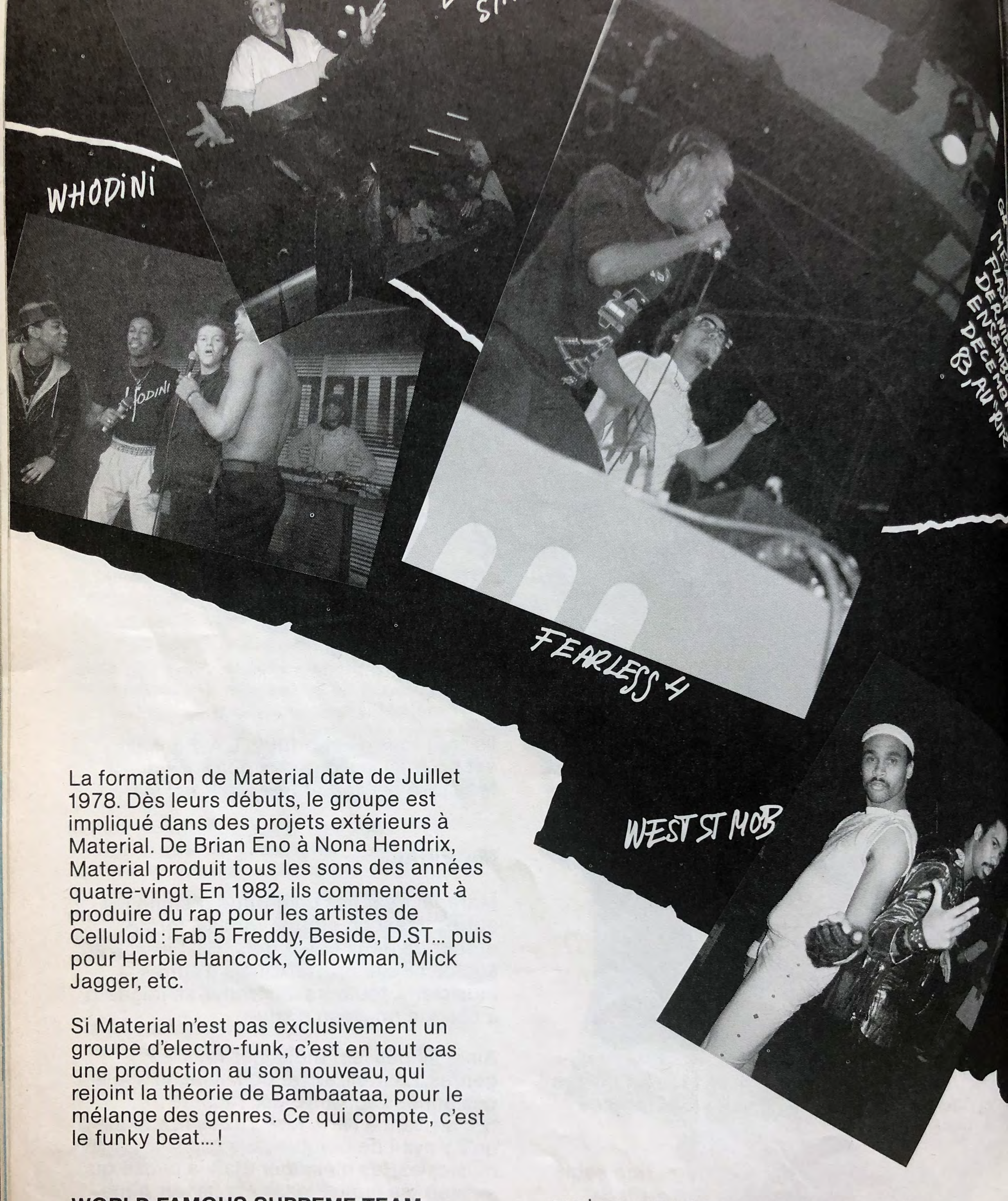
Ainsi, ils peuvent mélanger tous les genres. Laswell, arrivé du Michigan à la fin des années soixante-dix, raconte :
"En arrivant à New York, j'avais remarqué qu'il y avait de nombreuses scènes musicales, les mélanger était la chose qui excitait ma curiosité. Je n'ai jamais aimé qu'un groupe soit étiqueté.

Je commençais à m'intéresser à la fusion des genres".



mais lorsqu'il a décidé de faire un disque en solo, "Spoonin' rap", il a été remplacé par Special K.

Ils se sont réunis tous les quatre une seule fois, pour un maxi 45 tours. Ce qu'ils aiment avant tout, c'est le vocabulaire et la poésie, mais bien sûr aussi le beat. Ce qui les pousse à travailler ? "C'est l'égo, l'égo oblige à être meilleur à chaque fois."

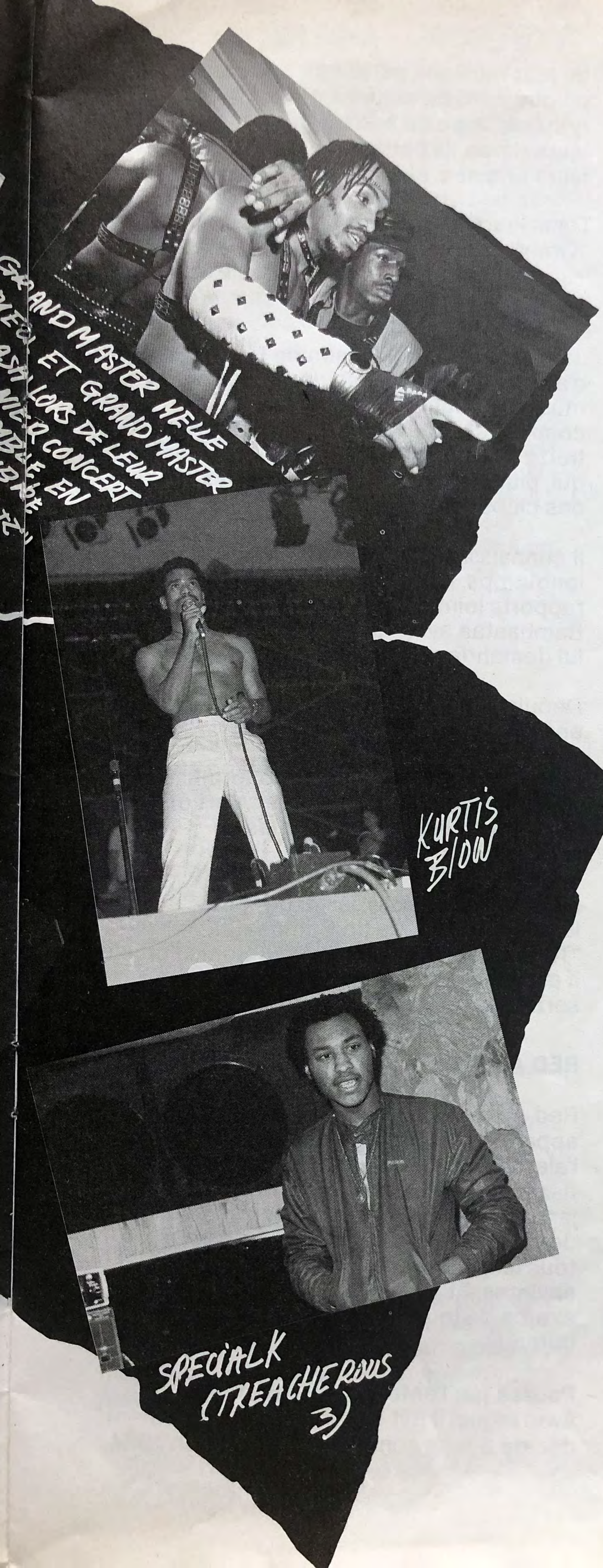


La formation de Material date de Juillet 1978. Dès leurs débuts, le groupe est impliqué dans des projets extérieurs à Material. De Brian Eno à Nona Hendrix, Material produit tous les sons des années quatre-vingt. En 1982, ils commencent à produire du rap pour les artistes de Celluloid : Fab 5 Freddy, Beside, D.ST... puis pour Herbie Hancock, Yellowman, Mick Jagger, etc.

Si Material n'est pas exclusivement un groupe d'electro-funk, c'est en tout cas une production au son nouveau, qui rejoint la théorie de Bambaataa, pour le mélange des genres. Ce qui compte, c'est le funky beat... !

WORLD FAMOUS SUPREME TEAM

Ils sont deux : Just Allah Superstar (Justice) et Divine the Mastermind. Ils se sont rencontrés au coin d'une rue de New York, Divine vendait des chapeaux sur le trottoir, un peu plus loin Justice vendait des eaux de cologne.



Tous les deux fanatiques de musique, ils réunissent leur argent pour s'acheter un équipement complet de deejay.

Un jour une station de radio organise un concours de deejays, ils en sortent triomphants.

Malcom Mc Larren entend parler d'eux, et les contacte. Justice : "Lorsque j'ai vu Malcom, j'ai rigolé, parce qu'il avait un drôle de look, mais finalement quand il m'a raconté tout ce qu'il avait déjà fait, j'ai trouvé qu'il était intéressant".

HERBIE HANCOCK

Herbie Hancock est né à Chicago. C'est là, à l'âge de sept ans, qu'il commence à jouer au piano. Quatre ans plus tard, il fait partie du Chicago Symphony Orchestra. Il s'intéresse aussi aux sciences, et à l'université, il choisit l'électromécanique.

En 1963, il commence à collaborer avec Miles Davis, ils travailleront ensemble pendant plus de cinq ans.

En 1972, il s'installe à Los Angeles (où il vit toujours), et se met sérieusement au synthétiseur Moog. Hancock est avant tout un grand musicien de Jazz, pourtant en 1979 il s'attaque au disco, et en 1980 au funk, au rock et à l'électronique.

En 1983, il entend à la radio "buffalo gals" de Malcom Mc Larren et le World Famous Supreme Team. Ce son nouveau lui plaît, il contacte alors Material, pour faire avec eux un disque qui aurait cette consonnance : c'est "Rock it".

ARTHUR BAKER

Arthur Baker était deejay à Boston et vendeur dans un magasin de disques spécialisé dans la musique noire. Mais sa femme est originaire de New York, et à force de s'y rendre il a fini par découvrir le rap. Il sort un premier disque à Boston, puis déménage pour New York, où il travaille avec son synthétiseur John Robie. Baker écrit, arrange et produit. Il commence par le concept du disque, puis s'attaque à la musique. Comme les

deejays de New York, il est très influencé par les techniques jamaïcaines. Par dessus tout, il aime mélanger la musique agressive de New York avec les mélodies européennes.

Ce qu'il fait ? : "Je fais ce que le Jazz faisait il y a vingt-ans, prendre des mélodies connues et les réarranger".

D.ST.

D.ST. tient son nom de Delancey Street, une rue commerçante de New York, où il traînait beaucoup autrefois, et où aujourd'hui il vient encore s'habiller.
A quatorze ans D.ST. étudie la batterie. Finalement il devient deejay, et joue dans bon nombre de clubs, jusqu'à l'ouverture du "Roxy". Il se fait remarquer auprès de Bernard Zekri pour sa virtuosité, et c'est ainsi qu'il rencontre Material, avec qui il fait son premier disque : "Grand Mixer D.ST. cuts it up", avec un rap des infinity rappers.

Avec Material il participe au "Rock it" d'Herbie Hancock, et sort ensuite un deuxième quarante-cinq tours : "Crazy cuts", avec lequel il se fait connaître auprès du public français.

A New-York, il se fait surtout respecter pour son mix ingénieux de "Chic" (voir le film "Wild Style"), et pour son cut du mot "fresh". Sa recette : le sens du rythme, grâce aux batteries, et sa chambre d'enfant dans le bronx, où il trouve son juice.

RUN DMC

Ils sont trois : Run, DMC, et Grand Master Jay, tous nés en 1965, tous habitants de Queens. Run et DMC ont commencé en 1977, dans un groupe qui s'appelait "Orange Krush", avec Kurtis Blow. Run était le M.C. de Blow, on l'appelait d'ailleurs le "fils de Blow". Lorsque Run a rencontré DMC (qui à l'époque était deejay), il lui a enseigné le rap, tandis que lui-même apprenait à être deejay. Sur scène, avec Blow, ils jouaient alternativement leur propre rôle et le rôle de l'autre. Depuis, les deux rappent, et Grand Master Jay est leur deejay. La base de leur musique est simple : faite uniquement de platines et de boîtes à rythmes, avec un son Hard Rock. Dans leurs rimes, ils parlent de leurs vies, de leurs origines, et de leurs désirs...

Dans leurs projets : réunir à nouveau "Orange Krush".

JAZZY JAY

Jazzy Jay a grandi au son de la radio, et n'a jamais eu qu'une seule obsession : la musique. Tout naturellement il a commencé à devenir deejay à l'âge de treize ans, sous la direction de Red Alert, qui, plus âgé, se produisait déjà dans des clubs.

Il connaissait Bambaataa depuis longtemps, mais n'avait avec lui que des rapports lointains, jusqu'au jour où Bambaataa ayant cassé tout son matériel, lui demanda de lui venir en aide.

Depuis ce jour-là, ils travaillent toujours ensemble.

En 1978, Jazzy Jay décide de former un groupe avec Bambaataa, Red Alert et quelques autres : ce seront les "Jazzy Five".

Jazzy Jay fait aussi partie de tous les autres groupes de Bambaataa : "Time Zone", "Shango", "Soul-Sonic Force". Il est si discret qu'il a attendu 1984 pour sortir son propre disque.

RED ALERT

Red Alert se distingue d'abord par son apparence : noir mais roux, d'où son nom : l'alerte rouge. Pourtant, malgré son nom flamboyant il excèle dans l'humilité : il n'a jamais consenti à être plus qu'un deejay de clubs. Depuis 1974, il sillonne dans tous les clubs de New-York et des environs. Et peu confiant dans l'avenir, il exerce de jour un autre métier dans des bureaux.

Poussé par l'entourage de Bambaataa, avec lequel il est très lié, il s'est finalement décidé à faire son premier disque en 1984.

LE DISCO FEVER, LE CLUB PRÉFÉRÉ DE GRAND MASTER FLASH, DANS LE BRONX

GRAND MASTER FLASH

Avant d'être deejay, Grand Master Flash faisait des graffitis.

C'est la collection de disques de son père qui l'a intéressé à la musique. Il a commencé à devenir deejay au "Disco Fever", où il prenait des risques tout seul. Il y avait toujours un micro près de ses platines, pour les M.C. prêts à tenter leurs chances.

Cow-Boy venait de plus en plus régulièrement, plus tard Rahiem, Melle Mel et son frère Kid Créole et Mr. Ness sont venus se joindre à eux, pour former les "Furious Lovers", qui deviendront les "Furious 5". Aujourd'hui, le groupe est scindé en deux, Grand Master Flash a un nouveau groupe, avec Rahiem et Kid Créole.

KURTIS BLOW

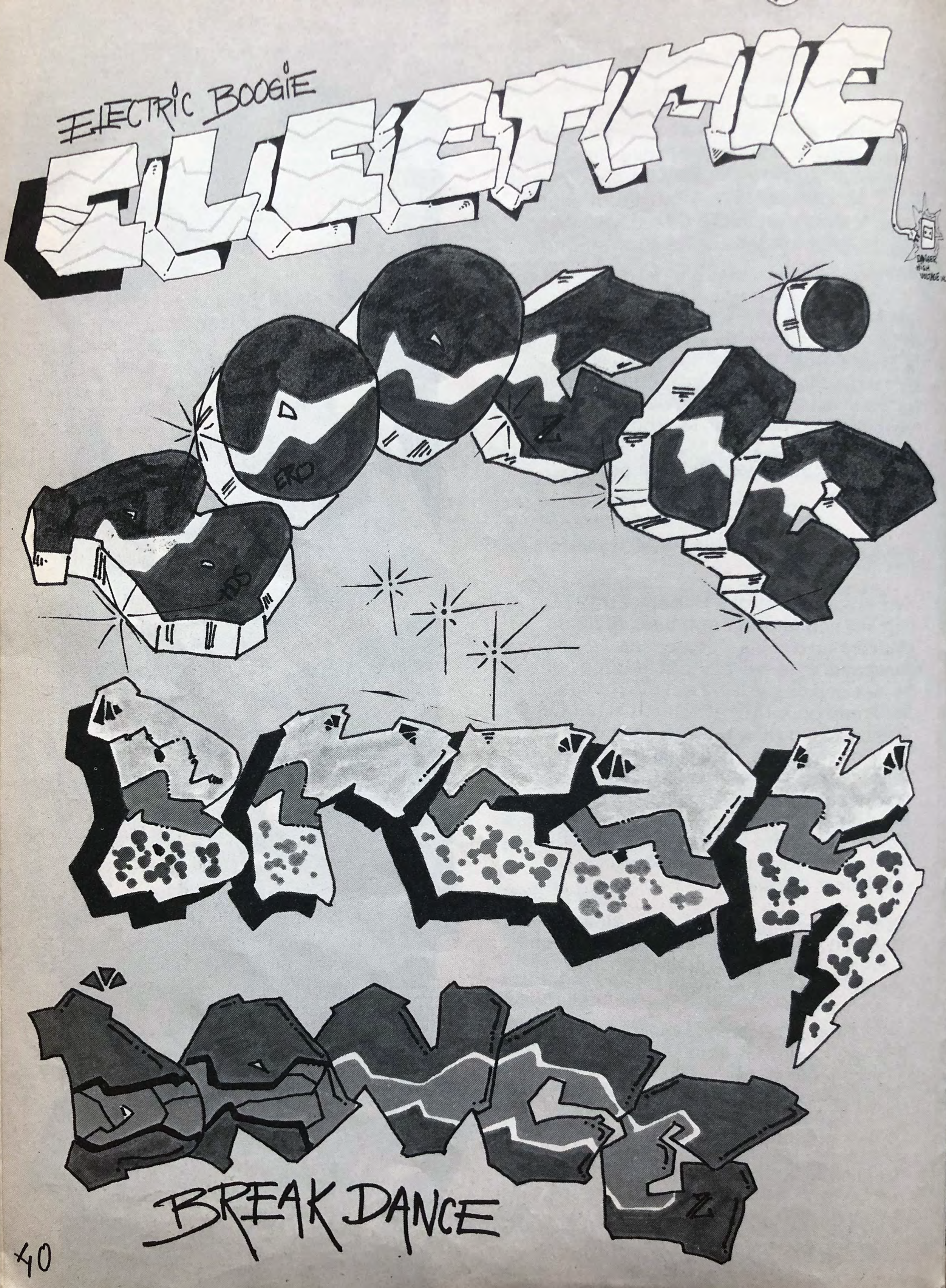
Kurtis Blow a grandi à Harlem. En 1974, tous ses copains, sur son bloc, étaient rappeurs ou deejay : "Je dansais beaucoup, et je suivais tout le temps un de mes copains deejay qui me motivait beaucoup pour rapper". Il était si fanatique de musique, qu'il est rentré dans une école de musique, où il s'est spécialisé dans le chant. A partir de 1976, il commence à faire des concerts, en particulier au "Small's Paradise", là où les Commodores ont fait leurs débuts. En 1979, il sort son premier disque : "Christmas Rappin".

Dans les disques qui ont suivi, Blow a montré l'étendue de son talent : chansons d'amour, disco-rap, funk (influencé par James Brown), et rap pur.

Blow dit avec insistance que le rap n'est pas une mode : "Je veux que les gens réalisent que le rap n'est pas une nouveauté dont on se sert pour faire des tubes et que l'on jette après. Je rappe depuis très longtemps, cela fait partie de moi depuis longtemps, et on en entendra pendant longtemps".

GRAND MASTER CAZ, DES COLD CRUSH BROTHERS, AU "BRONX RIVER CENTER"!




ELECTRIC BOOGIE
ELECTRIC
DANGER
HIGH
VOLTAGE
BREAK DANCE

LE ROXY

On ne peut parler du Hip-Hop sans mentionner le Roxy. Ce n'est pas là que le mouvement est né, mais c'est là, qu'il s'est fait connaître auprès de la presse, du grand public.

Le Roxy est une grande discothèque qui avait déjà eu son heure de gloire, avec le roller skate.

Cool Lady Blue, une jeune anglaise qui traînait souvent dans le Bronx avec Malcom Mac Larren, autour d'Afrika Bambaataa et de ses disciples, commence à organiser "la scène Hip-Hop" avec Fab 5 Freddy et ouvre les portes du Roxy le vendredi soir.

Le Roxy deviendra le lieu de rendez-vous du Hip-Hop. The "place to be" et le vendredi soir la soirée à se réserver.

C'est au Roxy qu'éclatera le mouvement Hip-Hop. De tous les quartiers de New York (Bronx, Queens, Brooklyn, Manhattan etc.), les B. Boys y descendront pour se rejoindre et exhiber leur danse, au son de la musique jouée par les meilleurs deejays du Bronx.

Ils se mettent en cercle, au milieu les meilleurs dansent et se défient, autour les copains les encouragent, mais aussi tous les curieux qui viennent au Roxy pour voir les Breakers.

ROXY MODE D'EMPLOI :

– l'entrée :
elle est ouverte à tout le monde, il suffit de payer 10 dollars et de ne pas porter d'armes. De la porte d'entrée du Roxy à la caisse, il y a un long double couloir de 100 mètres, où d'un côté tout le monde fait la queue pour payer tandis que de l'autre, les Stars du Hip-Hop arrivent sous les regards admiratifs.

– la boîte :
son ticket de consommation en main l'aventure commence, on entre dans l'arène. Ce qui est remarquable au Roxy, c'est que tout le monde danse, on ne peut se contenter d'être ébahi par les prouesses de breakers.
Les deejays diffusent une musique où tous les gens se mélangent. On peut reconnaître les grands tubes du moment mélangés à des musiques de films, par exemple et interrompue par un rapper qui soudainement prend la parole.

Le deejay n'est pas caché dans la cage, comme dans n'importe quelle discothèque, il trône en plein milieu de la piste de danse (1 500 m^2) sur une estrade.

Autour sont disposées des barrières.
A l'intérieur, les Stars locales se saluent et prennent des poses pour les photographes.
Si après, trois heures de danse on est fatigué, il n'est tout de même pas l'heure de partir, on peut toujours aller manger dans l'énorme coffee-shop qui fonctionne toute la nuit, se reposer dans le V.I.P.* Room pour regarder des vidéos, ou aller jouer dans la salle des jeux électroniques. Son souffle repris, il est temps d'aller redanser ou d'assister à un concert (tous les groupes de rap ou vedette le temps d'un Hit s'y produisent), jusqu'à 7 heures du matin où le deejay met un lent reggae, pour faire comprendre aux gens qu'il est temps de quitter le temple.

*very important person

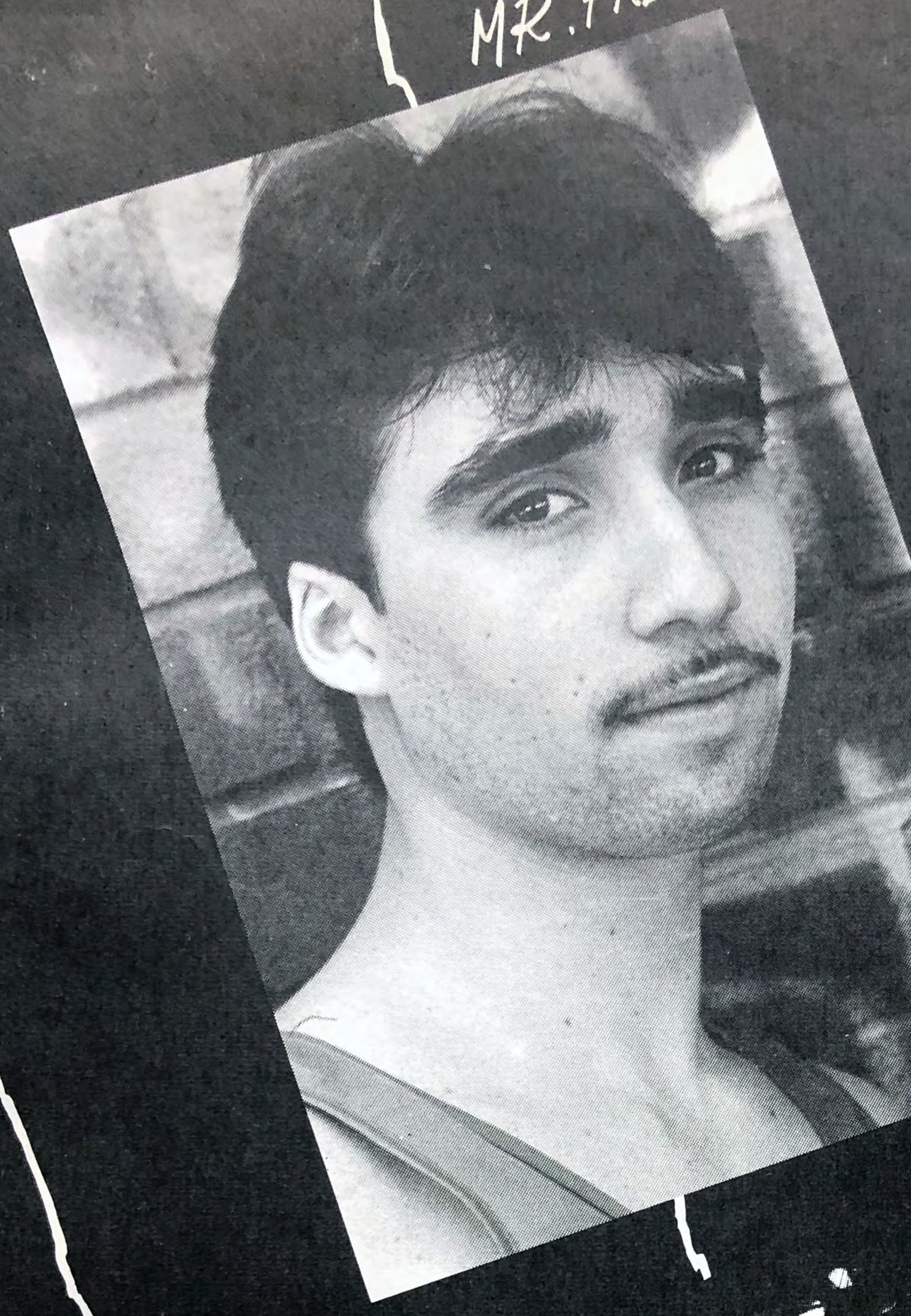


LES "ROCK STEADY CREW"

LE BRONX RIVER CENTER

LES "TWIN BROTHERS"

MR. FREEZE





FABLE DES "MAGNIFICIENT FORCE", AU ROXY



LES DYNAMIC ROCKERS

REVUE DE PRESSE

Sophie Bramly



Les Dynamic



Sophie Bramly

"ROCK" PARLE DU HIP-HOP !

Sophie Bramly



Sophie Bramly

Harry Belafonte, Fable et Freeze, pendant la préparation du film « Beat Street ».



Sophie Bramly

Herbie Hancock et Grandmixer DST.

PEACE BE UNTO All THE
UNIVERSAL ZULUS FROM FRANCE
AND TO EVERYONE OF FRANCE
I GREET YOU PEACE
IT is A GREAT HONOR TO See
IN FRANCE All THE YOUTH WHO
ARE FROM FRENCH · AFRICAN · ARAB · WEST
INDIAN · SOUTH AMERICAN AND SO FOUGH
DANCING · BREAKDANCING · SMURFIN · POPPIN · Electro
Booging together WitHout tHinKing of
FigHting EACH otHer OR HAVING ANY RACIAL
HATEDRED of EACH otHer. JUST everyBody
HAVING A good TIME IN PEACE.
I AFRICA ~~BAMBAATAA~~ truly Love
tHe FrencH People AND its very GlAD
THAT THE UNIVERSAL ZULU NATION
IS BringingtHe YouTH AND YOUNG ADults
together IN PEACE. I AlwAys Be talKing ABOUT
THE U. ZULU NATION of FRANCE to All tHE OtHer
ZULU IN UNiteD States of AmericA AND IN
ENGLAND AND GERMANY ON How togetHer YOUR
truly ARE. PEACE UNity LOVE - RESPECT to
All THE UNIVERSAL ZULU Nation of FRANCE
AND tHE PeoPle of FRANCE
AFRIKA BAMBAATAA THE ZULU FUNK
OVERLORD

46

QUE LA PAIX SOIT AVEC TOUS LES ZULUS
DE FRANCE, ET À TOUS LES FRANÇAIS JE
SOUHAITE LA PAIX_
C'EST UN GRAND HONNEUR DE VOIR EN FRANCE
TOUS LES JEUNES, (QU'IL SOIENT FRANÇAIS, AFRICAINS,
ARABES, INDIENS, SUD-AMÉRICAINS OU AUTRES...) DANSER ENSEMBLE
LE BREAK, LE SMURF, LE POPPING, L'ELECTRIC BOOGIE,
SANS PENSER À SE BATTRE, SANS SE CHERCHER DE
QUERELLES RACIALES_ SIMPLEMENT RÉUNIS POUR PASSER,
EN PAIX, DE BONS MOMENTS_
MOI, AFRIKA BAMBAATAA, J'AIME SINCÈREMENT LE
PEUPLE FRANÇAIS, ET SUIS TRÈS HEUREUX DE VOIR QUE
L'UNIVERSELLE NATION ZULU RÉUNIT LES ADOLESCENTS ET
LES JEUNES ADULTES DANS LA PAIX. JE PARLERAI TOUJOURS
DE L'UNIVERSELLE NATION ZULU DE FRANCE À TOUS
LES AUTRES ZULUS DES ÉTATS UNIS D'AMÉRIQUE, D'ANGLETERRE
OU D'ALLEMAGNE, POUR LEUR DIRE COMME VOUS ÊTES
RÉUNIS DANS LA PAIX, L'UNITÉ ET L'AMOUR.
MES RESPECTS À TOUTE L'UNIVERSELLE NATION ZULU
DE FRANCE, ET AU PEUPLE DE FRANCE.

AFRIKA BAMBAATAA

LE SEIGNEUR ZULU FUNK.

AFRIKA BAMBAATAA ET
KOOL D.J. HERC au Bronx River Center

IKE

D.ST

BAMBAATAA

JIMMY MAC
le bassiste
fou.

RED ALERT

JAZZY
JAY

LES GRANDS DEEJAYS DE NEW YORK



Past, Present, Futura

Kandinski with a can of spray paint

JUST WHEN IT SEEMED there was no clean wall space left in Manhattan, graffiti art showed up in Paris. While it has yet to turn into an epidemic, there is no doubt that the Parisian context has helped lend this funky art form a certain cachet. For Futura 2000, the 29-year-old painter who got his start with a spray-paint can in the New York City subway, the Paris connection has been significant not only professionally, but personally as well.

Back in the 1970s, nobody said much about the graffiti covering the NY subway cars except what a disgrace it was. Sure, a few sociologists pointed out that "underprivileged youth" was searching for "a form of self-expression," and a few graffitists gained a kind of fame through the sheer ubiquitousness of their signatures. Meanwhile, however, graffiti art was becoming more and more ambitious: the outsides of cars were being treated as murals, as giant moving canvases.

In the early 1980s, according to Futura, graffiti art was still "like a small culture." In those days he didn't think of himself as an artist at all: "I was just part of this other reality which was different from reality as, say, a banker sees it, or a journalist sees it, or an artist sees it." In 1981, having just spent four years in the navy, he was working on signs for an urban project with a group of younger graffiti artists. With Futura's help ("They needed a big brother") the group hooked up with the Fun Gallery in the East Village, which put on a show of their work. For Futura, at that point, something clicked: "When I saw my stuff up there on the wall, I said, 'Yeah, that says something.'" A short while later, Futura's one-man show at the same gallery (six paintings, each measuring four feet by eight feet) sold out. Then came the Hip Hop explosion and break dancing, and graffiti art was legit.

Futura toured with the Clash, creating "performance art" onstage during their concerts, and got his first glimpse of Paris. In 1982, the radio station Europe 1 sponsored something called the "New York City Rap Tour" — a sort of travelling circus from the Big Apple composed of break dancers, rappers, DJ's, and graffiti artists. While in Paris with this show, Futura was introduced to the Yvon Lambert gallery, not to mention an attractive *Parisienne* named C.C., who worked for the radio station and whom he will marry in June. From then on it was smooth sailing for Futura. His work began to sell not only in New York, but in Europe and Japan as well. He found himself frequently compared to Kandinski. Corporate monolith IBM recently bought one of his paintings. This spring he has been invited to the Venice Biennale.

Futura, who wears a furry blue hat he picked up on a recent trip to Moscow, appears placidly philosophical about the commercialization of graffiti art: "If other people want to squeeze it a little bit, that's O.K." For him the main thing is to "just keep working. I don't want to die when this thing (Hip Hop) dies." And indeed, his work has continued to evolve and change to the point where the only obvious link it has to decorated subway cars is his preference for spray paint as a medium and metal as a canvas. Unlike many of his contemporaries, he is showing himself capable of moving out from under the "graffiti artist" stamp — so much so that he is toying with the idea of beginning to sign his real name — Lenny McGurr — to his work.

– Linda Healey

"AGAIN"

PARISIANS

of the Bronx and the piazza at Covent Garden, Break Dancing arrives in Red Square. Within minutes the on-lookers surrounding Futura 2000 had disappeared, fearful of arrest for this new and perplexing form of subversion.

(DIMANCHE, TF 1, 14 h 15)

SYDNEY, LE ROI DES SMURFEURS DE PANAME

Avec son émission sur Radio 7, il avait commencé le travail, avec « Hip Hop » sur TF 1 il donne le vrai signal de départ d'un mouvement rap français

« LE hip hop n's'arrêtera pas/C'est comme le yéyé autrefois/Nouvelle éducation, mets tes baskets/Et, baby, écoute Radio 7/Baby, je sens que tu sens ce que je ressens/Et ça, j'y consens ! » Mardi soir, maison de la Radio, 20 h 30. Sydney est au micro de Radio 7. Il rappe, et en français. Il est en forme. Mais il n'a plus une minute à lui. La gloire. En moins d'un an il est passé de *l'Emeraude*, une des meilleures boîtes noires de Paris, à la radio et, depuis dimanche dernier, à la télé sur TF 1. Si le mouvement « hip hop », la culture rap, explose ici — ce qui est en train de se produire — il en aura incontestablement été l'artificier n° 1 !

Je le regarde travailler. Devant lui une pile de disques qu'il éparpille. Il en choisit un, fonce dans la cabine technique, le pose sur une platine et « scratche » en direct. Au pas de course, retour dans le studio. Encore une « impro » rap sur l'introduction du disque suivant et il s'étire sur sa chaise. Il ressemble à tous les caïds du rap qui contrôlent le Bronx, à ses copains DST, Fab Five Freddy, Futura 2 000 et les autres, casquette de cuir, jeans, baskets.

« Je suis né à Argenteuil, il y a vingt-huit ans, de parents guadeloupéens. Une famille de musiciens. Mon père était saxophoniste et j'ai tout de suite baigné dans le jazz. J'ai pris des cours de piano au conservatoire du coin avant de passer au saxophone, tout en continuant l'école. Vers 74 j'ai commencé à me faire un peu d'argent en devenant disc jockey...

— Où ?

— Un peu partout, dans des tas de petites boîtes sans intérêt puis à l'Emeraude, rue des Petites-Ecuries. En 1979, avec des copains nous avons aussi fondé Black and White and C°, un groupe de funk où je tiens toujours la basse. On a sorti deux albums et le troisième est prêt. Puis tout a été très vite : Marie-France Brière, qui était alors la patronne de Radio 7, est venue un soir à l'Emeraude. Ce que je faisais lui a plu et elle m'a invité à venir sur Radio 7 faire une émission de rap et de funk. C'était vers l'automne 82. J'ai découvert le mouvement hip hop avec le Planet Rock d'Afrika Bambaataa et je me suis branché une fille formidable, Laurence connaissait tous les eu les contacts, les disques et j'ai mis le paquet. DST, Futura 2 000 sont venus à l'émission et ça a tout de suite accroché avec les mômes. Mais le déclic ça été la séquence de smurf qu'il y a dans le film Flashdance, avec quelques reportages à la télé sur les breakers de New York et la pub Volkswagen de Goude. Et quand Marie-France Brière est devenue responsable des programmes de variétés sur TF 1 elle m'a proposé de faire une émission. Et voilà ! »

Sydney a confiance dans la force du mouvement. Parce qu'il part d'où il faut : de la rue, des quais du métro, et des mômes. *« L'émission Hip Hop a un sens : c'est pour dire aux autres d'en faire autant. De monter des groupes, parce que le smurf, ça ne se danse pas tout seul, on se ''passe'' des mouvements et c'est une fête. J'espère qu'on va déclencher quelque chose d'énorme ici, en France. Le hip hop, c'est un mouvement gai, sportif, non violent, qui permet de bien se défouler sur du funk, c'est ''fresh'' (1). »*

Sydney reprend le micro : *« Salut à toutes les bandes de breakers du 13e, du 14e et du 15e, d'Antony, de Saint-Denis et d'ailleurs. Et voilà une nouveauté que Gérald vient de nous amener de New York. »* Gérald, comme des dizaines d'adolescents chaque soir, est venu faire un tour au studio. Dans les couloirs on s'entraîne. Il y a là une bande du 13e et une autre de Rueil-Malmaison. Je les regarde. Ils ont la même dégaine que leurs petits frères du Bronx. Etonnant. Ils smurfent comme des chefs.

Ils pourraient faire partie des Paris City Breakers, l'équipe de danseurs de Sydney que l'on voit avec lui dans *Hip Hop* ce soir. Le plus jeune doit avoir une dizaine d'années et on discute technique, passionnément. Sydney a raison d'avoir confiance, parce que tous les adolescents, qu'ils soient blancs, noirs, beurs ou jaunes vont vouloir en faire autant. C'est trop drôle, et souvent très beau. Ça peut devenir énorme, quelque chose comme le twist et le scoubidou combinés. Une vraie folie.

B. L.

(1) Littéralement frais, neuf. A remplacé dans l'argot de la rue le mot « cool ».



Sydney (avec casquette à droite) et son copain Gangster Beat

C. Fister/TF 1

// LE MATIN //

// THE FACE //

57



"GO TO THE EDGE" EVERY SAT.

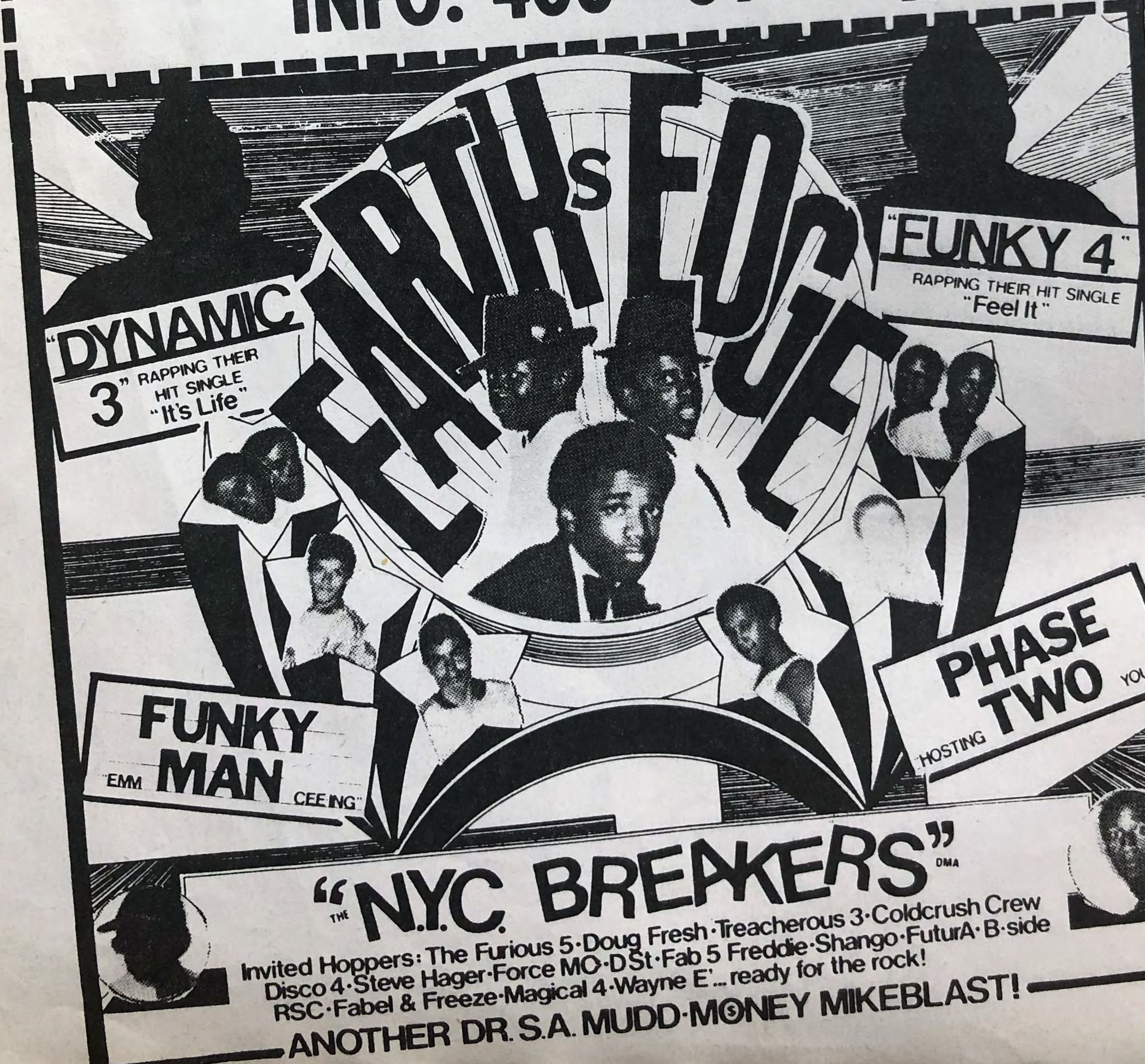
Beginning 8/27

Opposite 353 E. Houston Street

(3 blocks East of 1st Ave.)

INFO. 406—0939

$7 ADM.
DRINKS $1



52



EN UN JOUR IL A AUTANT DE VISITEURS QUE LA JOCONDE EN CINQ MOIS

gnatures géantes en couleur. Et les wagons... Ah les wagons ! Quel swing dès qu'ils commencent à démarrer. Désormais, Keith laissera lui aussi des messages dans les couloirs. Il devient très vite le copain des bandes de graffitistes et s'impose comme un caïd des souterrains. Haring n'est pas un type compliqué. Lorsqu'il trace une soucoupe volante, un bébé ou toute une flopée d'animaux, il veut que ça ressemble à un cartoon télé. Il peint aussi des fausses potiches grecques, il peinturlure la copie d'une Vénus de Milo dans un jardin public. Plus fort, Haring n'hésite pas à décorer entièrement le corps d'un mec. Les graffitis signés K.H. ne sont pas toujours rigolos. Dans les dessins, les types crèvent par paquets, écrasés par le pied d'un géant, ou avalés par un serpent infect. Keith est pacifiste.

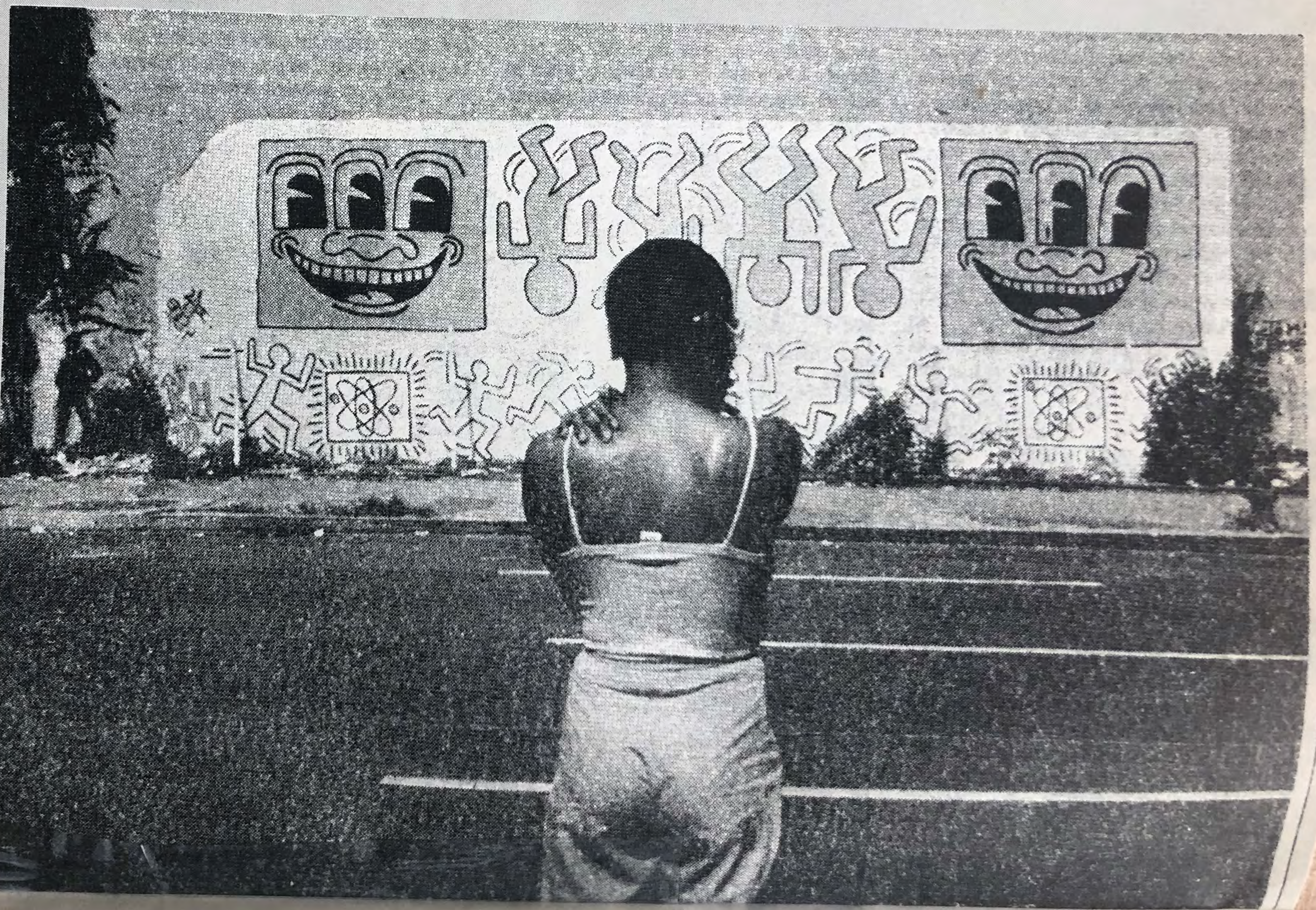
Aujourd'hui, le voilà aussi célèbre qu'une star de ciné. Ça ne l'impressionne pas : « Je sais qu'un tableau de moi vaut 10 000 dollars. Ça ne m'empêche pas de dessiner dans le métro exactement comme avant. »

BOMBES

HIP, HOP, LES GRAFFITI SONT ENTRES DANS SOHO

5 RAP-TIME

Fab 5 Freddy, Futura 2000, Crash, Keith Harring, J.M. Basquiat, Lee et les artistes graffiti de la deuxième vague. Mais où est donc passé le RAP ?



Gorsemi/Contact

(New York, envoyé spécial)

Je m'appelle Taki, j'habite dans la 183ème rue et j'existe. Un nom, un chiffre suffisent. Qui disent tout sans dire : « Taki 183 ». Un nom de code. Un nom de pionnier. Taki 183 fut le premier peintre-graffiti à s'être choisi un « *tag* » (un nom + un chiffre) et à le bomber sur les murs de New York. Pas comme un slogan balancé à la va comme je me débine. Non, un nom géant, en lettres serpent, un labyrinthe de volutes joufflues à faire frémir les concepteurs de Letraset. « *C'était en 1969* » raconte l'historiographe *live* du mouvement graffiti, le chanteur-charmeur-peinturlureur Fab 5 Freddy (Fab comme fabulous, 5 -five - étant le numéro de la ligne de métro où Freddy graffitait et Freddy le diminutif de son vrai nom *Frederick Brathwaite*).

Il en va du mo

fabulous, 5 -five - étant le numéro de la ligne de métro où Freddy graffitait et Freddy le diminutif de son vrai nom

"LIBERATION"

Frederick Brathwaite).

Il en va du mouvement des « graffiti writers » (c'est le nom qu'ils se sont donné) comme du cinéma : tout le monde reconnait l'importance de son existence, mais personne n'est d'accord sur sa naissance. La paternité de Taki 183 est contestée. Grand Master Flash, une autorité, parle de Super Cool. Ali, un autre peintre graffiti avance le nom de Julio 204 et l'anné 67. Peu importe. Les années 70 furent l'âge d'or des graffintres-graffiti première manière. Celle qui allait envahir les murs de Brooklyn, du Bronx, de Lower east side. Celle qui allait accompagner chaque jour les 3,5 millions de passagers du « subway », le métro new-yorkais.

Mur de Keith Harring

Ils ont dix ou douze ans. Ils hantent la nuit les dépôts où dorment la plupart des trains du métro qui lui ne ferme jamais l'œil. « *J'ai commencé les graffiti très tard à quatorze ans* » me confiera, modeste, Futura 2000. Ils filent le long des voies. A la recherche d'une belle surface vierge. Immense.

FAÇON ET TECHNIQUE

Les premiers hommes-artistes plaquaient leurs mains contre une grotte et en dessinaient les contours avec un bâton calciné. Les peintres-graffiti réinventent la préhistoire version industrielle. Ils balancent leurs noms gigantesques sur les faces métalliques du *subway* en faisant gicler la peinture de bombes miraculeuses. Depuis des millénaires l'artiste se suit à la trace. Ma main n'appartient qu'à moi. Comme mon nom. Je m'appelle Cro magnon, Lee, Super Hog, Zephyr, Dondi, Lady Pink, Phase 2 et j'existe. Avec vingt bombes, dix heures de boulot je peins tout un wagon. En ces années 70—75 comme tous mes amis j'aime les bédés, le ciné, le rock et le rap ne perd rien pour attendre. Neuf fois sur dix j'ignore encore tout de la peinture - son histoire, son marché. Le jour je dessine dans un carnet (« *piece book* ») ce que je bomberai la nuit.

Zip. Les années passent. Zip, zip. Tout va très vite. Comme ma main, mon bras quand je peins mon nom. Mais pas seulement mon nom. Des visages, des martiens, des paysages, tout ce que je vois en rêve je le bombe en vrai. Je fais partie d'un groupe. Les United Artists. On est tous du Bronx. Quand les flics nous chopent on va lessiver les wagons et les repeindre en blanc. C'est là qu'on s'est rencontrés. Avec ceux de Brooklyn comme les CIA (Crasy Insides Artists). Avec ceux de Manhattan comme les RTW (Rolling Tender Writers). « *C'est ainsi qu'est né notre style,* note Fab 5 Freddy, véritable Boileau de l'art graffiti, *le wild style. Avec une façon de dessiner les lettres venue de Brooklyn et les techniques de bombages du haut Manhattan* ». C'est ainsi que les peintres-graffiti en affirmant un style et un look ont fini par rencontrer ce qui leur pendait au nez : la célébrité.

Tous doivent un grand éclat de rire à celui qu'ils appellent « *oncle Koch* », le maire démocrate de New York. Dans la foulée de son prédécesseur, Lindsay, il fut le premier à se passionner pour leur travail. Comment ? En consacrant chaque année 4 à 6 millions de dollars (sans compter les rallonges, celle de 82, élection oblige, fut de 22 millions de dollars) pour effacer les vieux graffiti salis par la poussière et les intempéries et offrir aux bombeurs éblouis de beaux wagons tout propres. Au fil des ans son amour des graffiti devint retors voire pervers. Des futés de l'« american way of life » mirent au point des matières qui dissolvaient celle pourtant rétive des aérosols, des chiens et des policiers allèrent se promener nuitamment dans les dépôts de Pelham park et d'ailleurs, des « camps de travail » furent prévus (mais aucun juge à ce jour n'a osé y envoyer les peintres-graffiti).

SOUILLURES

Tout ce remue-ménage attira bientôt l'attention sur les hurluberlus. La presse se fit l'écho de leurs prétendues souillures. Au mot souillure, c'est bien connu, les rats sortent de leur trou. Entendez les amateurs d'art et de concepts. Les journalistes d'abord, les marchands ensuite, les collectionneurs enfin. Ainsi naissent les naufrages. La première époque de l'art graffiti se mourait. Elle est morte. Youpi. Que vive la deuxième. Plus tard les historiens d'art de l'école du Louvre parleront de « période archaïque » et de « période classique ». Fab 5 Freddy, présent sur tous les fronts, préfère dire « *vague* ». C'est plus cool. Et plus juste : personne n'a jamais figé le mouvement des vagues.

CRASH

Un matin d'octobre 82 descendez dans le soi-disant « enfer du métro new yorkais », prenez la ligne No (celle de Fred, de Lee : celle d Fabulous 5) direction « *up town* » stoppez à la hauteur de la 148ème r station « 3è avenue ». Dans le Bron sud, « *Fashion Moda* », le nom a été dessiné - par Crash - en lettres vertes et ombres noires sur le fond peint en bleu de la façade. Cette galerie ouverte il y a quatre ans présente en permanence des artistes graffiti. Les œuvres - pour l'heure celles de Crash - sont exposées sur des murs eux mêmes recouverts de graffiti. Rien à voir avec les galeries immaculées de Lexington avenue, au beau milieu de Manhattan.

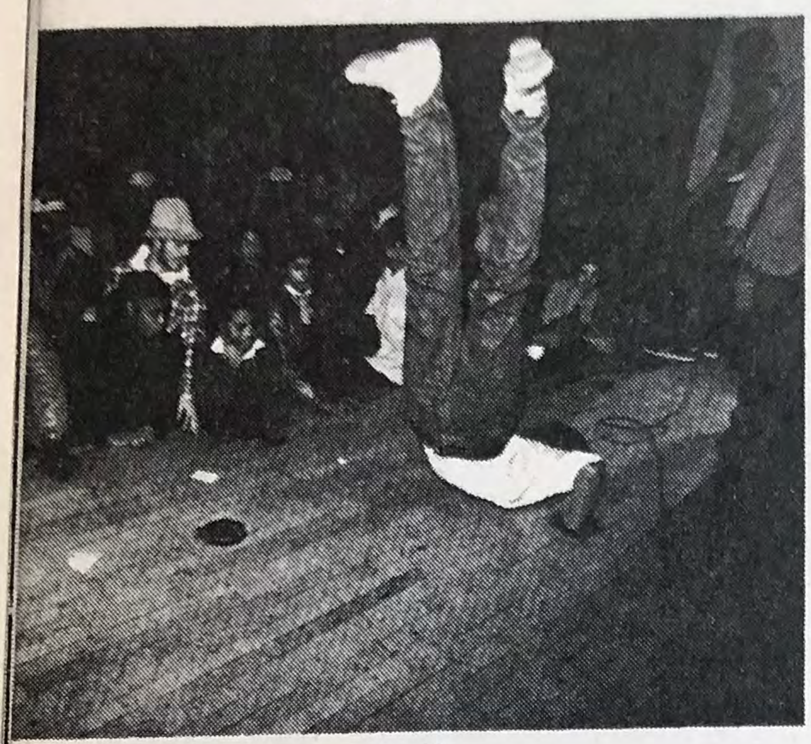
Que peint Crash du haut de ses dix neuf ans ? Des visages en gros plan comme dans les bédés, la tronche de Marilyn. Et surtout son nom. Crash. En grosses lettres bien pleines. Comme il le fait depuis l'âge de 10 ans sur les trains. Mais cette fois Crash a peint son nom sur une toile. Une vraie toile avec chassis 2X1m. Du train à la toile la peinture reste la même. Du tout à la bombe. Seul le support change. Oui, mais quel symbole ! Il ne vous en faut pas plus pour comprendre : en moins de dix ans la plupart des ex « graffiti writers » se sont offert un statut de peintre. D'artiste-peintre. Qui expose, vend et parfois vit de ses œuvres.



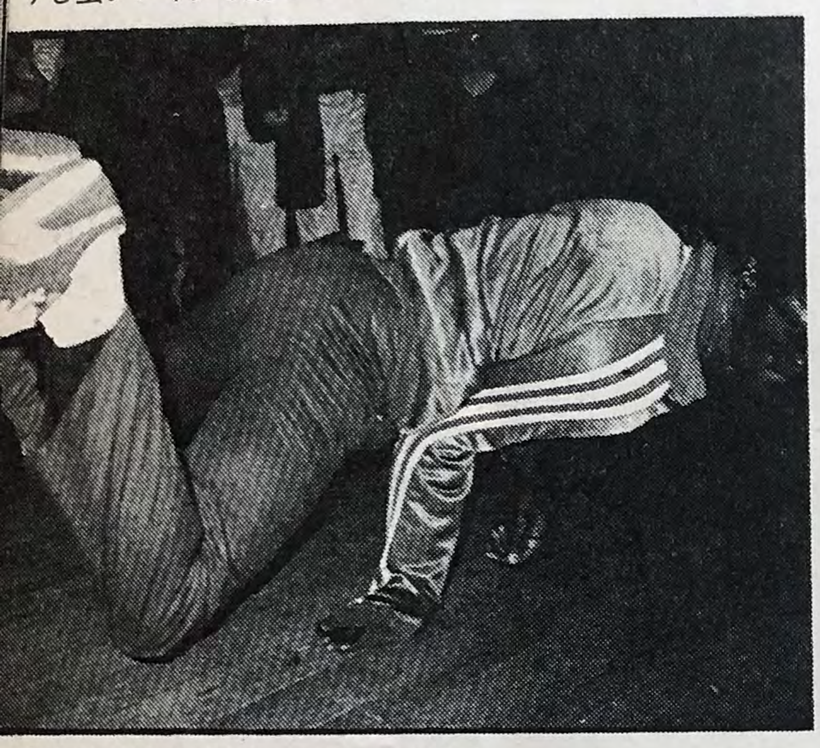
Michel Basquiat

都市ゲリラはもうおしまい
これからはダンスで
国家をつくろうぜいッ！

"PHOTO JAPAN"



うじ虫ブレイクを踊るモハメッド



両手だけを支えにしてブレイクする



Mr.フリーズの踊り

メトロでも踊っちまう

親子でも踊っちまう

に答えて古参のブレイク・ダンサー、モハメッドがいう。「どういう人間かって。見りゃわかるだろう。黒人やプエルトリカンだよ。それも若い連中さ。貧しさと陽気さのへりのあたりにいる人間たちさ。あまり貧しくてもゴロゴロしているだけだし、金があればなにもダンスなんかする必要もないさ。金持ちの奴らがブレイクするなんて、そいつぁ矛盾てやつだぜ。ほんとうにさ。まあ少々野心もある奴がブレイクをするんだ。ダンスやミュージックを手だてとしてなんとか成り上ろうとしているのさ。でもね、これは外から見ている連中にはわからないだろうけれどオレたちのこのブレイクにはもっと大きな意味があるのさ。ま、有名になったりカネが入ったりするのも大事だけれどもね。オレたちの野望、それはこのニューヨークに「国」をつくることなんだ。昔、オレたちが生まれてモノゴコロついた頃に黒人の運動があったのをおぼえているよ。ブラック・パンサーだのブラックモスレムとかいうやつ。キング牧師による合法的なやつもあったな。ところがこいつらはもうとうに破産しちまってどうしようもない。都市ゲリラはもうおしまいさ。そこでオレたちはダンスによって国をつくろうっていうんだ。そこでできたのが「ズールー」国なんだ。建国時の住民は4人だけ。みんな仲間さ。しかしダンス人口が増えて、つまり国民が増えていまや1万人だぜ、すごいだろ。おまけに海外でも「国民」が増えているんだ。ブレイクの波が世界を包んじまう。そう、それでいいんだ。国家なんてエライさんが勝手につくったもんだろ。オレたちはそれをそっくり認めたふりをして奴らの知らない間に別の国をつくっちまうんだ。ところがエライさんの手先のポリスなんか、オレたちが見たところ別に悪いことをしているわけじゃないから取り締まれないのさ。いまでもおぼえているよ、建国の日のことをさ。『都市ゲリラの否定的エネルギーをオレたちの文化、つまりオレたちのダンス、ラクガキ、ミュージックを通じて肯定的なエネルギーに転換しよう。それでこそハッピーだ。』こういうミコトノリを発したんだ。ズールー国建国の瞬間さ。国王にはボスのミスター・アフリカがなったんだ。あの人はいい人さ。国王にふさわしい。でもオレたちも国民が増えたので今までみたいなケンカやドンチャン騒ぎができなくなった。それで考えてるんだ、これでいいのかなってね」



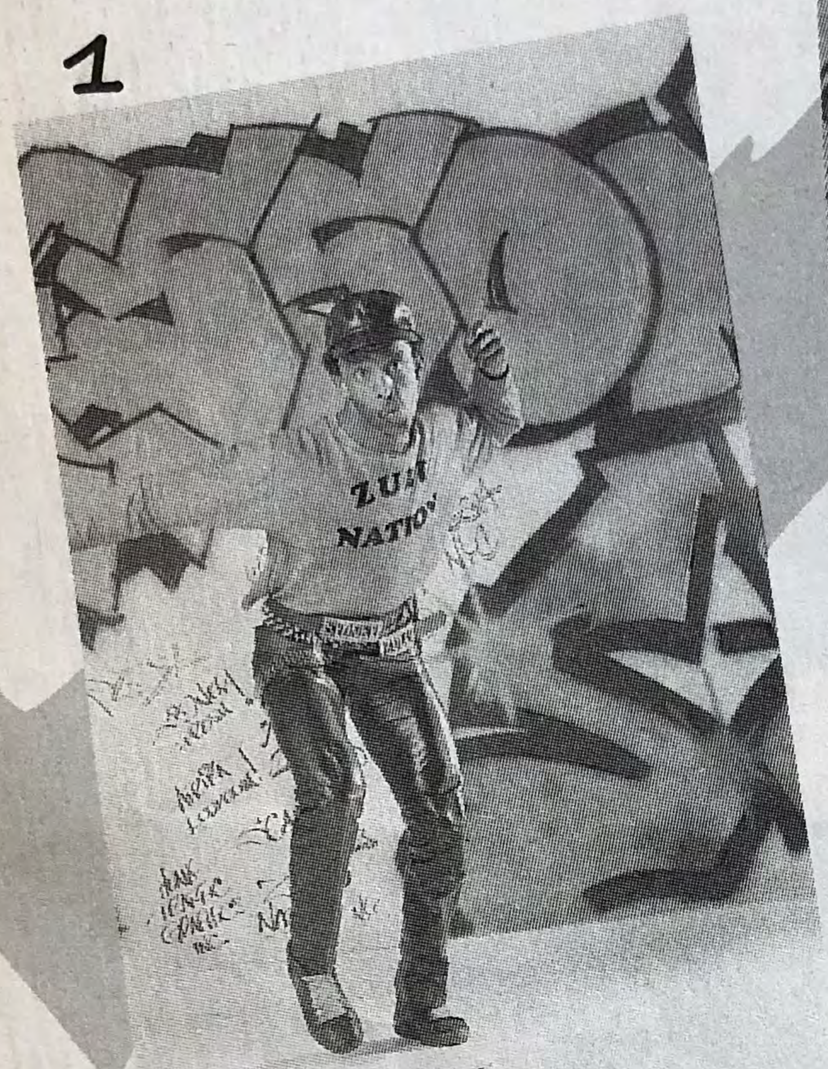


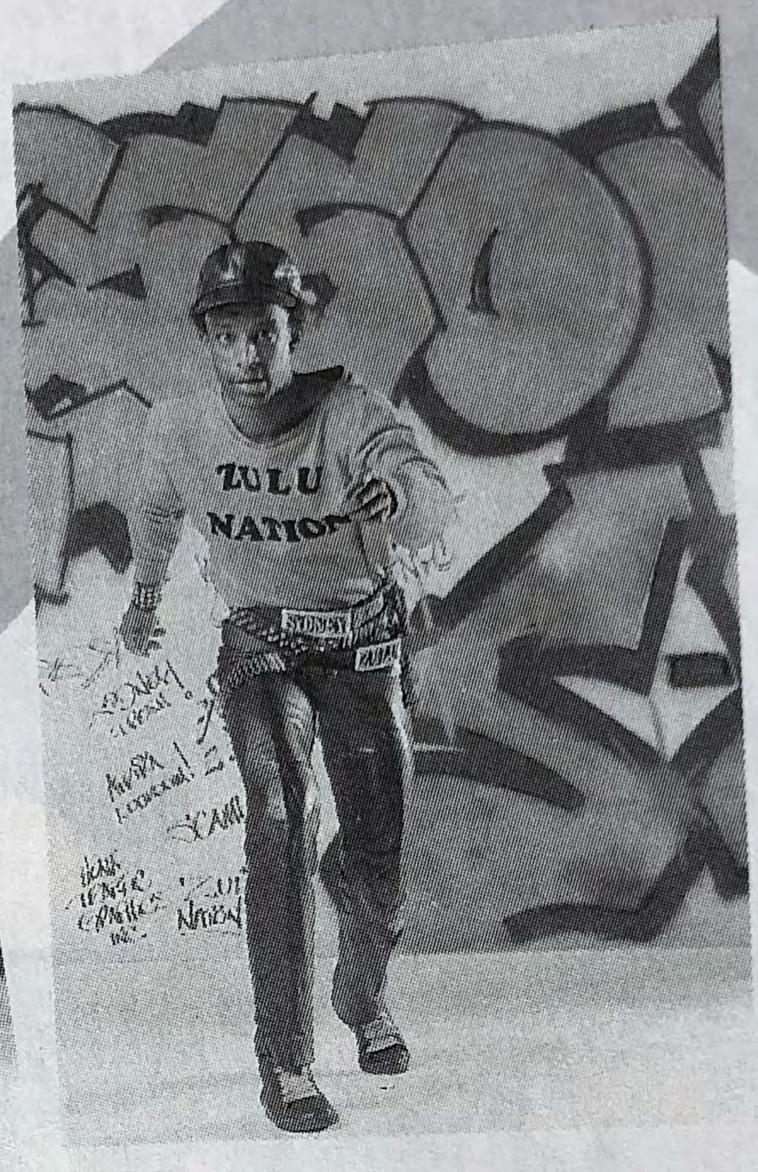



OSH

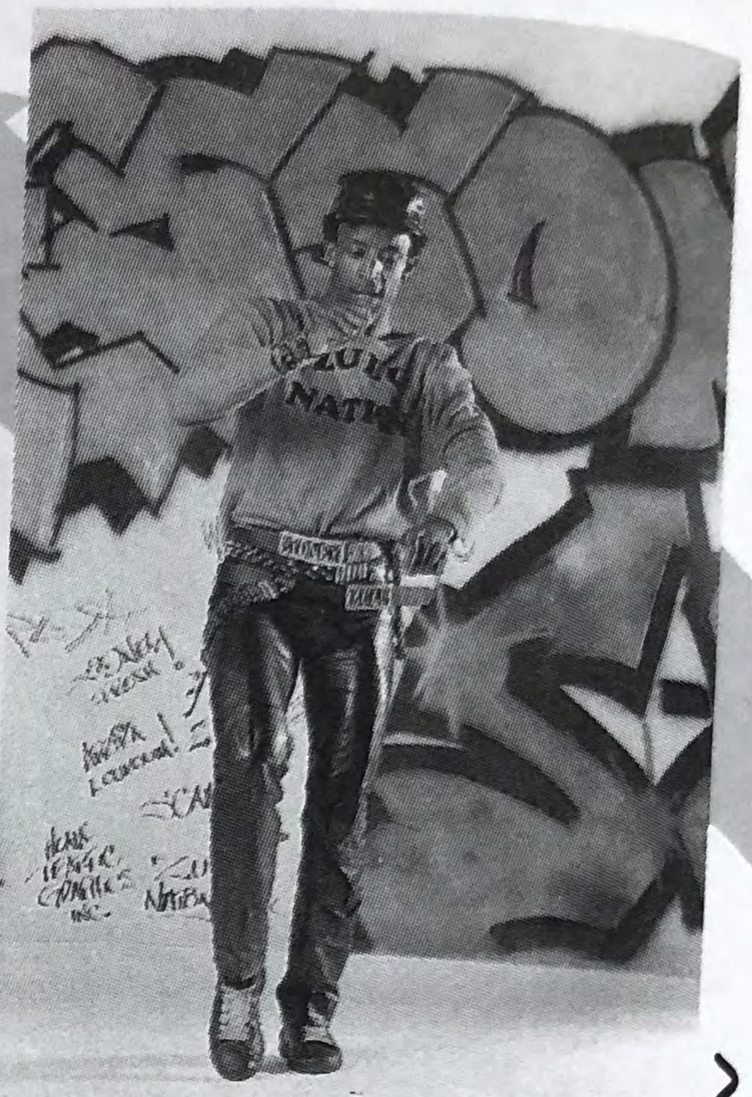
LE HIP HOP

1 - Prise d'élan du bras gauche.
2 - Jeter en avant le bras gauche, comme pour piquer son adversaire.
3 - Mouliner les bras en sautillant.
4 - Fléchissement et parade pour se protéger.
5 - Se redresser, prêt à bondir.
6 - Extension, pour frapper de plus haut.

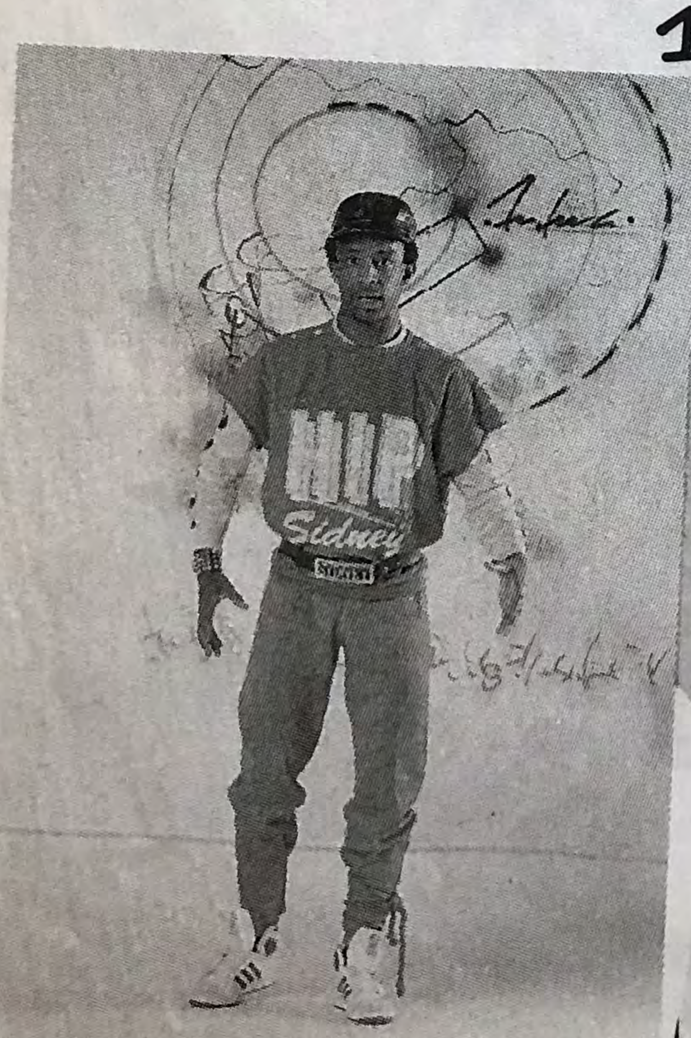


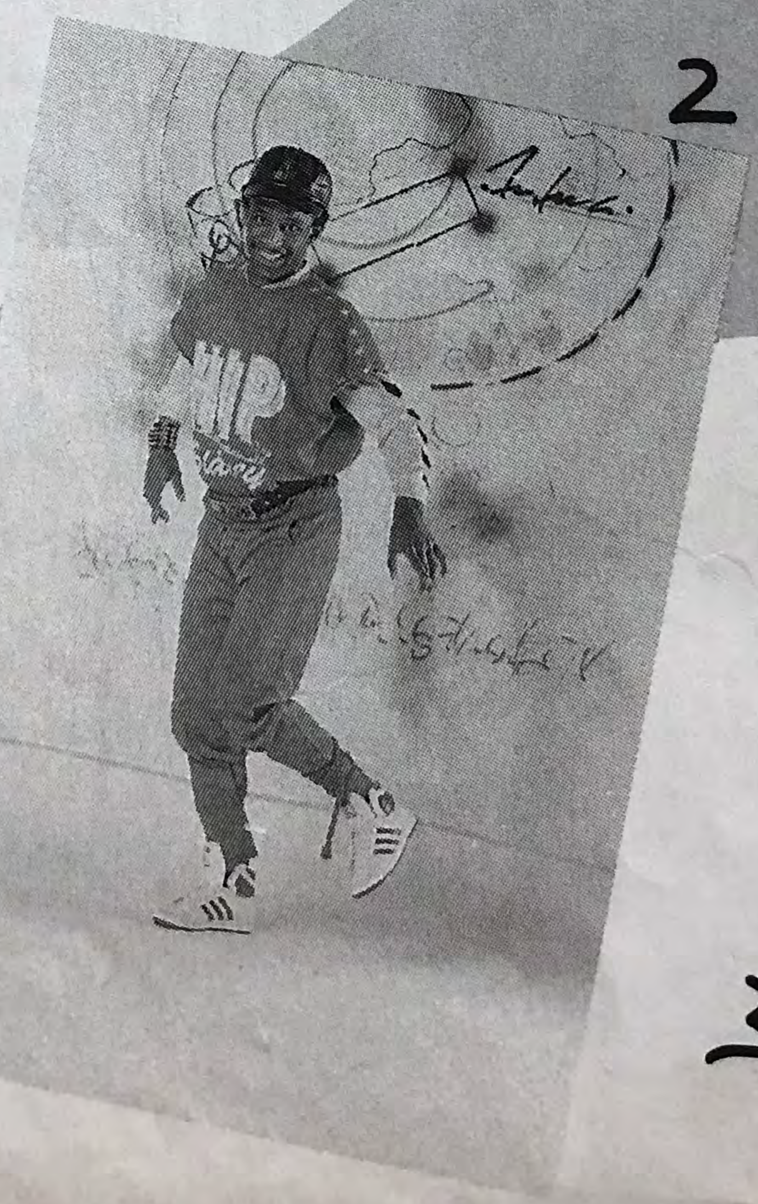


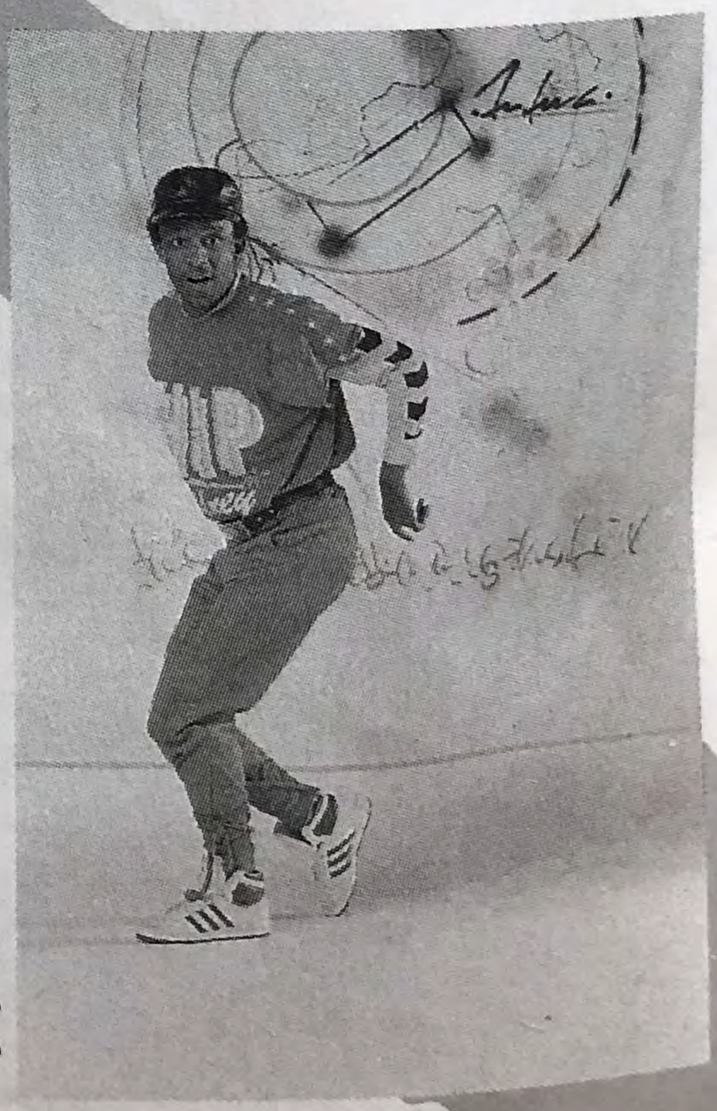
2



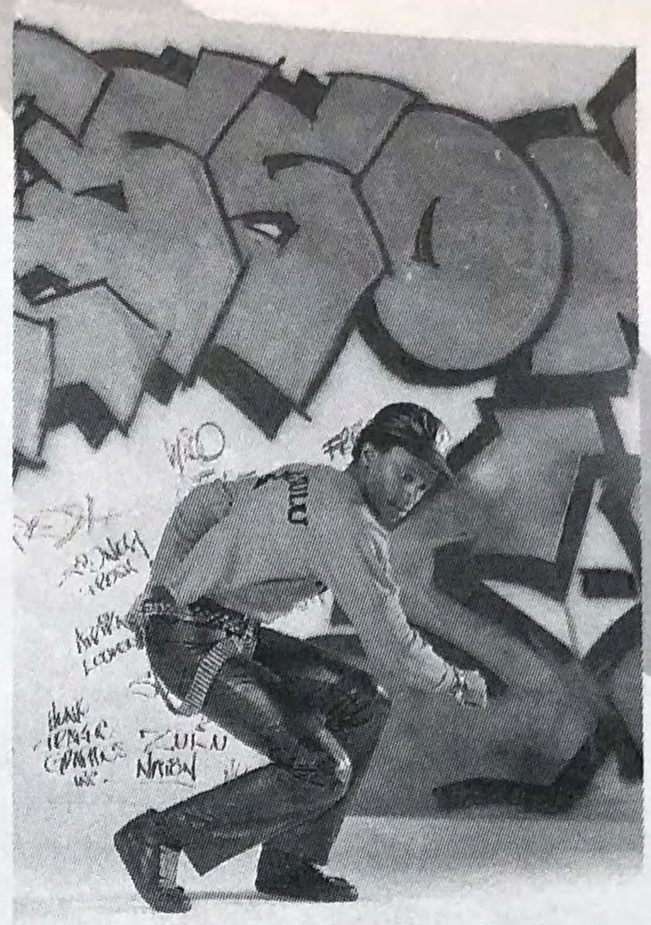
3

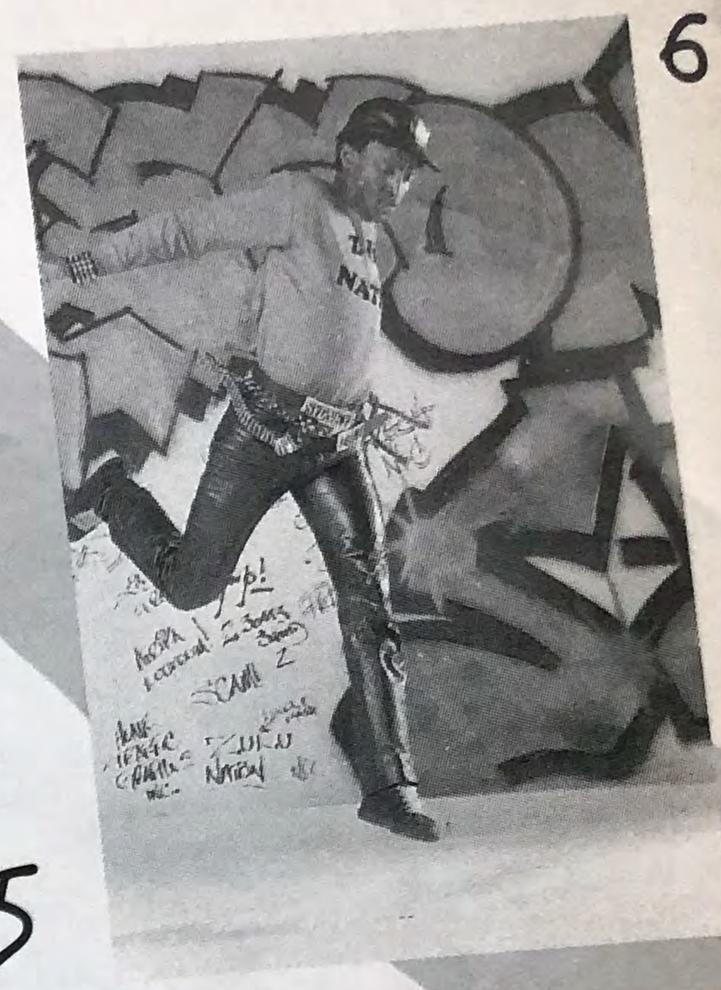












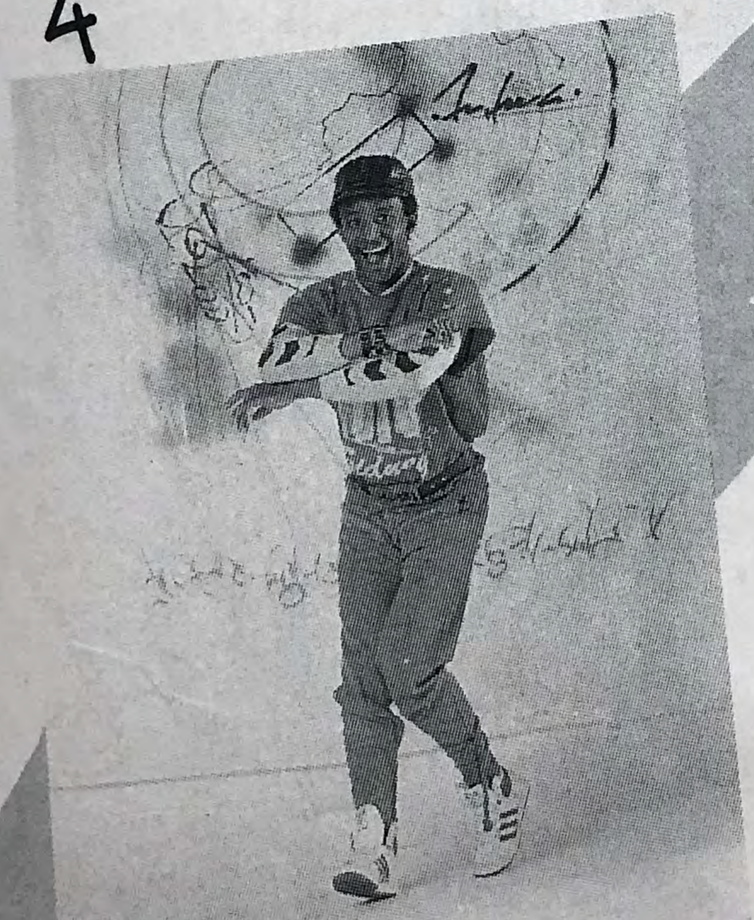
4

5

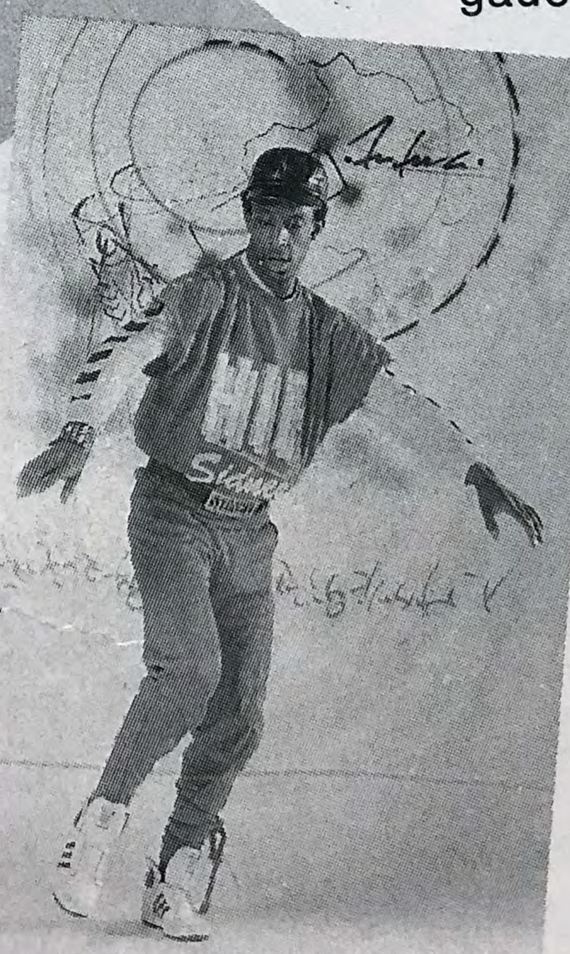
PAS DE PREPARATION AU BREAK

1 - Position de départ.
2 - Le petit style pour aller porter le pied gauche vers la droite.
3 - Pause du pied gauche, bras en arrière du corps.
4 - Revenir en croisant les bras.
5 - On repart, mais pour aller poser le pied droit vers la gauche.
6 - Pause du pied droit en croisant les bras, et ainsi de suite en allant de gauche à droite, à gauche, à droite...

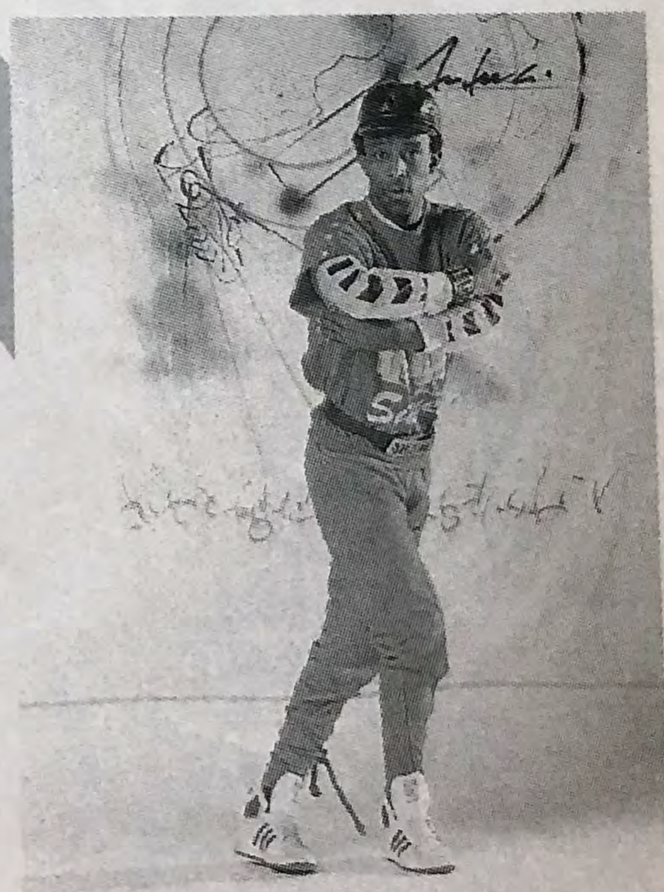
4



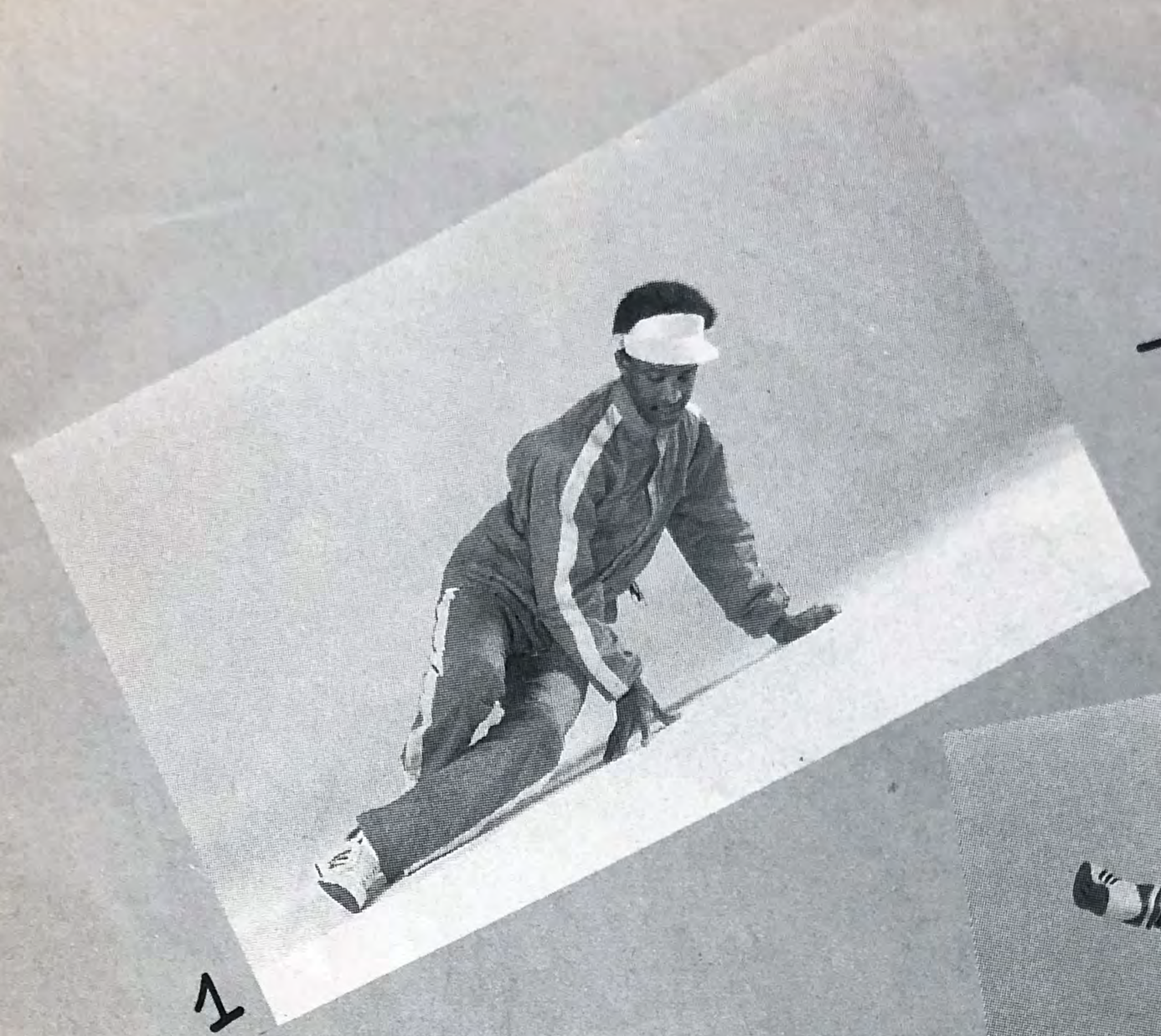
5



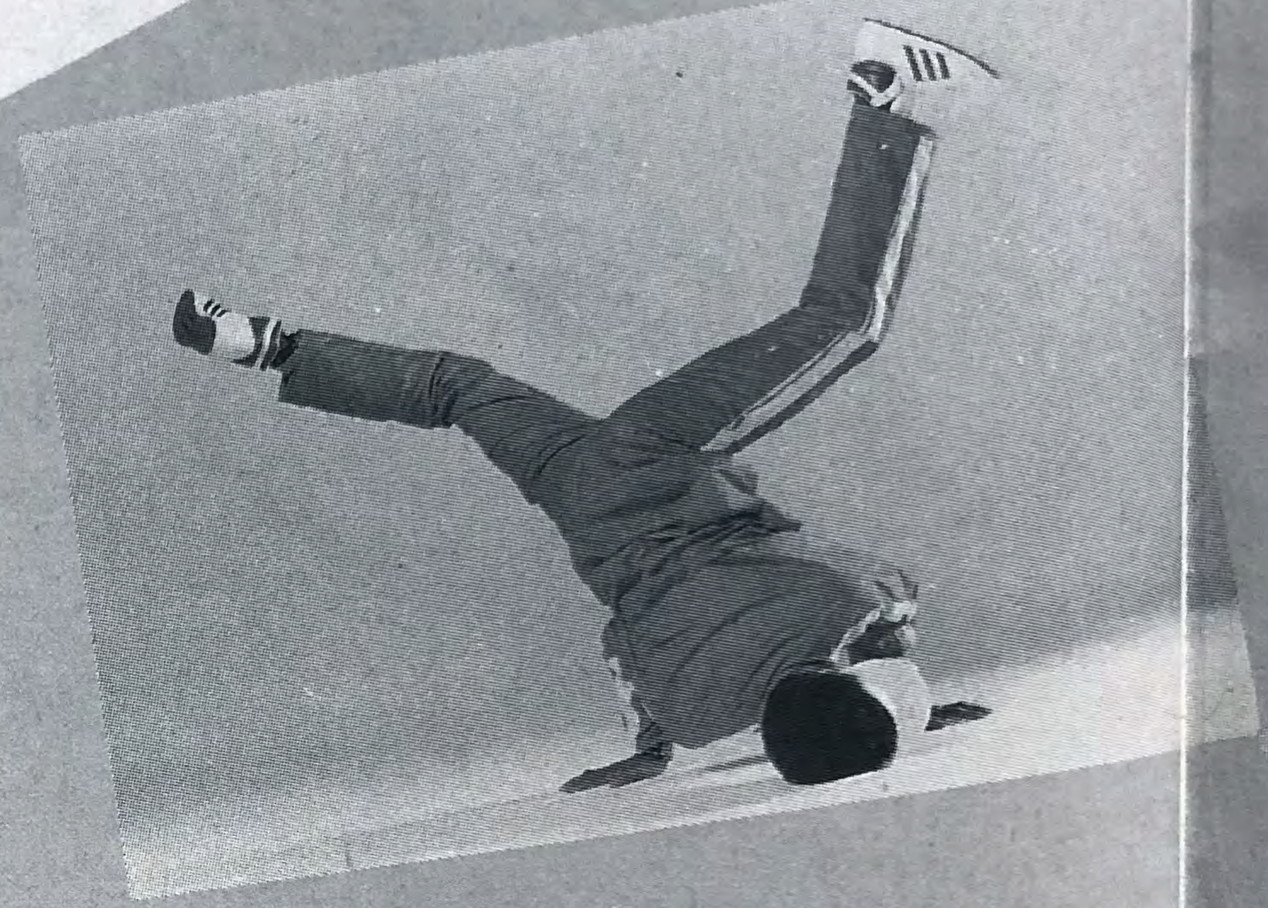
6



TOUR SUR LE DOS



1



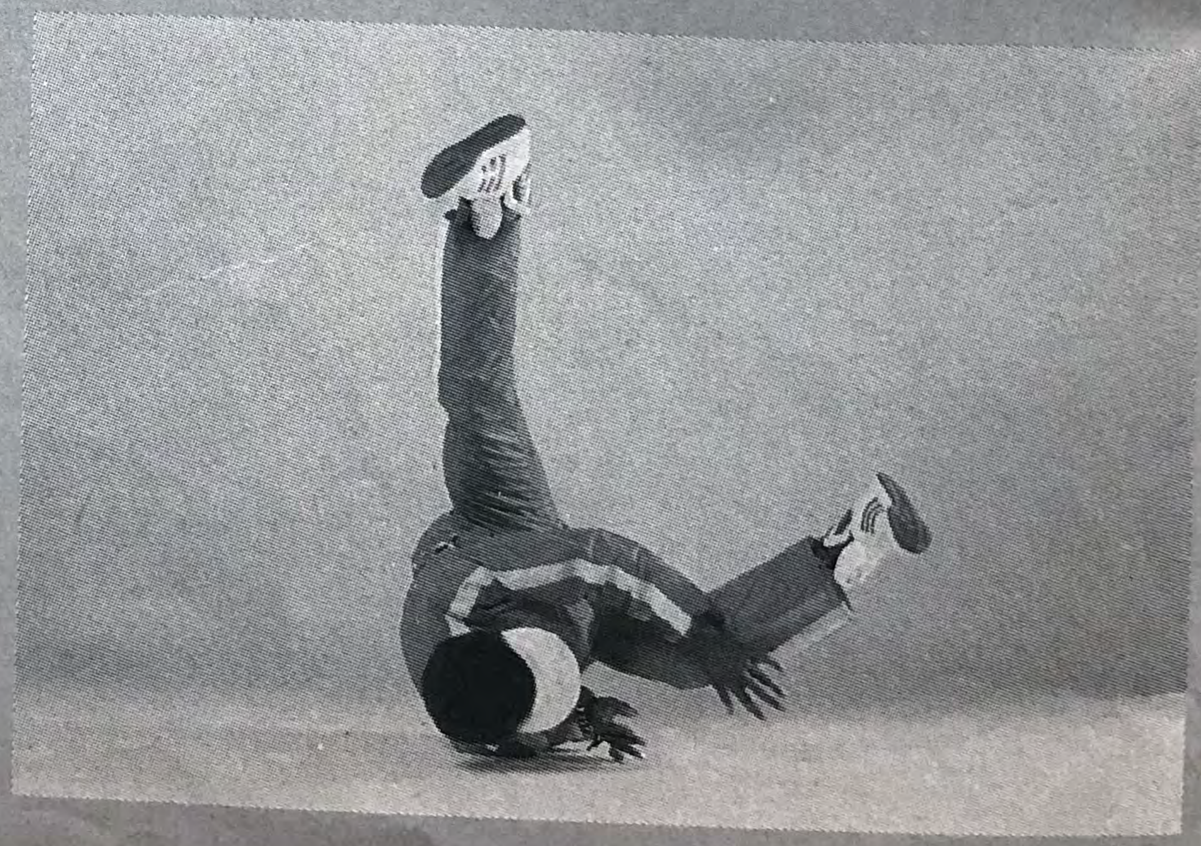
2



5 - On se retrouve sur le dos, jambes toujours écartées.
6 - Ça tourne, tu attrapes tes jambes au passage.
7 - Ça tourne toujours, tu resserres les jambes, plus tu te recroquevilles, plus ça tourne vite.
8 - Là, tu passes les bras dans le dos, pour monter en appui chandelle.
9 - Position finale, garde le style !

4

1 - Tu pars les mains bien au sol. La jambe gauche devant la main droite.
2 - Tu bascules ton corps en avant, en appui sur le bras droit, coude droit sur hanche droite.
3 - Tu poses l'épaule droite au sol tout en décollant les jambes, en les écartant pour la prise d'élan (façon hélice).
4 - C'est parti ! laisses-toi aller sur le dos, enlève les mains très vite. Les jambes restent toujours écartées.



62



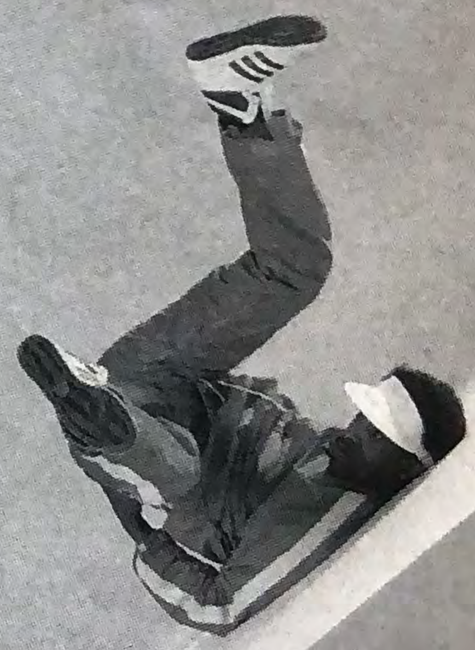
5



8

6



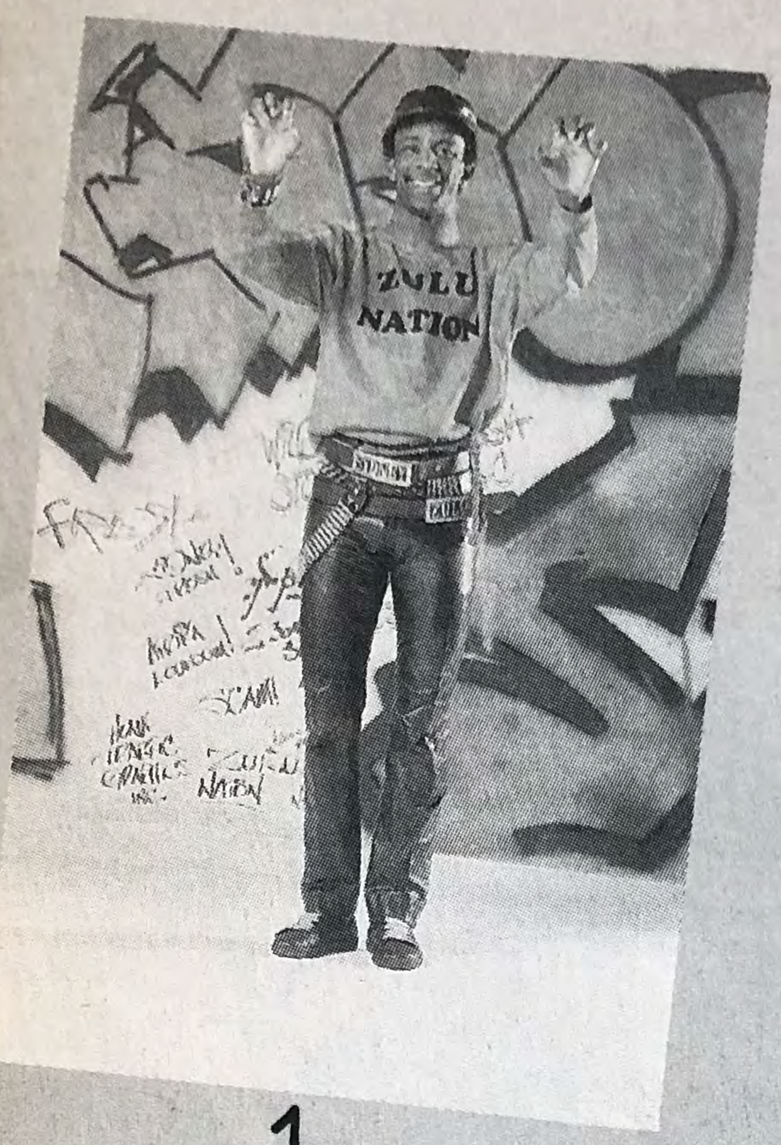


7

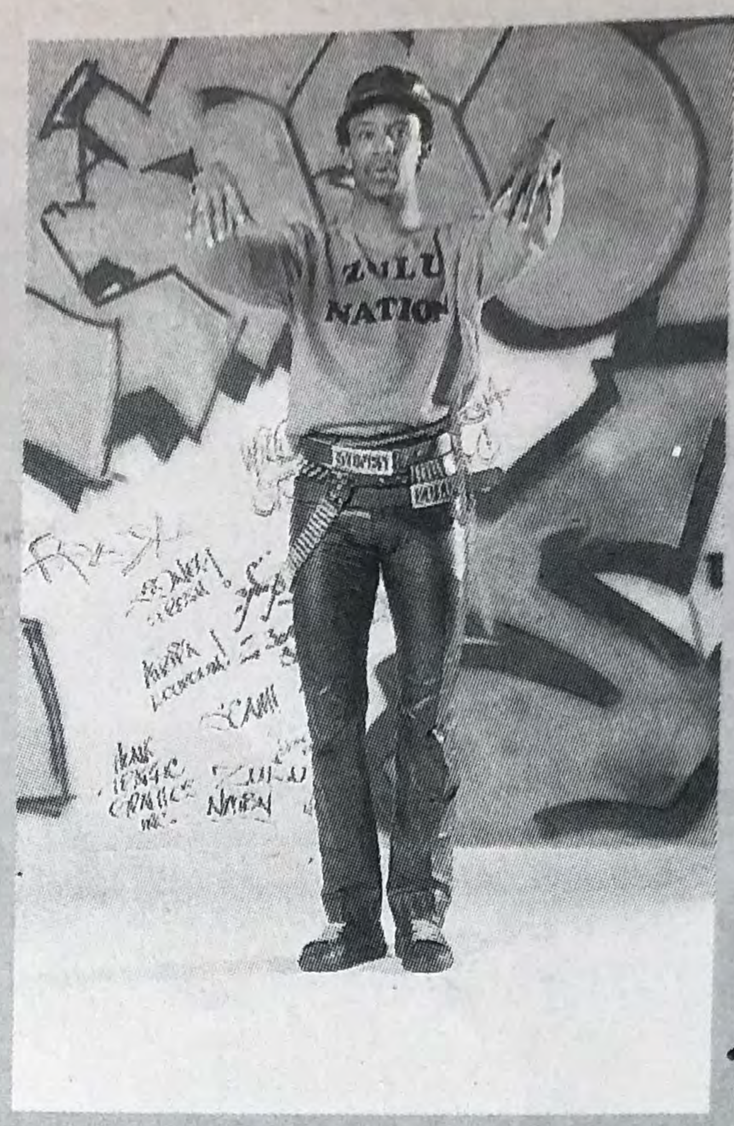


9

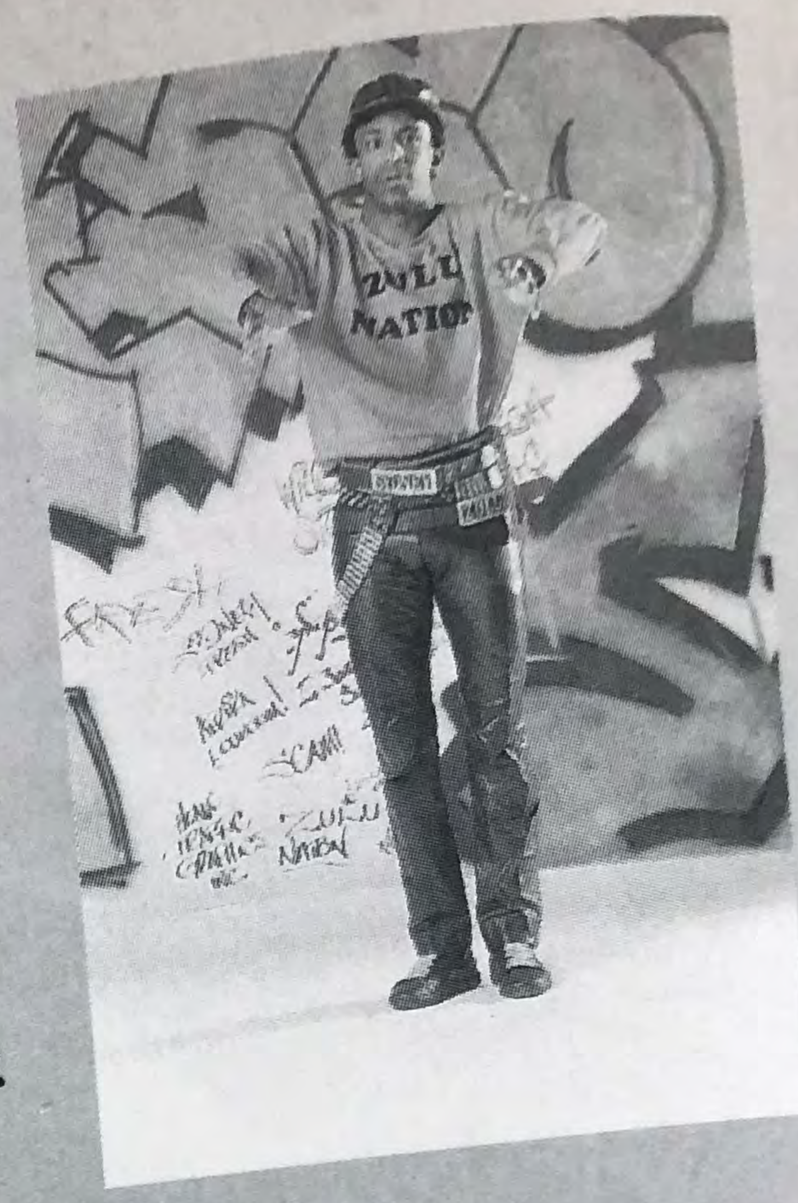
63



1



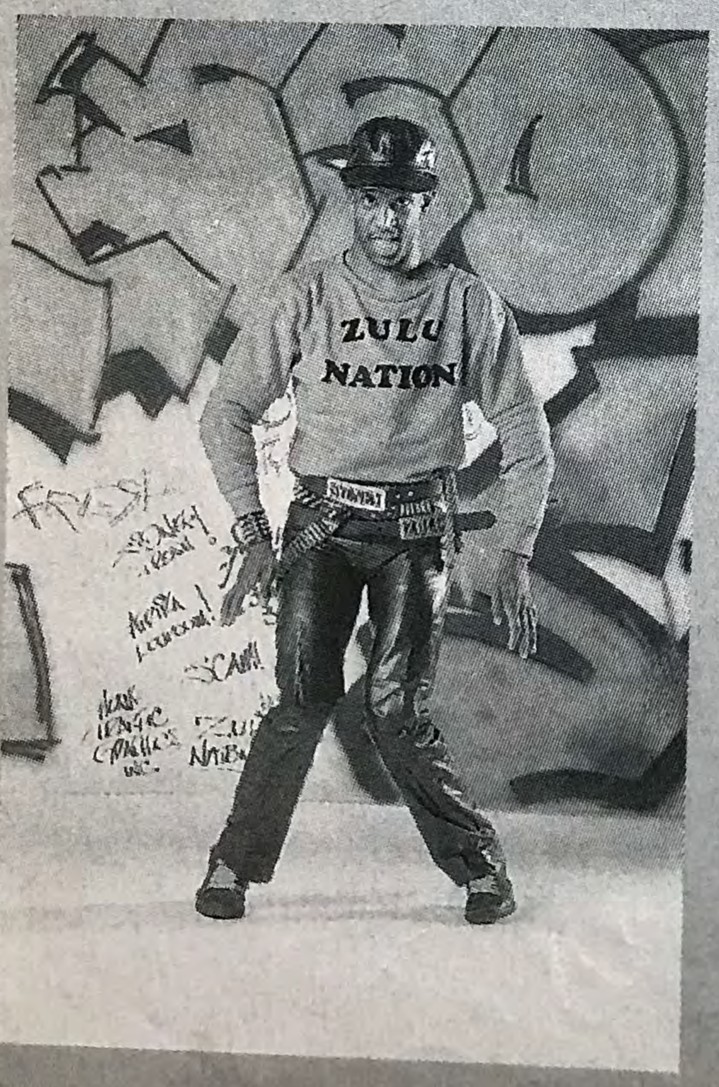
2



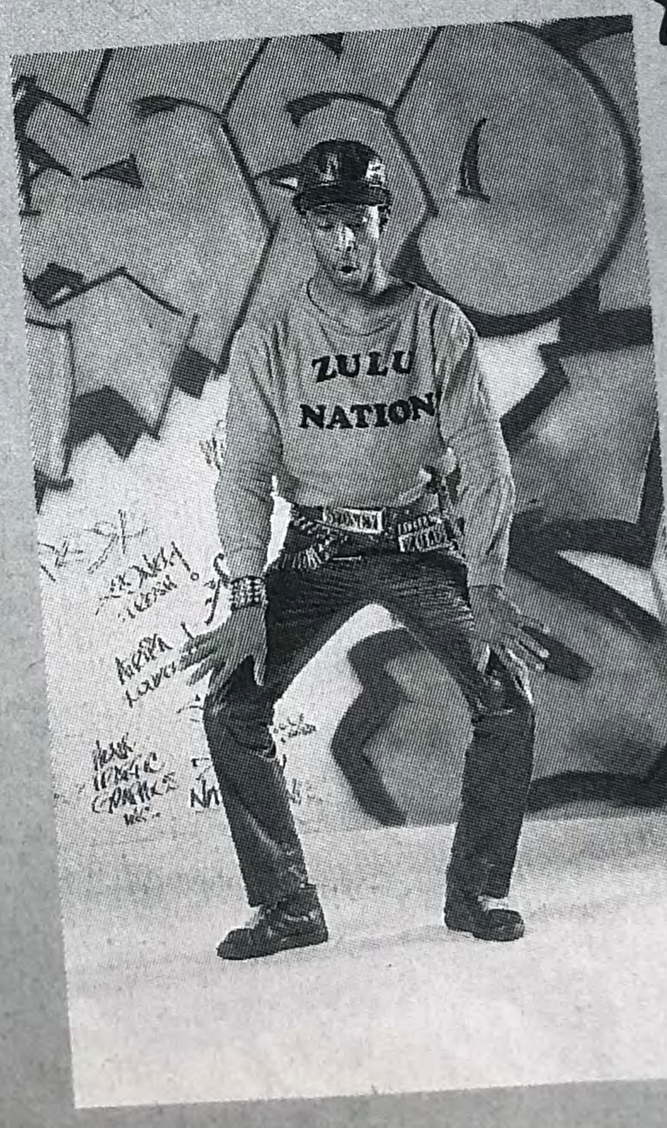
3

ELECTRIC BOOGIE

1 - D'abord les doigts (on les recroqueville).
2 - Tu casses les poignets.
3 - Tu lèves les coudes.
4 - Tu hausses les épaules.
5 - Tu bombes le torse.
6 - Tu donnes le coup de reins.
7 - Tu fléchis les genoux à l'intérieur.
8 - Tu pousses les genoux vers l'extérieur.
9 - Tu te redresses en donnant un coup de reins.
10 - Tu bombes le torse.
11 - Tu hausses les épaules.
12 - Et tu jettes les bras en passant par les coudes : électrises-toi !



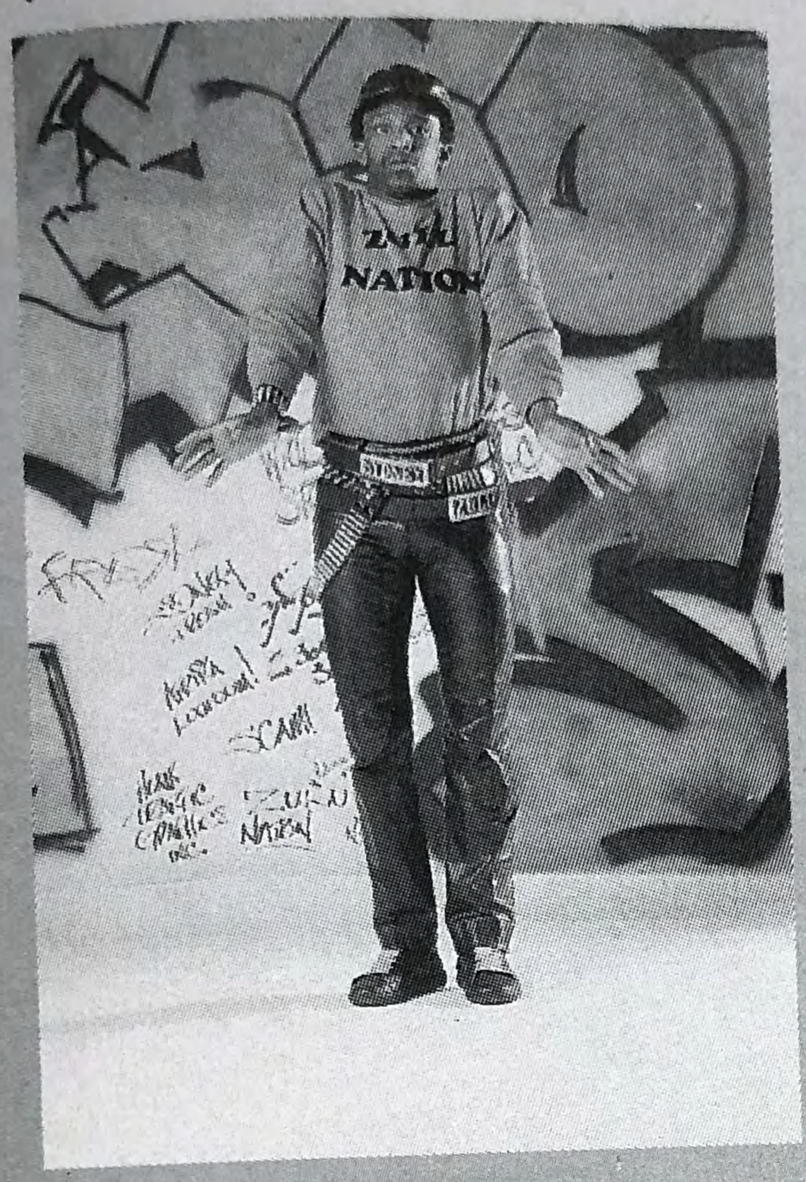
7

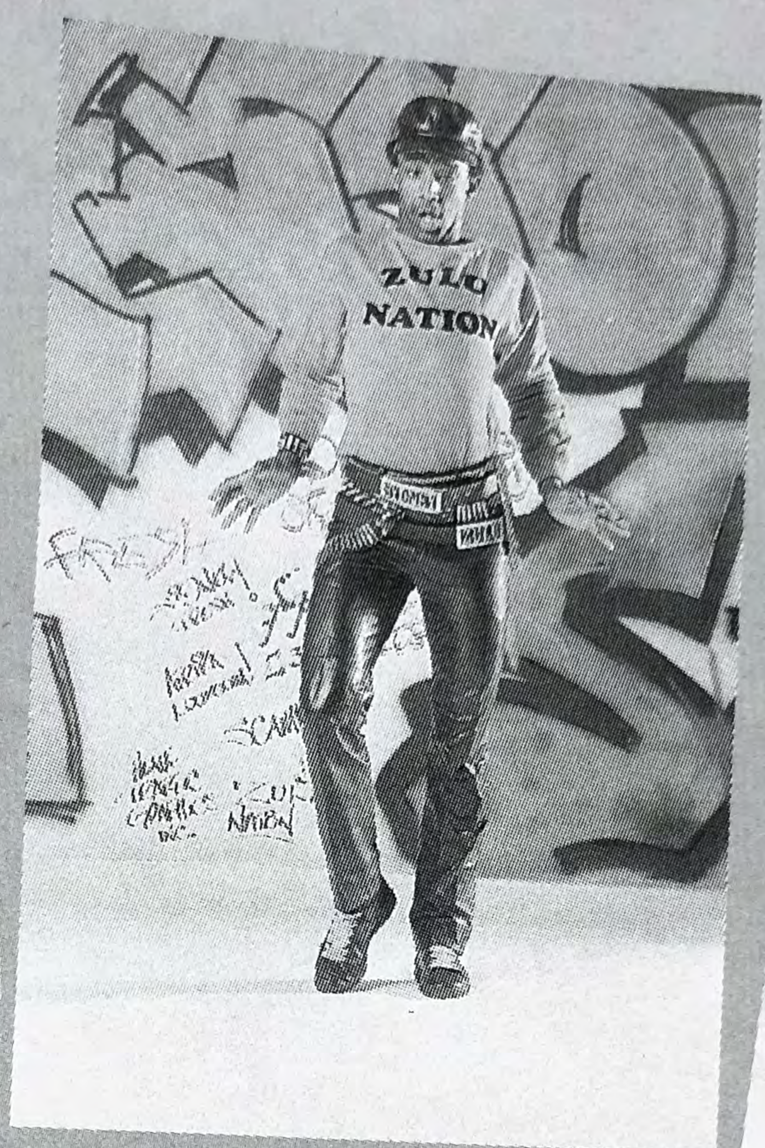


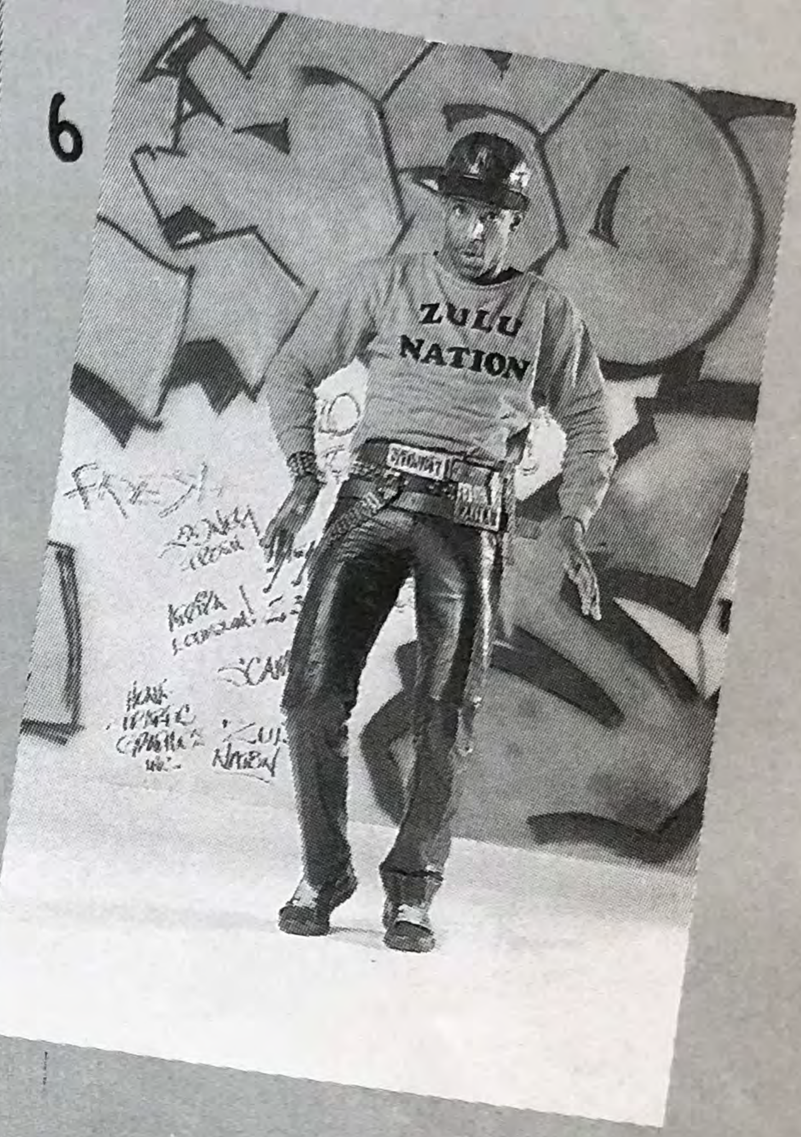
8

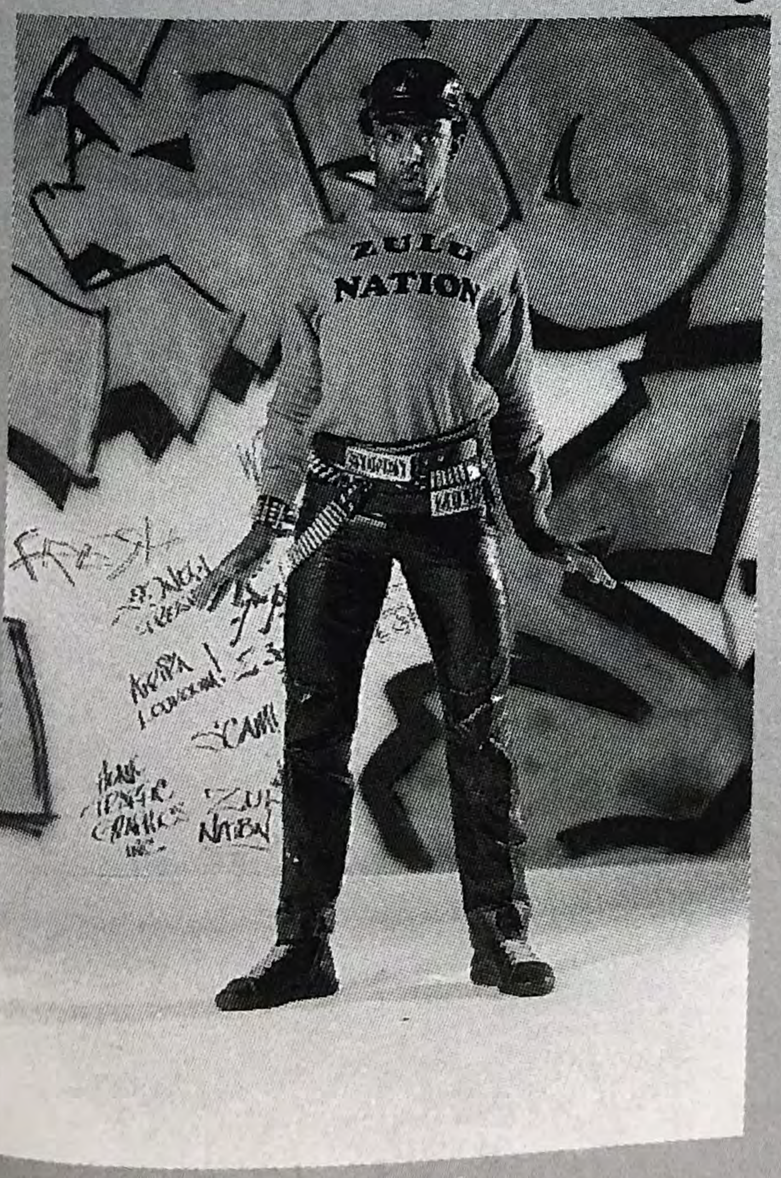


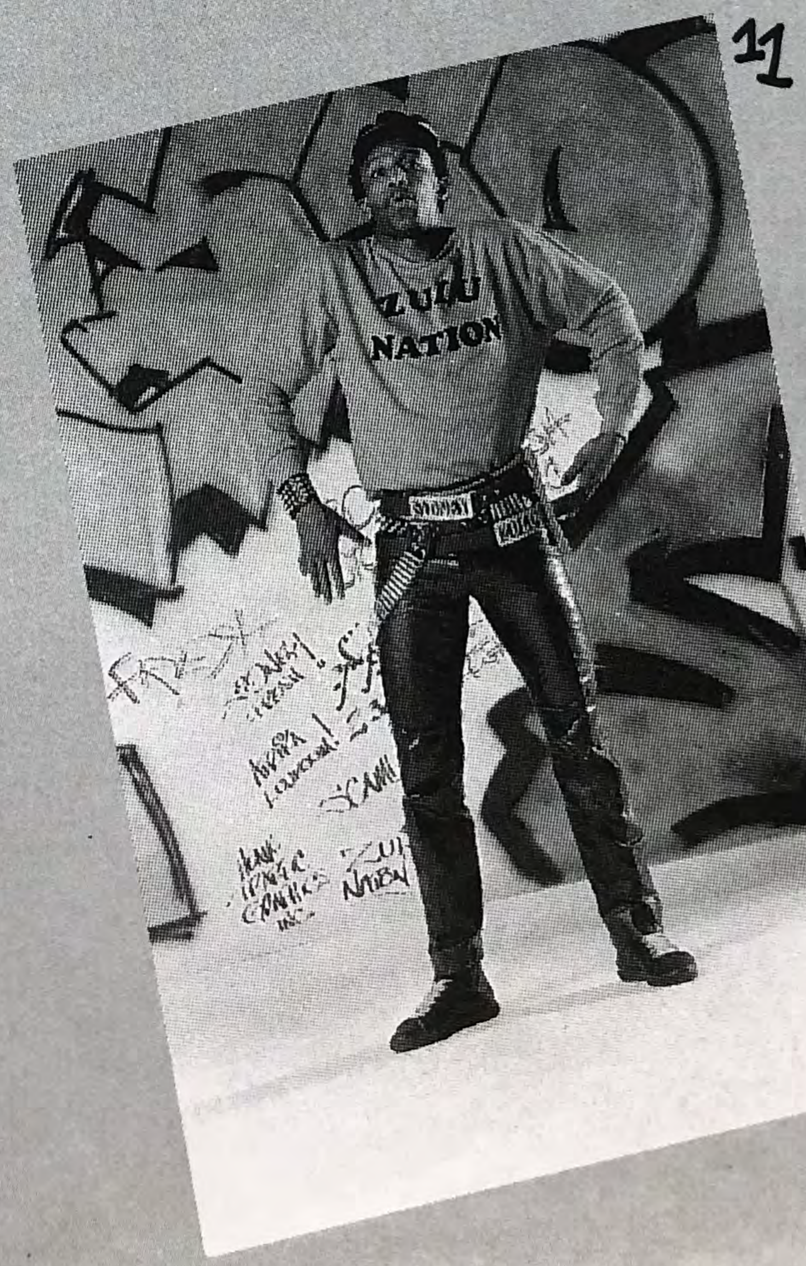
9

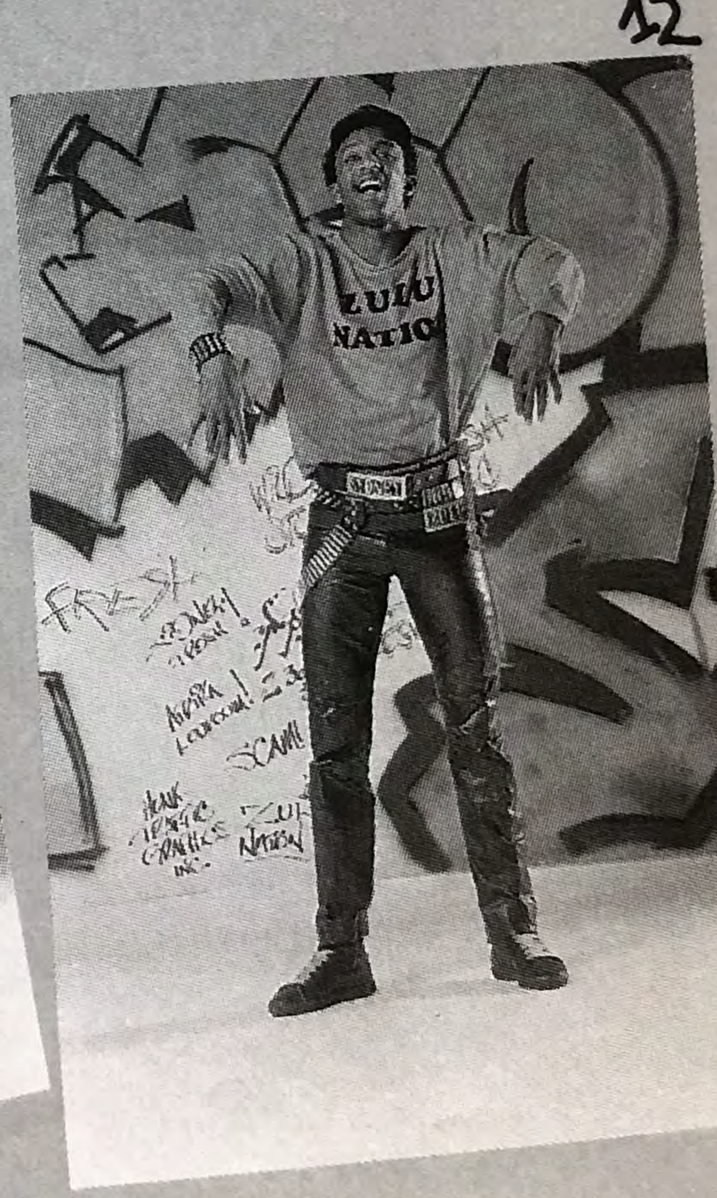

ZULU
NATION


ZULU
NATION


ZULU
NATION

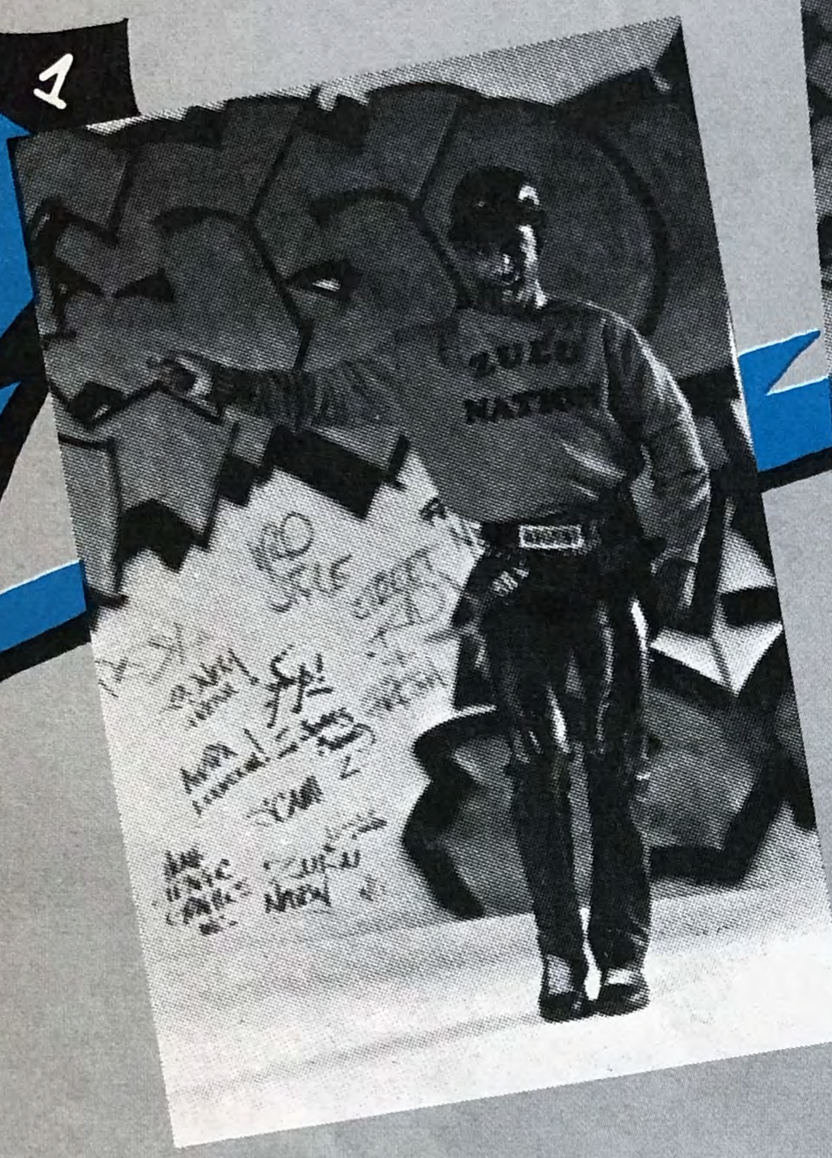

ZULU
NATION

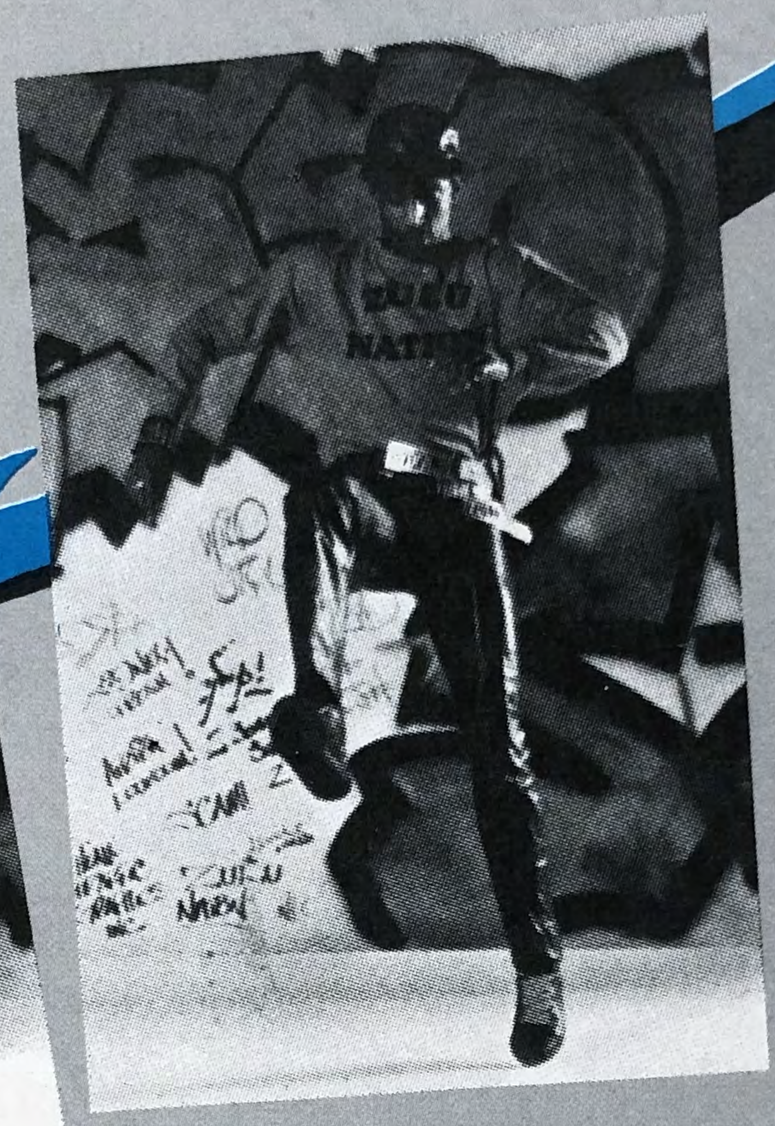

ZULU
NATION

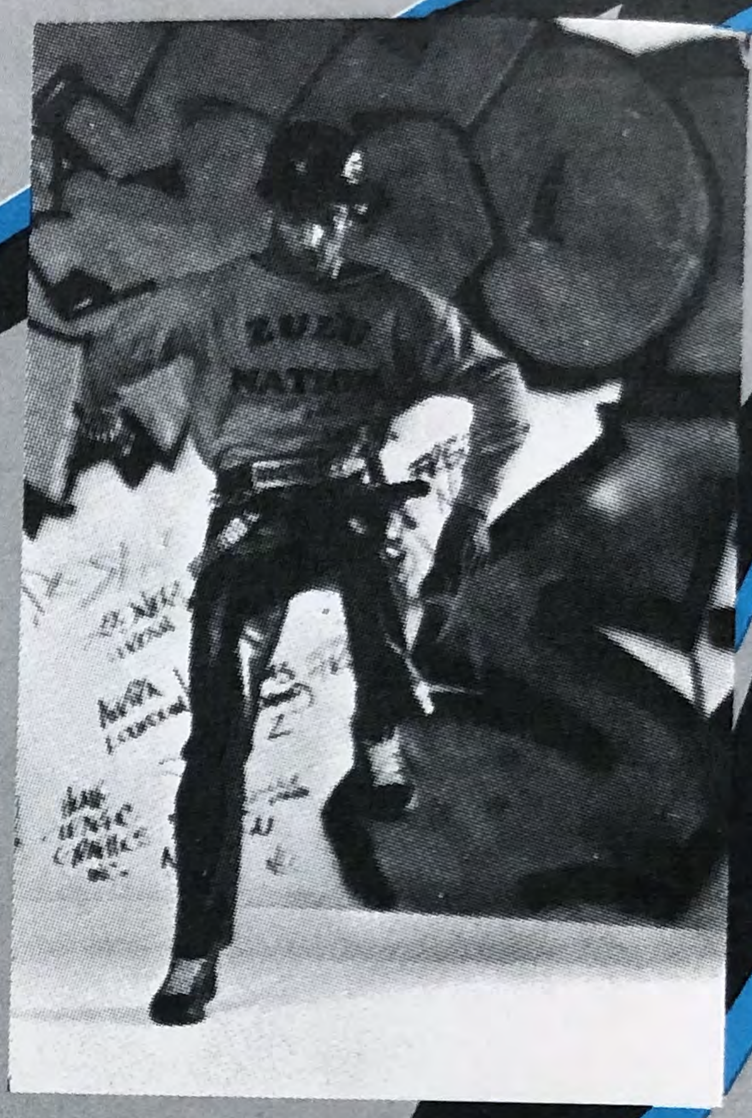

ZULU
NATIO

LOCKING

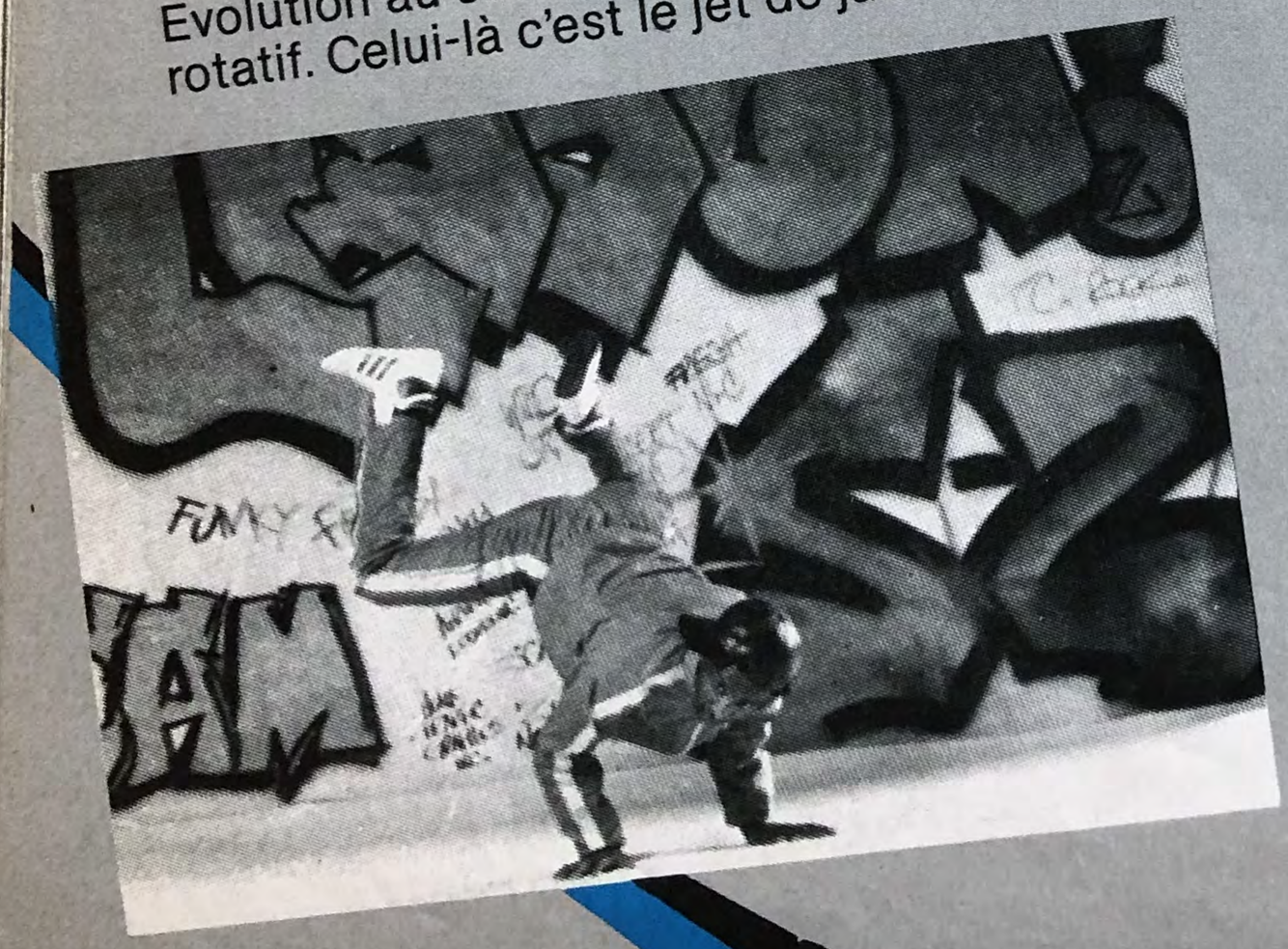
1 - Moulinet du bras droit.
2 - Saut sur la droite en levant bien haut les genoux.
3 - Tu retombes très classe.
4 - Moulinet, maintenant du bras gauche.
5 - Même saut, mais sur la gauche, bien haut !
6 - Tu retombes, super ! C'est le locking ! Agite les bras..



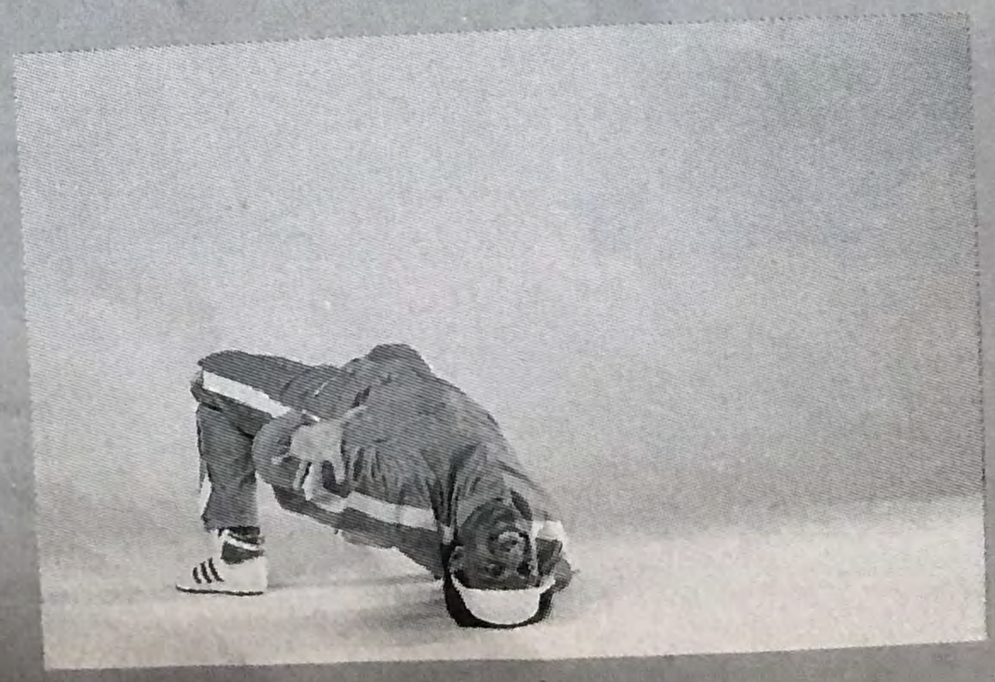


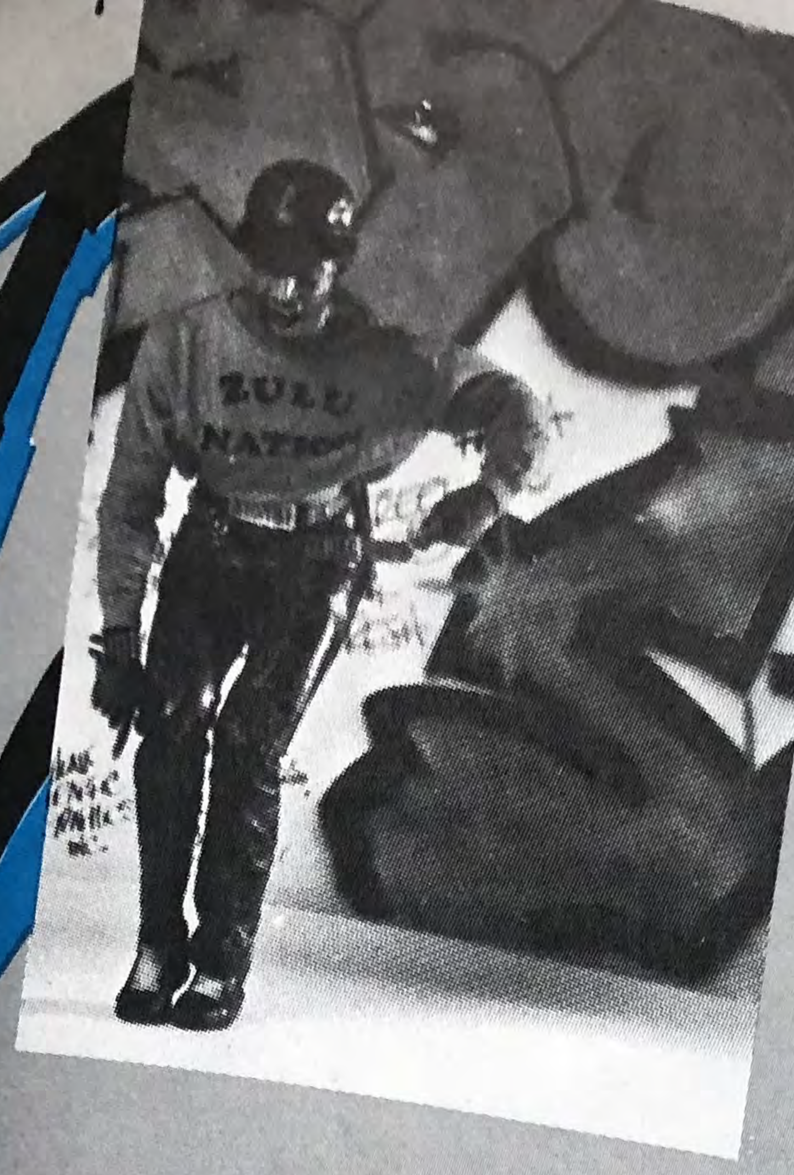


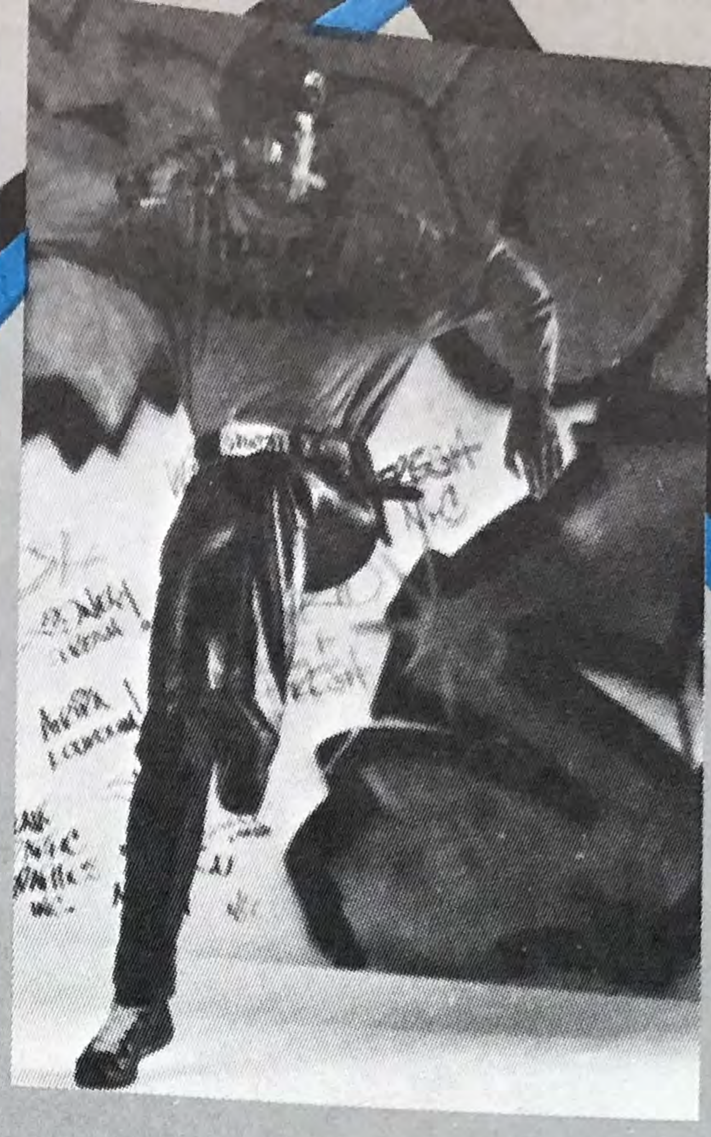
PAS DE BREAK
Evolution au sol. Toujours dans un sens rotatif. Celui-là c'est le jet de jambes.



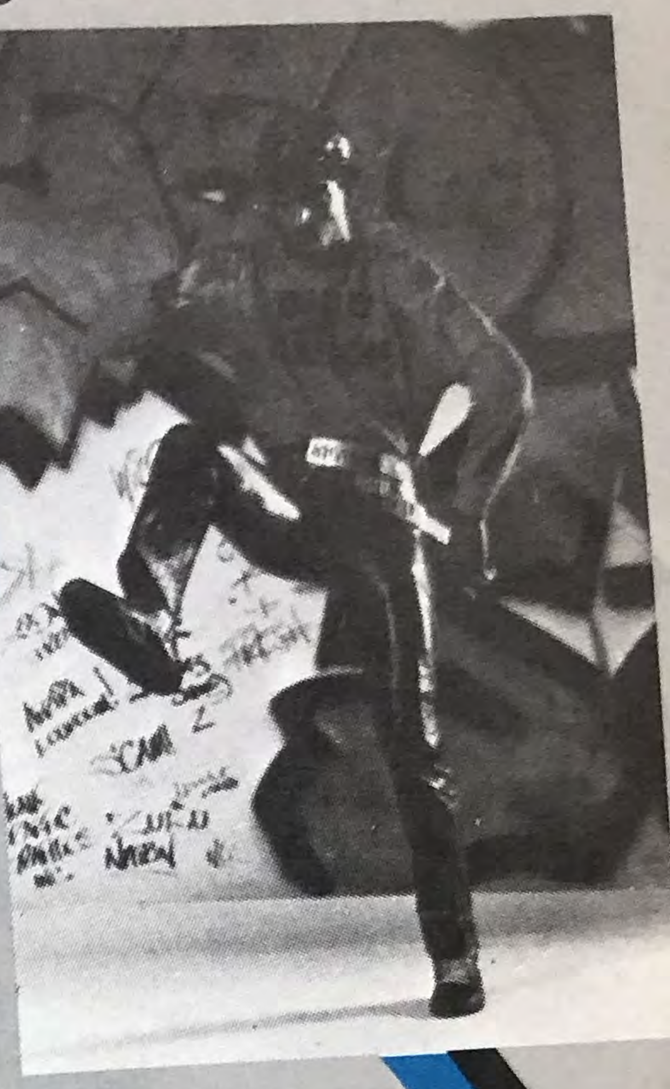
FREEZE
Arrêt. Pas final. Dernière position de ta série de breaks, le finish class !







6





BODY POPPING

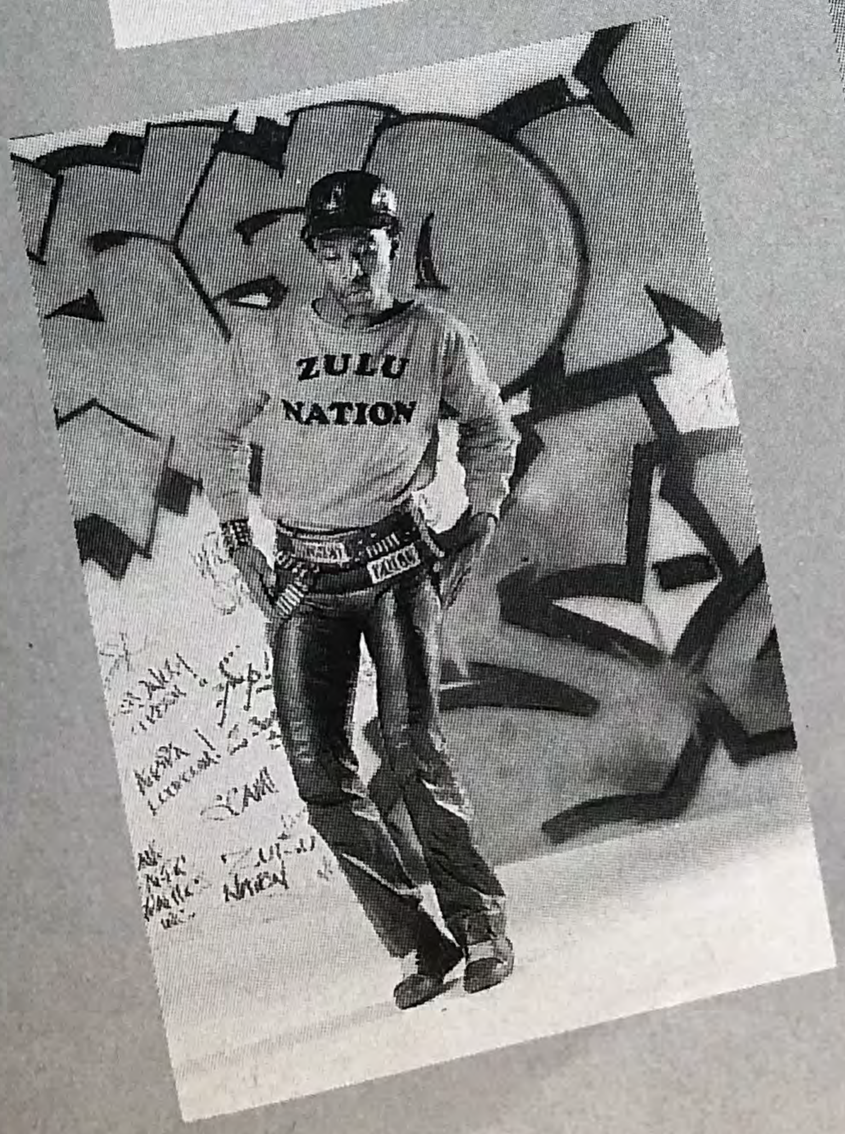
Tu t'aides de tes doigts, de ta main, pour faire bouger chaque partie de ton corps.



TUTS

Danse d'origine asiatique. Attention à la position des mains, toujours parallèle au sol, joue des poignets.



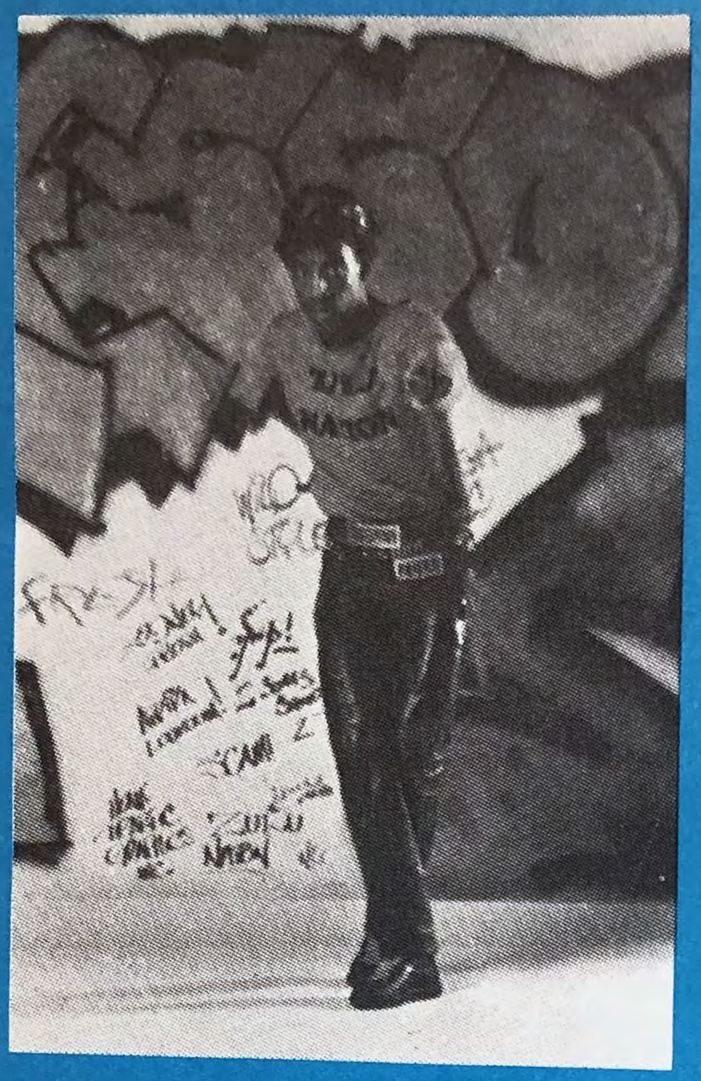


SMURF

Danse qui n'est pas celle que tu crois ! On la dansait en 1980, et ça donne un petit peu ça !

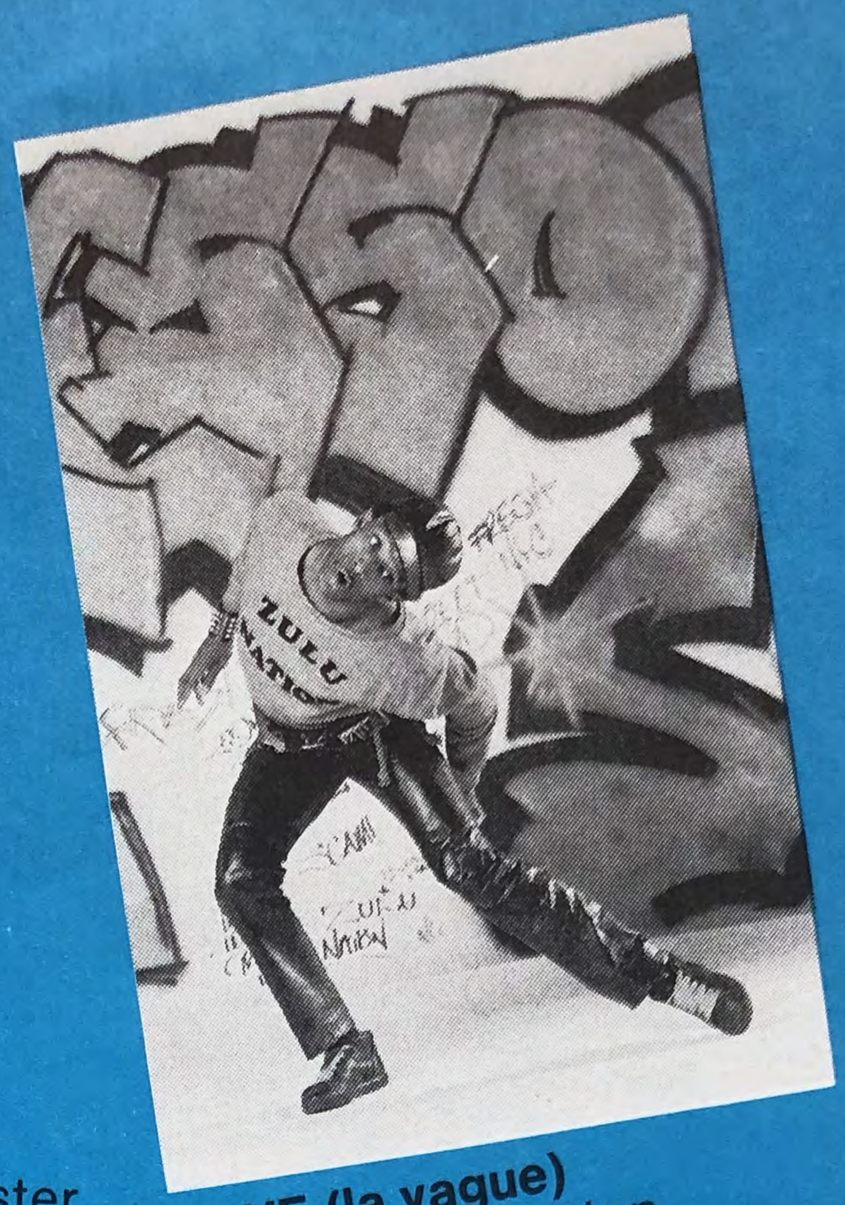
KICK WAVE

Rond de jambes, genou serré, tu deviens caoutchouc !

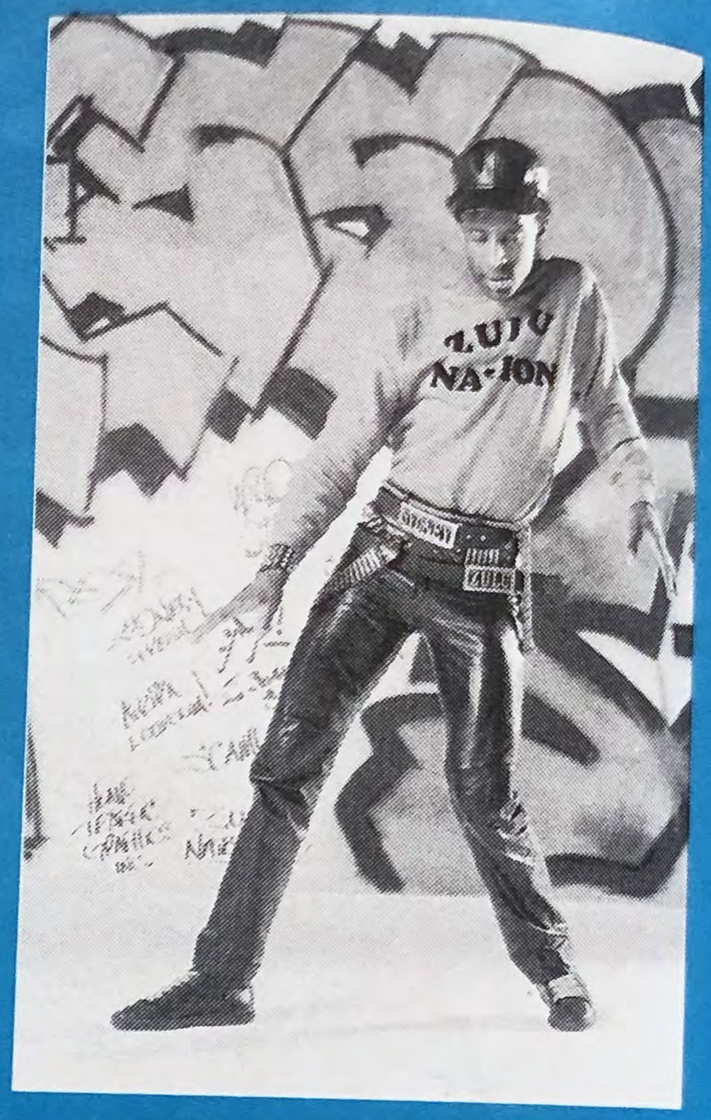


UNCLE SAM
Danse tirée à l'origine d'un poster américain, de propagande militaire :

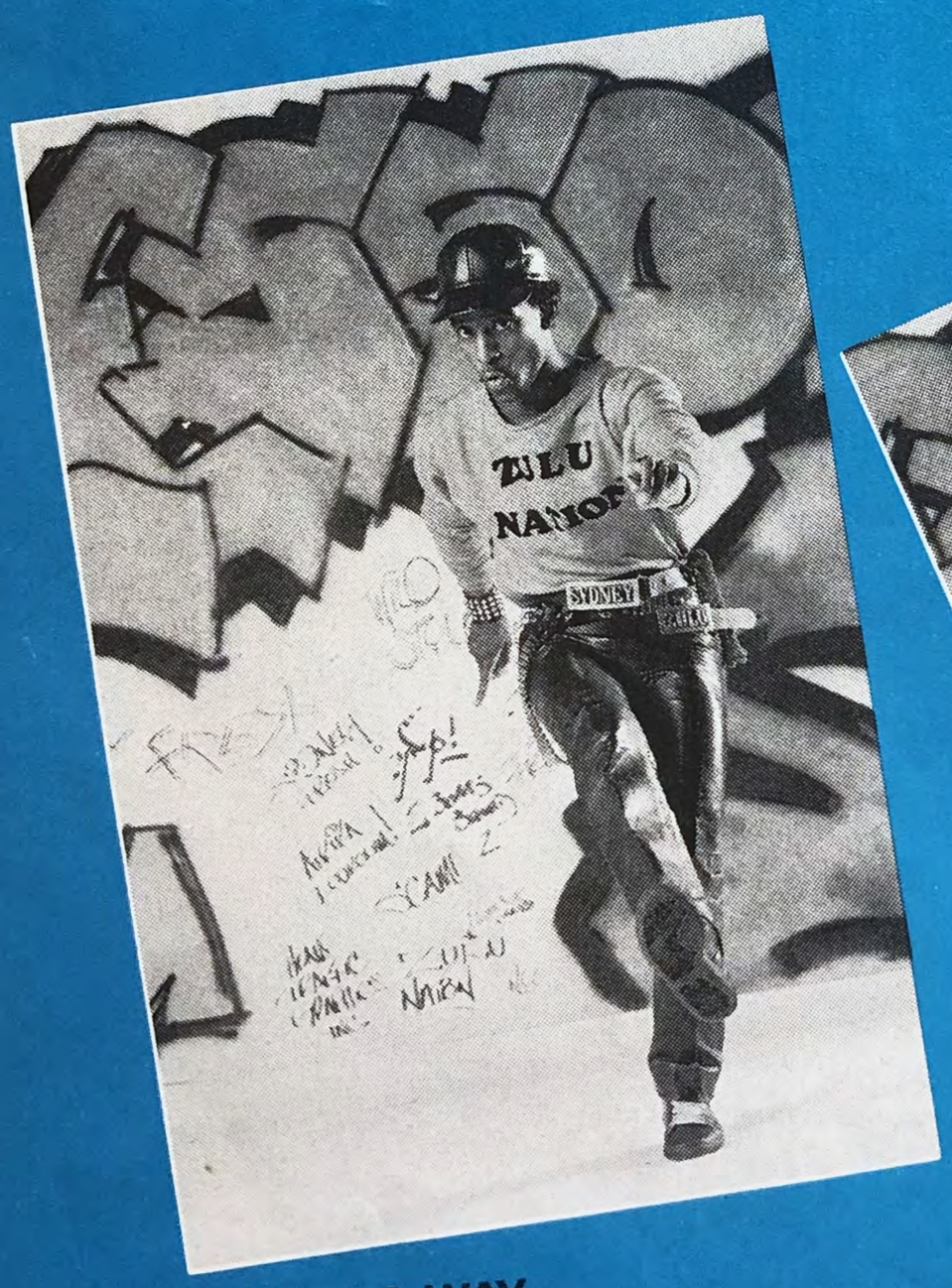
"I want you for U.S. Army".



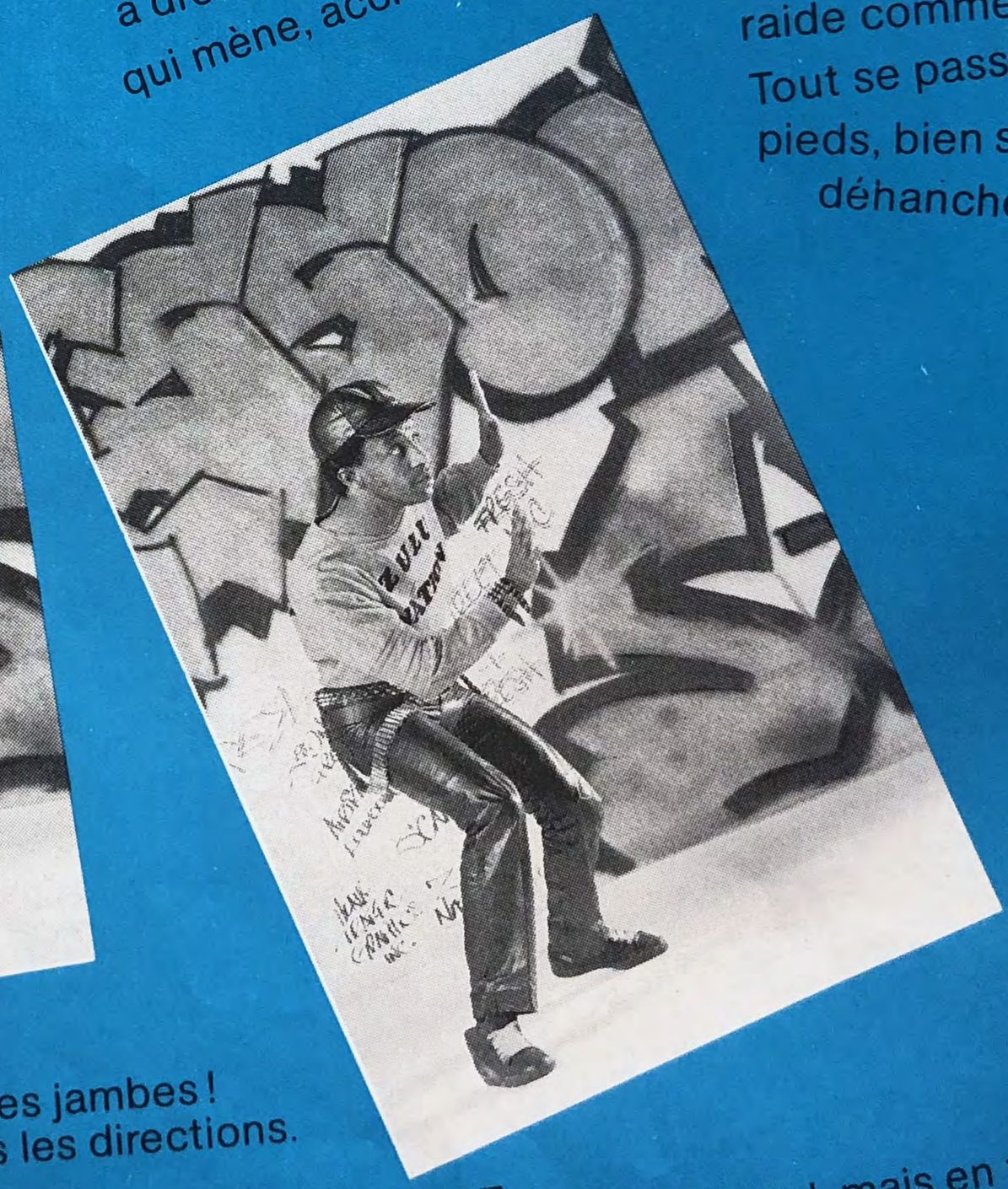
WAVE (la vague)
C'est, d'une position accroupie, une certaine façon de se relever en se contortionnant de gauche à droite. C'est la tête qui mène, accroche-toi !



DEPLACEMENT FREEZE
Se mouvoir en restant raide comme un robot. Tout se passe dans les pieds, bien se déhancher.

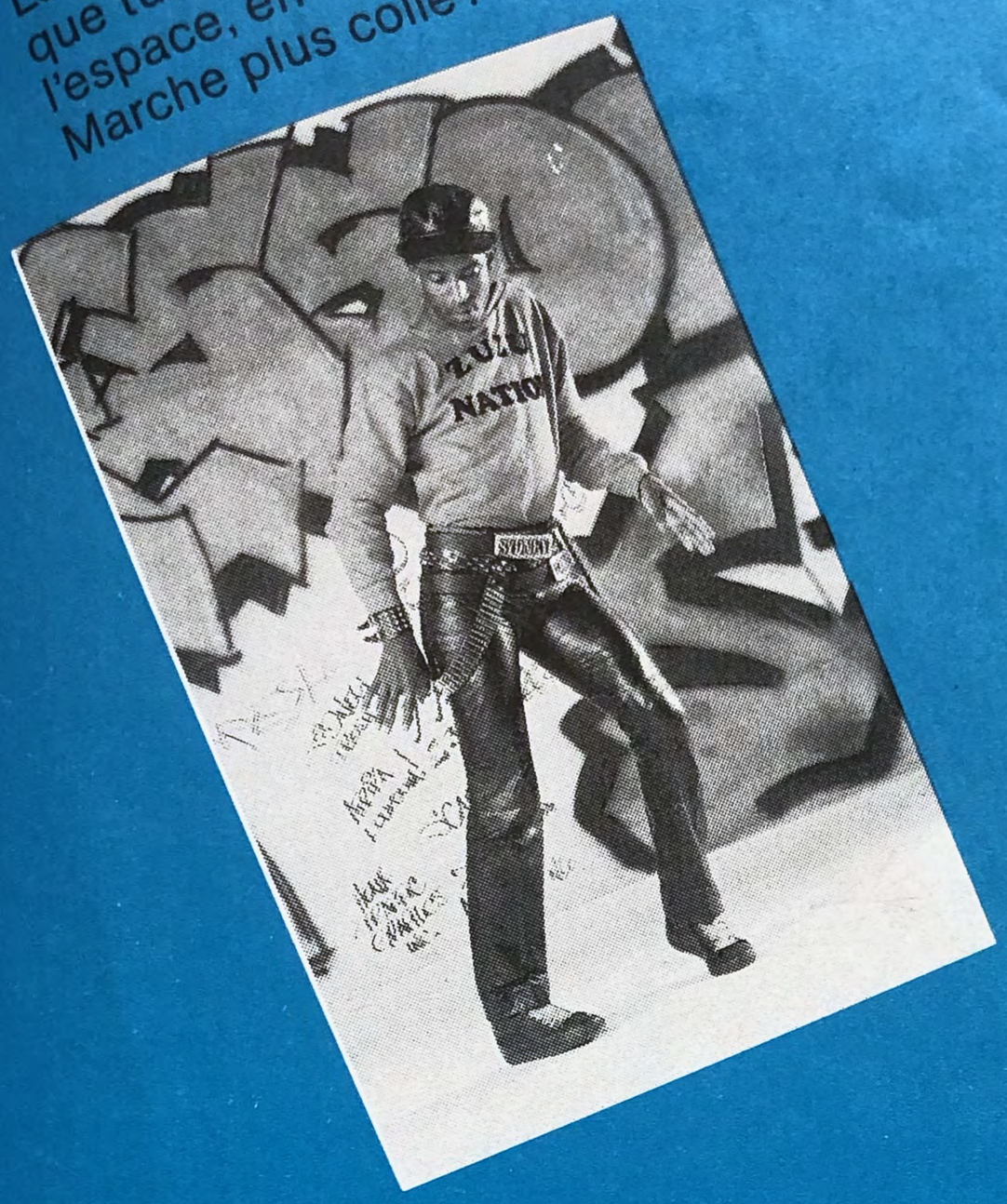


WHICH A WAY
Cherche le chemin ! Jette les jambes ! Shoote le pied dans toutes les directions.

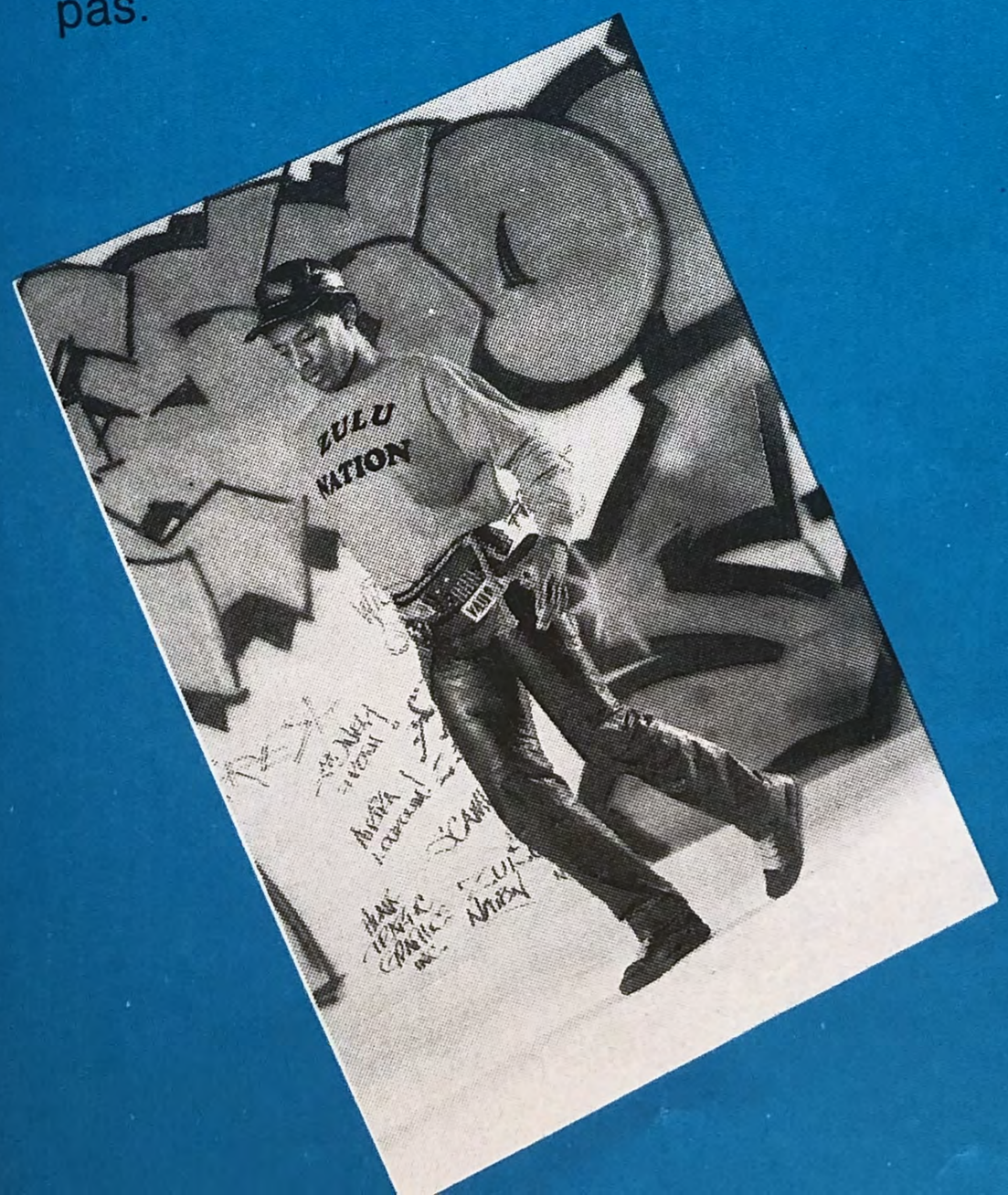


LA VITRE
Le vrai mime traditionnel, mais en tempo ! Imagine que tu es derrière la vitrine d'une boutique, les mains plaquées dessus.

MOONWALK ou BACKSLIDE
La marche lunaire tu peux la faire... il faut que tu donnes l'impression que tu es dans l'espace, en état d'apesanteur. Vas-y ! Marche plus collé !

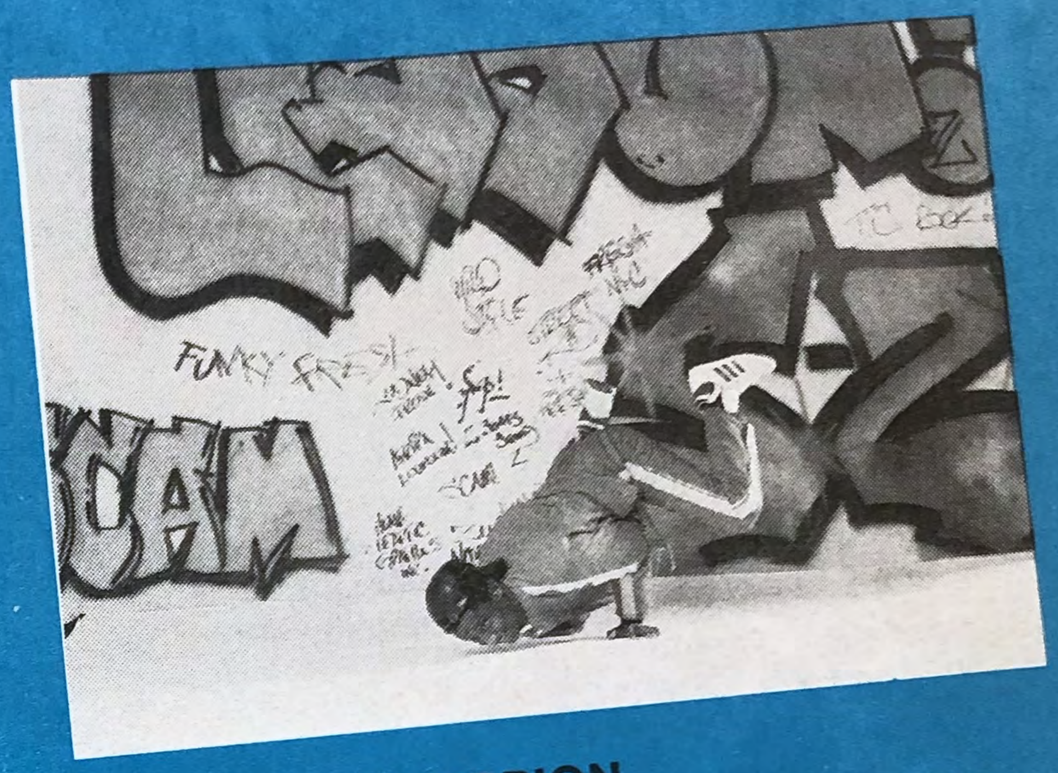


FLOATING
C'est la même chose que le moonwalk, mais tu changes de direction à chaque pas.



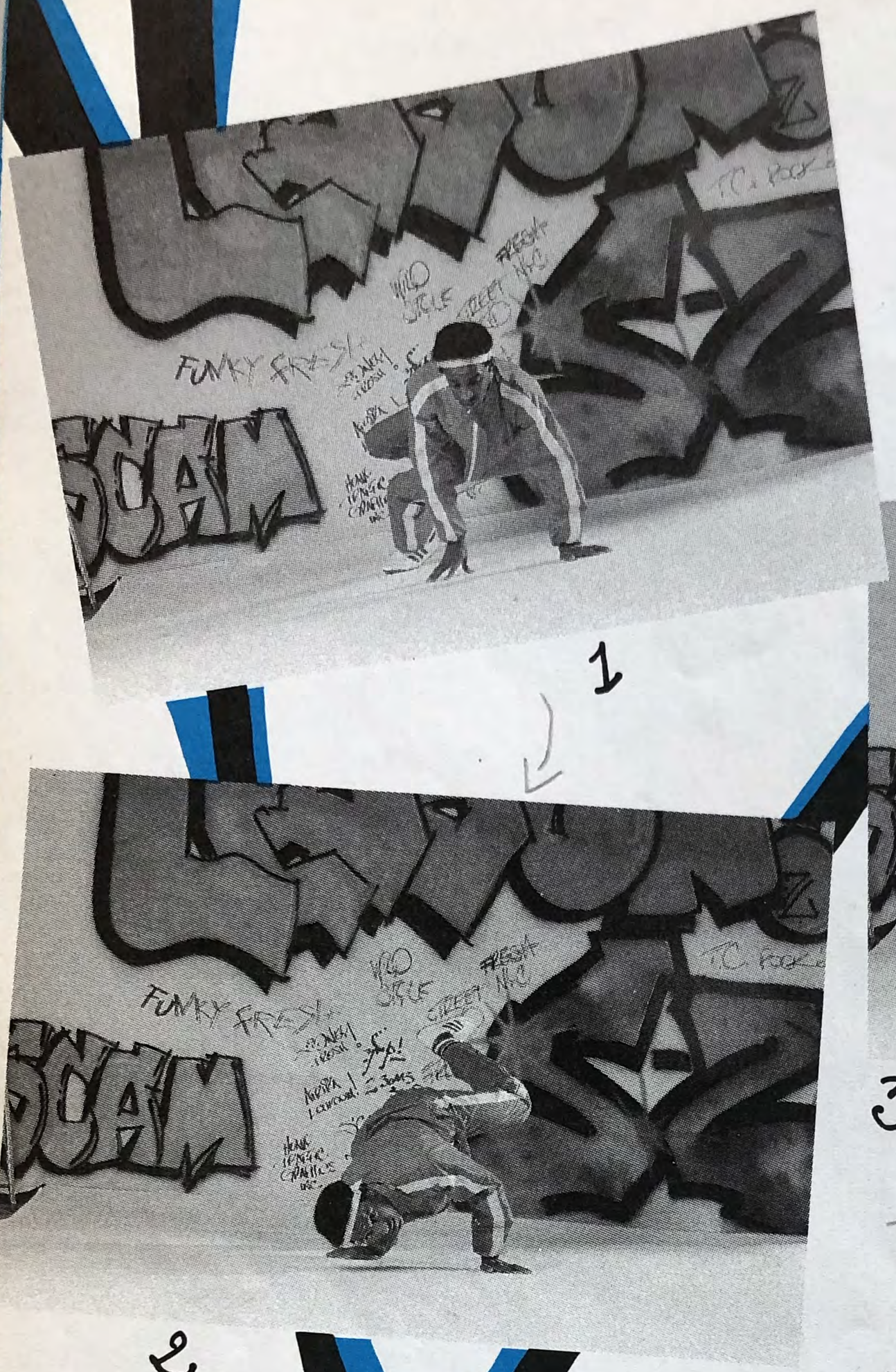
SUICIDE
Quand tu danses le hop rock, fais des grands sauts en arrière, tu tombes sur les mains en arrière, et tu ramènes tes jambes pour retomber sur tes pieds.

BABY
Tu as la joue et les mains collées au sol, et les jambes en l'air.



TURTLE ou SCORPION
Les deux mains sont plaquées au sol, le corps est en appui sur les coudes et parallèle au sol. En bougeant tes mains tu te déplaces.

MOULIN A VENT



1

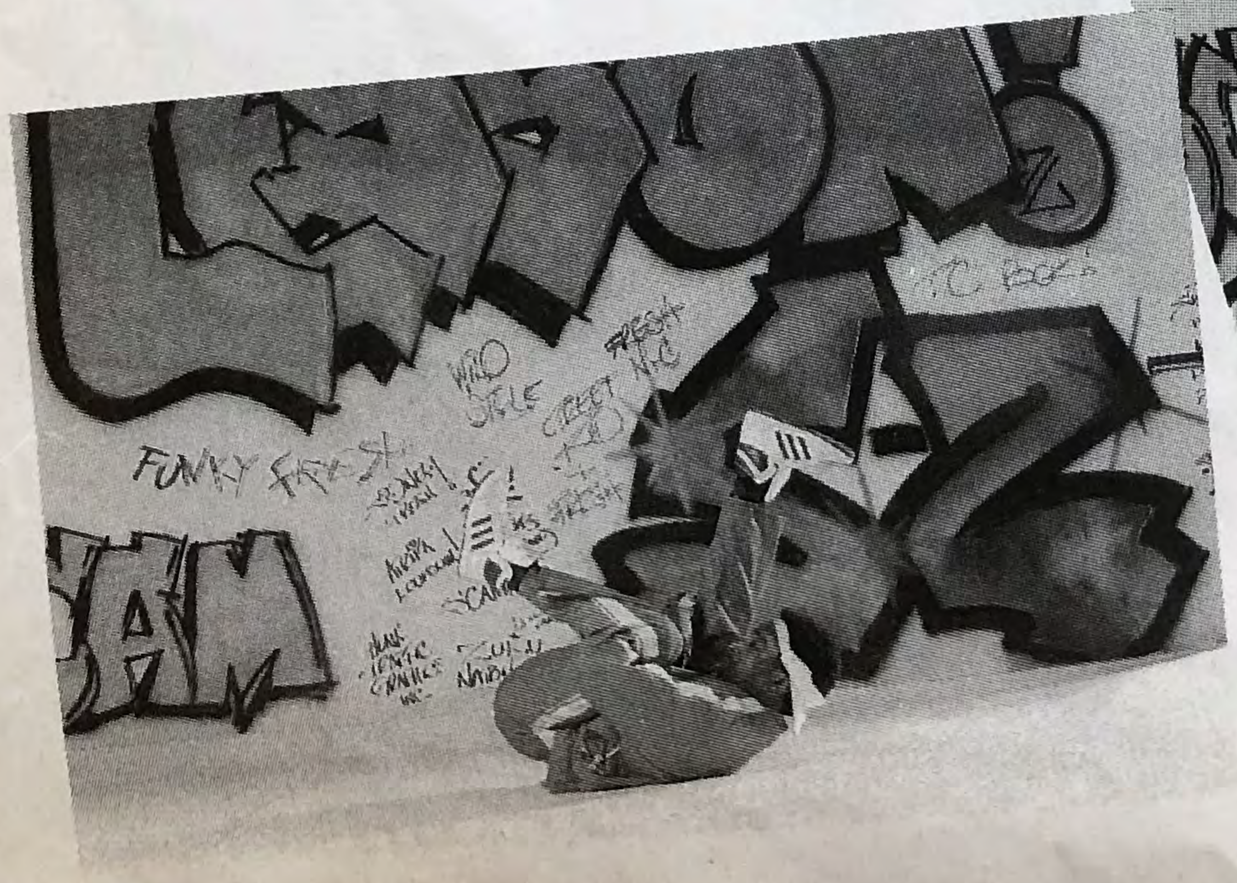


2

3



4

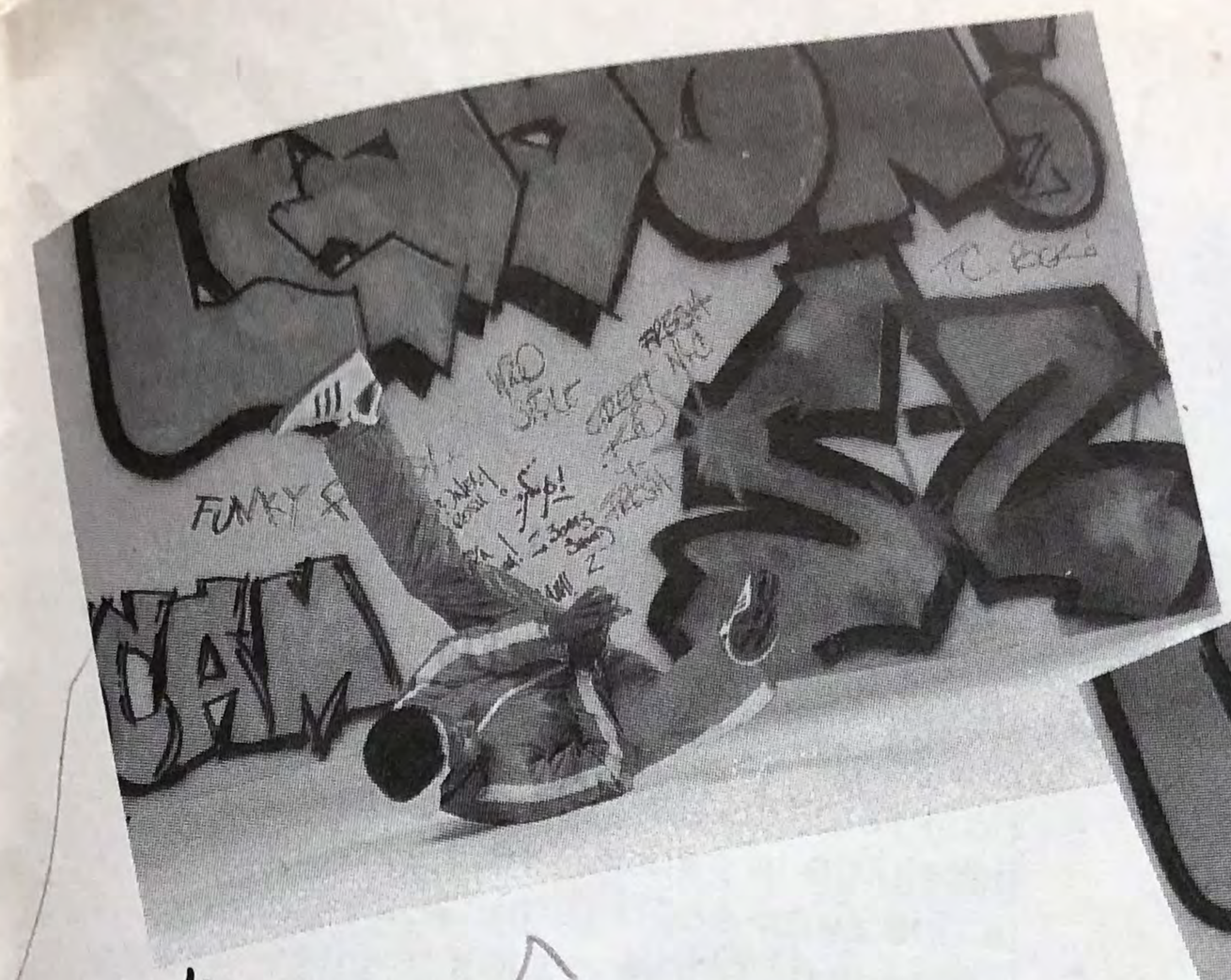


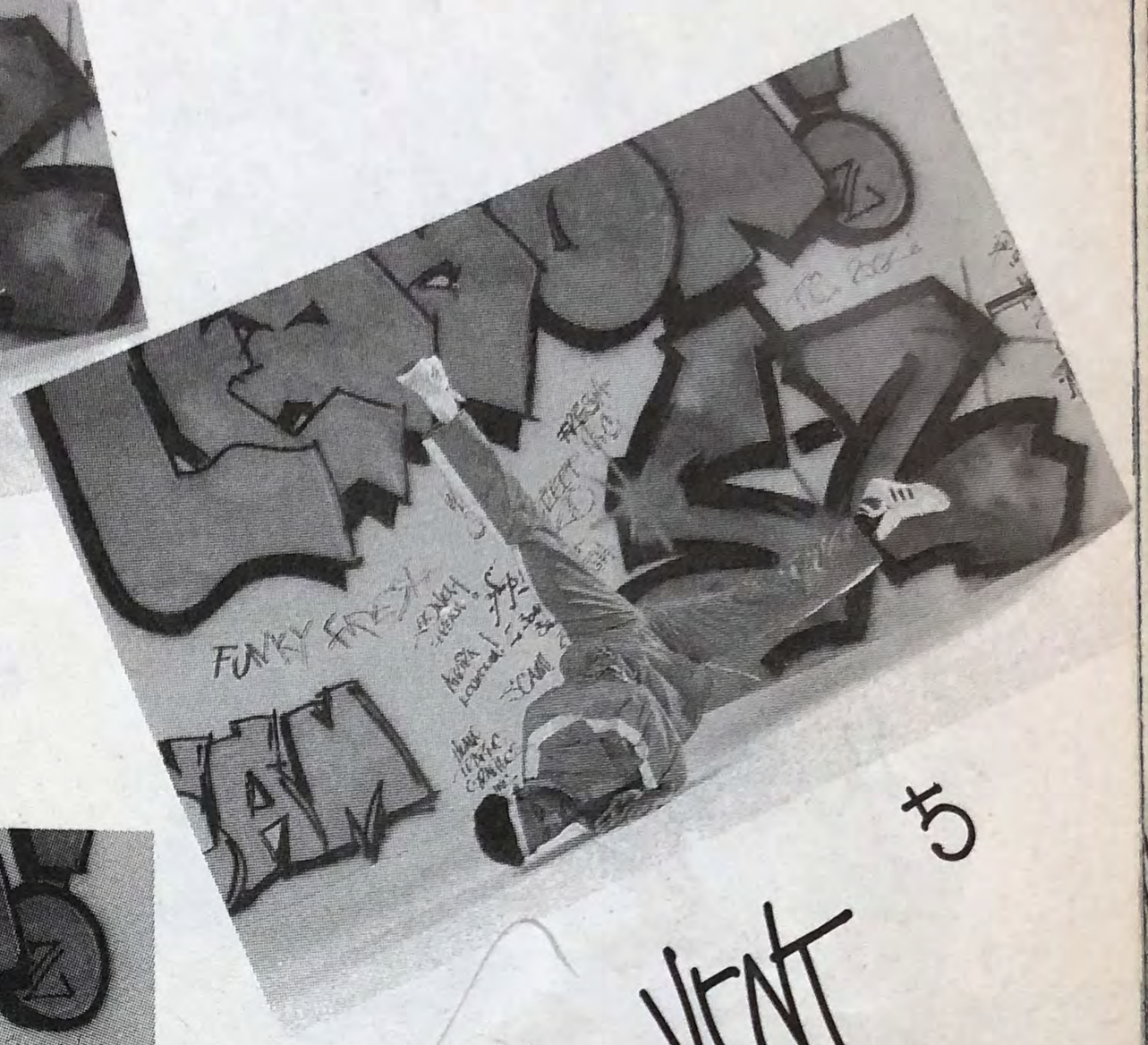
5

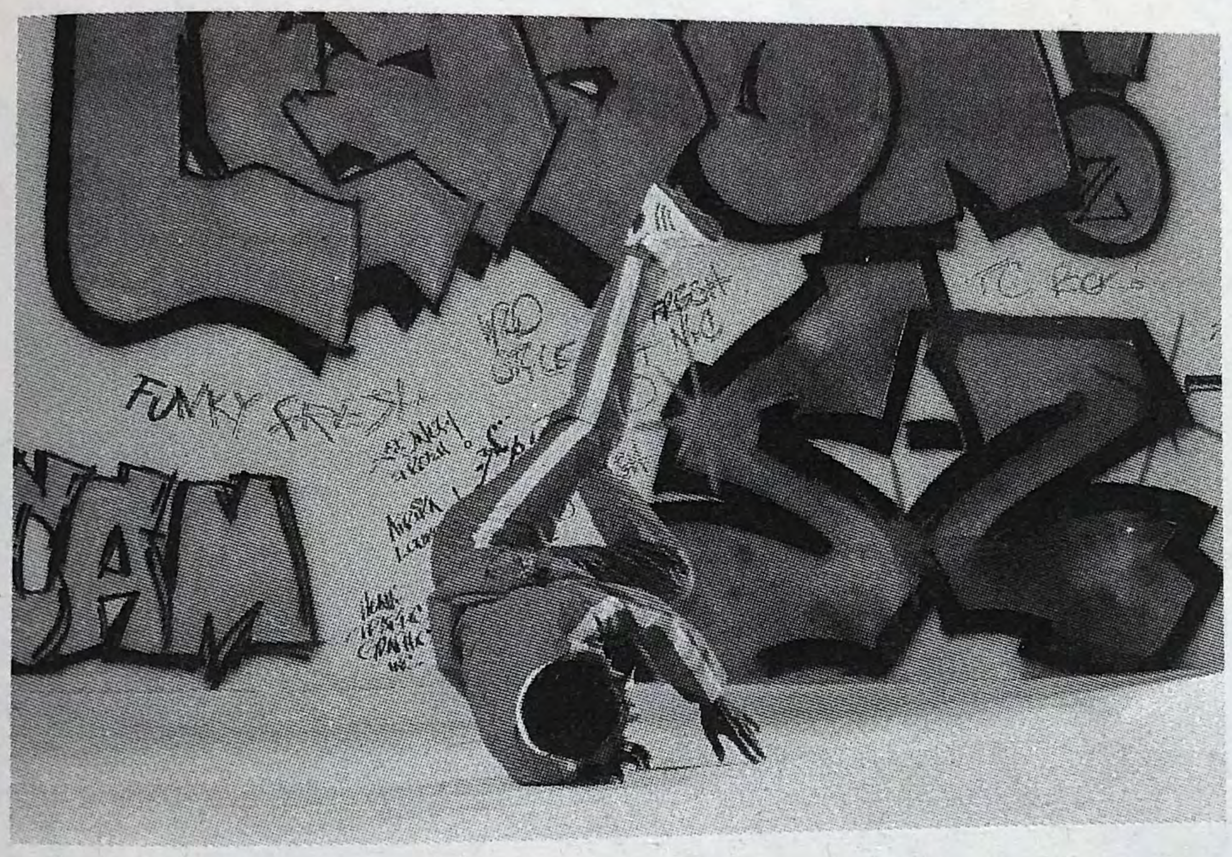
MOULIN A VENT

6

70







1 - Pas de break, pour la prise d'élan.
2 - Elan avec appui main droite, lever le corps à l'oblique.
3 - Pose de l'épaule droite, en écartant les jambes.
4 - Laisser le corps partir, garder les jambes écartées, tourner sur soi-même, s'aider des mains pour dégager les hanches du sol, pour trouver l'axe de la force centrifuge.
5 - Passage face au sol très rapide pour ne pas que les jambes touchent le sol.
6-7 - Aides-toi des mains pour pousser ton corps, garde les jambes bien écartées.
8 - Tu finis avec des tours sur le dos, super !

TRACKS
En appui sur les mains, tu jettes les jambes en l'air et tu les retournes, visse tes hanches.

SWIPE
C'est la même chose que les tracks, mais les jambes se soulèvent beaucoup plus en l'air.

ELECTRIC BOOGALOO
C'est un mouvement qui ressemble à la marche des soldats, avec le funky juice en plus...

ALPHA'S
Tu t'accroupis, les genoux pliés, les mains en appui derrière et tu sautes en extension en ramenant tes mains devant toi.

HEADSPIN



1

1 - Préparation pour aller se mettre sur la tête.
2 - Tu mets ta main gauche au sol, pied droit fléchi derrière le pied gauche, qui lui est tendu.
3 - Tu poses tes deux mains et ta tête au sol (attention : bien s'échauffer le cou avant).
4 - Et hop ! tu t'élances, départ jambe gauche.
5 - Pour l'élan tu donnes un coup de bassin de la gauche vers la droite, jambe semi-écart (ambiance hélice).
6 - C'est parti ! T'enlèves les mains ! Ça tourne, ne perds pas l'équilibre ! Fais comme Mr. Freeze.



2



3



4



5



6

LE CRABE
Tu entortilles tes bras autour de tes jambes et tu poses tes mains à plat au sol. Essaye de soulever tes pieds à l'aide de tes bras et marche comme ça, sur les mains.

TICKING
Gestes désarticulés des bras, très rapides, comme s'il y avait des ressorts dans tes articulations.

DOWN ROCKING
Tout simplement : rotation du corps sur un genou, le reste du corps est parallèle au sol.

CHENILLE
Manière très spéciale de ramper, plongeant la tête au sol. Ondulation du corps pour créer une avance au sol..



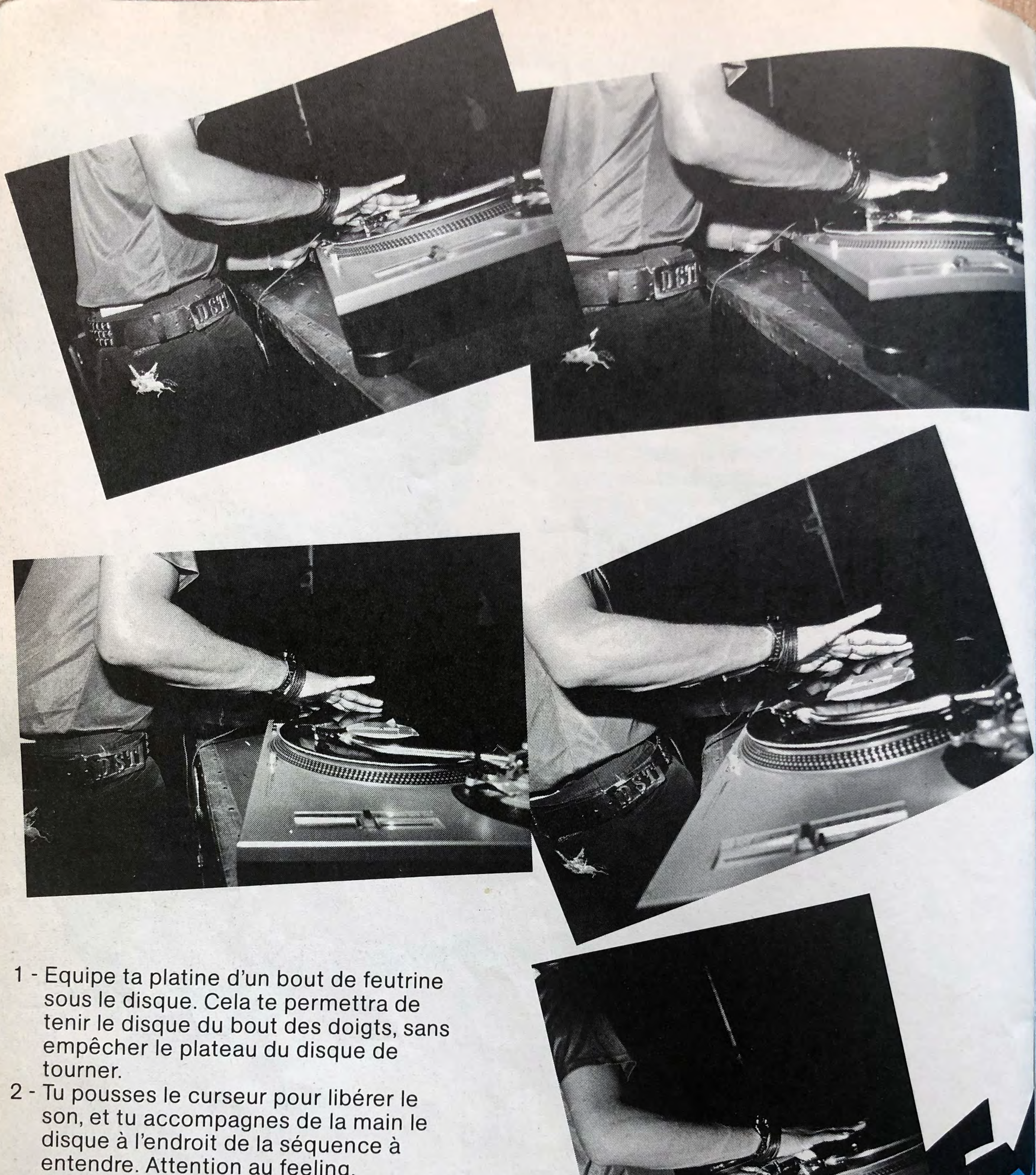
DIVE
Tu fais semblant de plonger dans une piscine imaginaire.



De père allemand et de mère française, Mr. Freeze a grandi dans le Bronx. Il a commencé à danser à treize ans. A cette époque, c'étaient surtout les Noirs qui breakaient. Puis, les Portoricains s'y sont mis, et sont devenus les rois. Le meilleur c'était Crazy Legs, il venait de reprendre la succession du "président" des Rock Steady Crew lorsqu'il est venu défier Mr. Freeze en break.

Crazy Legs a gagné. Little Lep, l'initiateur de Mr. Freeze est intervenu, le jeu était égal. Le jour même, Mr. Freeze devenait membre de Rock Steady Crew. Mr. Freeze a abandonné le Break pour l'electric boogie, influencé par Loose Boy, un des premiers du genre.

Puis il a quitté les Rock Steady Crew, pour monter la Freeze Force avec des danseurs âgés de huit à treize ans. Ils vont tous encore à l'école, alors Mr. Freeze fait des tournées, seul, autour du monde, en particulier en France...



1 - Equipe ta platine d'un bout de feutrine sous le disque. Cela te permettra de tenir le disque du bout des doigts, sans empêcher le plateau du disque de tourner.
2 - Tu pousses le curseur pour libérer le son, et tu accompagnes de la main le disque à l'endroit de la séquence à entendre. Attention au feeling.
3 - Tu coupes le son de la platine et tu ramènes du bout des doigts le disque au début de la même séquence.
4 - Tu recommences ! Joue la séquence scratch, scratch avant !
5 - Scratch arrière (tu peux laisser le curseur de la table de mixe ouvert si tu veux.
6 - Voilà ! Fais comme tu peux ! Je sais que tu le veux ! Tu deviendras comme D.ST...

SCRATCH

PHRASES-CLES

Yo! what's up with you?
Salut, comment ça va ?

Check it out, that shit is funky fresh
Regarde, ce truc est génial

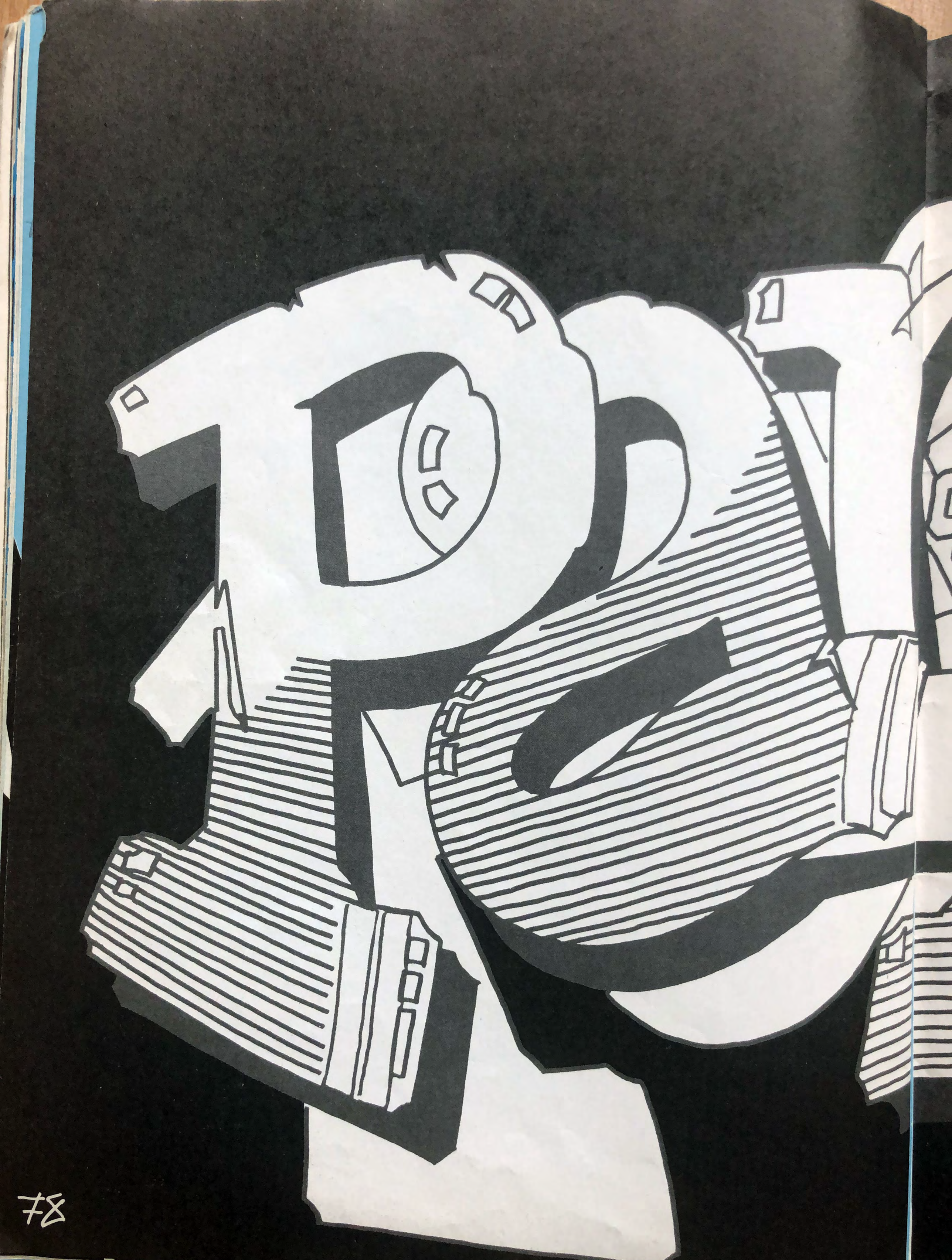
Kelou le keurbré
Regarde le breaker

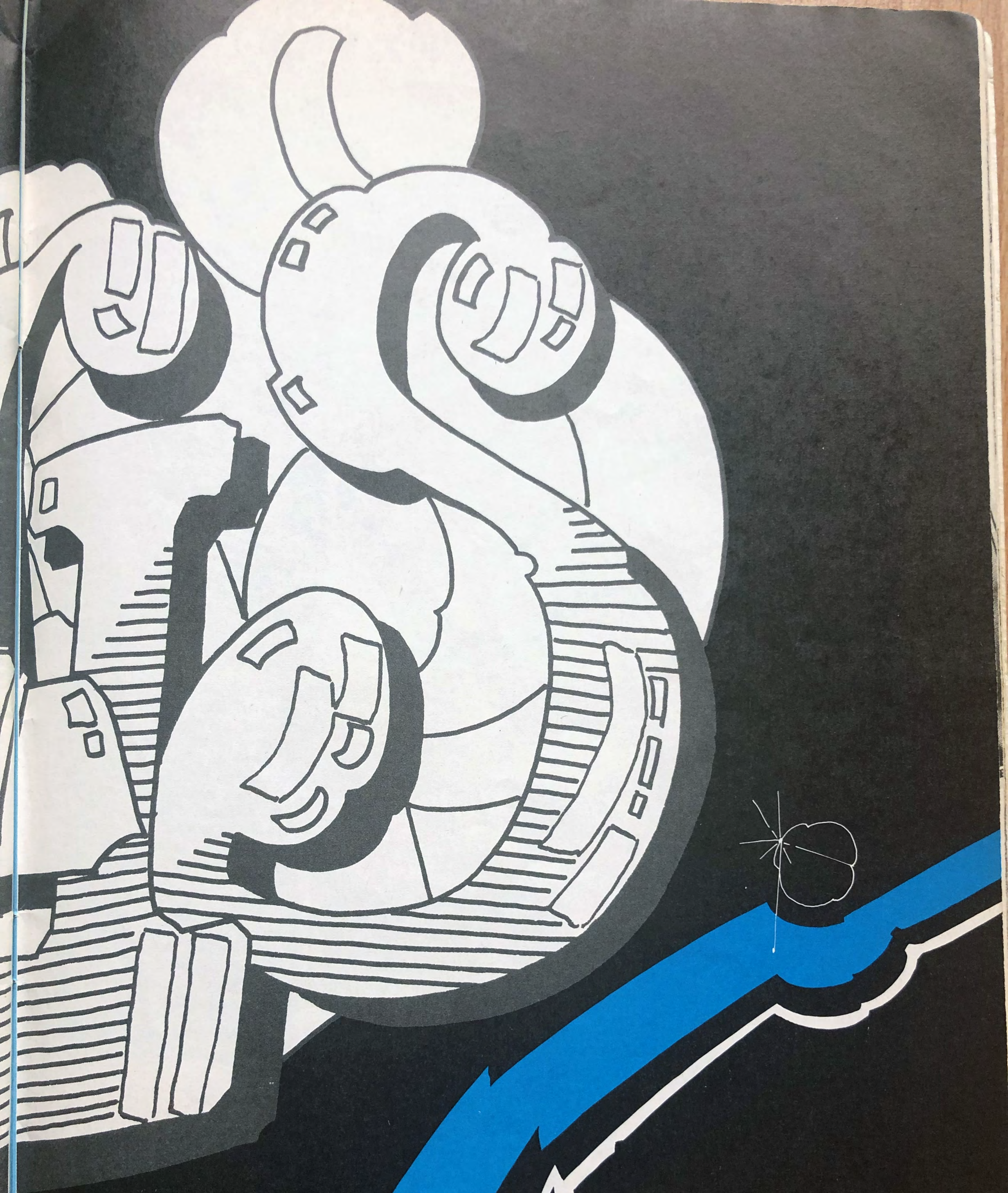
Relou le keurbré, il m'a képi mes sketbas
Il est dur le mec, il m'a piqué mes baskets

Tema la uisse
Regarde-le, celui-là

A		
Awesome	Ferdan	Extraordinaire,
B		
Beat	Tebi	Rythme
B.Boy	Keurbré	Breaker
Battle	Garba	Défi
Biting	Pierco	Copier des pas de danse (du verbe mordre)
Box (ou ghetto blaster)	Stepo	Poste radio-cassettes
Bust this	Téma	Inspecte, examine
Burner	connedéap	Grand graffiti mural
Be for real	Nonca	Ne fais pas de bêtises
Bad	Deurm	Bien (orig. “mal”)
Babydo	Oug	Nul, nase
Bug (bugging out)		Fou
C		
Chilly	Secla	Stylé
Crew	Deban de keurbré	Compagnie, bande de danseurs
Chill out	Chelaoim	Lâche-moi
Cooling out	Séca	S’en aller
Cold crush	Nonca	Epatant
Crash	Uet	Ecraser, vaincre quelqu’un
Cut		Mettre en valeur un mot, ou une phrase d’un disque par un mouvement répétitif d’avant en arrière (orig. “couper”)
Check it out	Téma	Regarde, remarque
D		
Deaf	Secla	Super (orig. “sourd”)
Deejay		Disc jockey
Down with (ou : down by law)	Chémar blesen	Complicité avec un groupe, ou une personne
Deep	Ferdan	Super (orig. “profond”)
Doged	Docra	Sale (orig. “chien”)
F		
Fresh	Shefré	Génial (orig. “frais”)
Funky	Kyfon	Qui a à voir avec la musique funk, éclatant, super
Fly girl	Belle meuf	Belle fille (orig. “fille volante”)
Fly guy	Beau keum	Beau garçon (orig. idem)
Freak	Mafat	Fille (orig. “monstre”)
G		
Gear	Guefrin	Vêtement
Gusto		Energie (de l’espagnol “goût”)
Graff	Fitigra	Graffiti
Get of the dick	Chelaoim la pegra	Arrête de m’ennuyer
Grand Master		Maître, grand spécialiste
H		
Hip-Hop	Hop-hi	Toute cette culture : rap, graffiti, danse, musique

ome slice	Meilleur pinco	Meilleur ami (orig. "tranche de pain")
Home boy		Protégé, celui qu'on aide
	Chepé	Energie (orig. "jus")
	Secla	Super
	Peupons neuves	Baskets neuves
	Teubé	Imbécile
K		
Kicks		Maître de cérémonie (rap)
Knuclehead		S'en aller
	Peura	Mouvement (de danse)
	Séca, se réti	Manger
I.C.		
Max out	Géman	Groupie, derrière quelqu'un
Move		Idem, derrière une fille
Munch	Relou	("jock" signifie "slip", et "strap" :
	Relou	"bretelle" de soutien-gorge)
O		
On the jock		Chef-d'œuvre (graffiti)
On the strap		Mot de passe chez les Zulus
		(paix)
P		
Piece		Parler en rimes et en rythme
Peace		(orig. "baratiner")
	Péra	Animer la fête
R		
Raping		Faire avancer et reculer le
		disque, pour obtenir des sons
Rock the house		nouveaux
		Chose, truc
S		
Scratching	Keutru	C'est à la mode
		Petite signature au feutre
Shit	C'est chébran	L'endroit où il faut être
	Sebla, pseude	Contour des lettres, graffiti
T		Chauffer l'ambiance
That shit is on		Génial
Tag	Nonca	
The place to be		Nul
Throw up		Vérité
Tunr it out	Donbi	Les deux platines du disc-
Treacherous	Tévéri	jockey (orig. "roues d'acier")
	Tineplas	Comment ça va ?
		Caractère extravagant de
W		lettres graffiti
Wack	Ça av ?	
Word up		Membre de la nation Zulu
Wheels of steel		
What's up?		
Wild style		
Z		





DST, LE « SCRATCHEUR » FOU

Il est un de ceux qui ont transformé les platines des chaînes hi-fi en instruments de musique. A ce jeu-là, il est le meilleur et, dans le Bronx, un héros que l'on salue...



La gloire, quoi ! Aujourd'hui, quand DST sort de l'immeuble de sa mère, un HLM au fond du Bronx, à une heure du centre de Manhattan, les kids du quartier se collent à lui pour le toucher ou lui demander des autographes. Tous les Noirs le saluent avec respect : pensez, c'est le seul enfant du block qui ait réussi à s'en sortir. Peu importe qu'il sache tout juste lire et écrire : DST passe à la télé et roule en limousine. Il a ouvert six comptes en banques, donne de l'argent à sa mère et à sa femme. Et surtout, depuis qu'il est devenu une star de l'*electro-funk*, DST porte des lunettes ! Les mêmes que Georges Clinton ou Herbie Hancock, de grosses Cazal carrées avec des verres blancs, retenues avec une chaîne en or. DST n'a aucun problème de vue, évidemment. « *Je trouve que les lunettes me vont bien*, explique-t-il. *Ça fait très chic !* »

C'est durant l'été 1979 que DST a trouvé sa place sur la scène new-yorkaise. A l'époque, il est DJ volant dans les boîtes de Brooklyn, et fait partie de la Nation Zoulou, un mouvement politico-musical animé par Afrika Bambaattaa, un colosse à la coiffure d'Iroquois, DJ lui aussi. La maxime de la Nation Zoulou, c'est : « *Transformer l'énergie négative en énergie positive. Mieux vaut se mesurer à la danse ou au micro que de se foutre sur la gueule.* » Les Zoulous portent tous le même collier, se saluent avec deux doigts dressés, disent « *Peace* » lorsqu'ils décrochent le téléphone. Pêle-mêle, des graffiti artists, des danseurs, des DJ, la plupart noirs ou porto-ricains, s'agitent pour cette version pacifique des Black Panthers.

« *POURQUOI veux-tu que je quitte le Bronx, man ! C'est ici, dans l'appartement de ma vieille mère que j'ai trouvé mes* crazy cuts. *C'est ici qu'est le* juice, *man, et je ne veux pas quitter le* juice... »

Dans sa chambre, coincé au milieu de deux platines, un moog, un synthétiseur et une petite sono pour la voix, DST trône. A vingt et un ans, le petit génie des DJ blacks new-yorkais vient de frapper un grand coup : *Rockit*, le simple d'Herbie Hancock sur lequel joue DST, devient un tube mondial et *Future Shock*, l'album, approche les trois cent mille exemplaires vendus aux Etats-Unis. Du coup, Hancock a appelé DST pour la tournée mondiale : quinze dates aux Etats-Unis, une dizaine en Europe.

"LIBERATION" LE MAGAZINE PARLE EN HIP-HOP



DST faisant le geste des rappers

Tout ce beau monde se retrouve le vendredi soir au Roxy (18e Rue entre 11e et 12e Avenue à Manhattan), un club de roller skate transformé un soir par semaine en temple de la rap music. DST tient les platines. Il *rappe* (rapper, c'est chanter de manière saccadée sur la ligne de basse d'un disque instrumental), *scratche* (scratcher, c'est faire aller et venir la tête de lecture d'une platine sur une séquence précise du sillon d'un disque, pour en tirer des sons nouveaux), rappe et scratche à la fois, et finit par créer son premier morceau : *Grand Mixer Cut It Up*, enregistré par Celluloid.

D'autres rappeurs — Fab Five Freddy, Afrika Bambaattaa et son groupe Shango, Grandmaster Flash et les Furious Five — rejoignent et dépassent même DST lorsqu'il s'agit de chanter. Mais pour ce qui est de manipuler les platines pour en sortir des véritables cris électriques, DST est sans égal. Tel un alchimiste de ses formules, DST recouvre des disques dont il se sert de scotch de couleur afin que personne ne les reconnaisse. Il enregistre un deuxième simple, *Crazy Cuts*. Et Hancock, via les musiciens de Material, fait appel à lui pour jouer sur son disque.

Pendant les quatre semaines d'enregistrement, DST a vécu comme un prince, à Los Angeles, au cœur de l'opulent rock-biz californien. Depuis, le gamin du Bronx a pris la grosse tête. Normal : pour les concerts, Hancock a placé DST et ses deux platines en plein centre de la scène tandis que lui-même reste discrètement sur le côté. Fasciné par le *hip-hop scene* (rap-music, graffiti, breakdance) dans laquelle évolue DST, Hancock la star suit docilement le Dj dans sa tournée des boîtes du Bronx.

A son retour d'Europe, DST va enregistrer son premier album, vraisemblablement avec les musiciens de Material. Dans ses textes, DST chante toujours la même chose : lui, l'amour et le Bronx. Ce sont des textes heureux. La nouvelle star de l'electro-funk ne boit que du lait et du Coca-Cola, ne fume pas, ne prend pas de drogues et ne veut pas parler de ses problèmes. « *Je veux avoir l'air heureux*, affirme-t-il. *La misère, ça n'intéresse personne.* »

Pierre Hurel/Awak

Disque DST : Crazy Cuts, maxi-45 chez Carrère.

Message à tous les frères et sœurs !

Je dois avouer que je ne pensais pas que le mouvement "Hip Hop" gagnerait tous les esprits quand j'ai commencé à donner le message, début 84.
(C'est ce qui me prouve d'abord que tous ces danses, Tout ce nouvel esprit positif afin de montrer à cette société d'aujourd'hui vous n'aviez pas "ressenti" ce besoin de faire quelque chose de ce dont vous êtes capables. Vous êtes, avec moi les responsables de toute cette ampleur. L'ampleur du mouvement "Hip Hop".
C'est de cela que je suis le plus fier !
Ma meilleure récompense, c'est de savoir que partis de rien on a construit ensemble notre univers.
"Alors, suis Ton rêve jusqu'à ce qu'il aboutisse !"
Pour cela, il te faut la "FORCE" avec Toi.
Et la "lumière" est ton seul guide.
Le Hip Hop rayonne tout autour de la planète
Peace AKHI ! SOIT ZULU !

M.C. FRESH idne

Les premiers arrivants de la planète rap, ont débarqué en Novembre 1982, en France, grâce à une tournée organisée par Europe N° 1.

Faisaient partie de la fête : Afrika Bambaataa, Grand Mixer D.ST. pour les Dee-Jays. Fab 5 Freddy, Phase II, Rammelzee pour les rappers. Rock Steady Crew et Mr. Freeze pour les danseurs. Futura 2000 et Dondi pour les graffitis.

Tout ce beau monde s'était déplacé dans toute la France, mais à l'époque, seuls les initiés allaient les voir.

Puis par épisodes, sont venues d'autres vedettes.

Un été, Mr. Freeze et Fable (du groupe Magnificient Force) se sont installés à Paris : ils se produisent dans les boîtes de nuit mais aussi dans la rue.

Là le bouche à oreille a fonctionné. Ceux qui les avaient vus danser, expliquaient aux autres comment faire. La séquence de Flash Dance, et quelques Vidéos aidant,les B.Boys français sont entrés dans la danse.



SIDNEY
Place de la Concorde

Sidney, alors deejay dans un club "l'Emeraude" et animateur à Radio 7, déjà commençait à insérer, dans la musique funk qu'il jouait tous les soirs, du rap et de l'électro-funk.

Un jour, ils sont venus à Radio 7, le Grand Mixer, D.ST. (qui venait de finir "Rock it" avec Herbie Hancock), Mr. Freeze et Fable lui ont appris les premiers pas de Break Dance et d'electic boogie.

Depuis les studios de Radio 7 ressemblaient avec Sidney plus à un gymnase qu'à un studio de radio.

Les B.Boys ont commencé à se déplacer en grand nombre, pour lui montrer le dernier pas qu'ils avaient appris, entendre les derniers disques que Sidney se faisait ramener de New York, ou pour rencontrer ses invités : D.ST.,

Fab 5 Freddy, Futura 2000, Kurtis Blow, Whodini, A. Bambaataa, Be.Side, Bernard Zekri ou Bill Laswell.

La radio diffusait donc le Funky Beat tous les soirs, on se faisait des cassettes pour les mettre dans les box qu'on emportait pour aller danser dans la rue.

Sidney ne recevait pas que des vedettes, mais aussi tous ceux qui avaient envie de prendre le micro pour rapper. Comme à New York, ils se sont donnés des surnoms, Gary "le Gangster Beat", Jean-Paul "D.JP", Dominique "Dommy Rapper T", Ben et tous les autres qui lui envoyaient en grand nombre des cassettes où ils enregistraient leurs prouesses en scratch mix, et rap.

Le Hip-Hop, ou le Smurf comme on l'appelle ici, gagnait du terrain. Il envahit déjà les rues et les écoles.

On sait vite où se rencontrer, les lieux de rendez-vous deviennent connus : le Trocadéro, le parvis de la Tour Montparnasse, le Bataclan (rue de la Grange Aux Belles) et tous les centres commerciaux et places des cités de banlieue.

En province, le mouvement prend vite la même allure, les radios locales aidant.

Les danseurs créent leur compagnie de danse, se donnent des styles pour se différencier des autres.

On peut vraiment dire qu'en France, les jeunes des cités se sont saisis du Hip-Hop pour s'en sortir. Ils ont un but ou plutôt une culture bien à eux, qu'ils sont les seuls à faire vivre grâce à leurs prouesses.

Comme les B.Boys de New York, c'est dans la rue qu'ils ont appris à danser, mais très vite on construit des spectacles autour d'eux. Les boîtes de nuit, les municipalités organisent des concours où ils se précipitent tous pour gagner le prix qui leur permettra de s'acheter la platine de leur rêve, ou la même tenue que Crazy Legs du Rock Steady Crew.

Sidney est toujours présent. Il anime les concours et devient de plus en plus le porte-parole du Hip-Hop en France.

Marie-France Brière, directrice de Radio 7, devient responsable des programmes de variétés sur TF1 et demande à Sidney d'animer une émission le dimanche : il propose alors de faire une émission sur le Hip-Hop.

Hip-Hop démarre sur TF1 en Janvier 1984. Depuis des centaines de lettres par jour parviennent au bureau de l'émission. Désormais les Français peuvent voir danser et se défier de jeunes danseurs. Sidney voyage dans toute la France et "donne le message et le jeu de jambes". La France n'a pas encore ses stars du scratch, du graffiti, mais les breakers et les frenchs MC'S n'ont pas de honte à avoir face à leurs frères newyorkais.

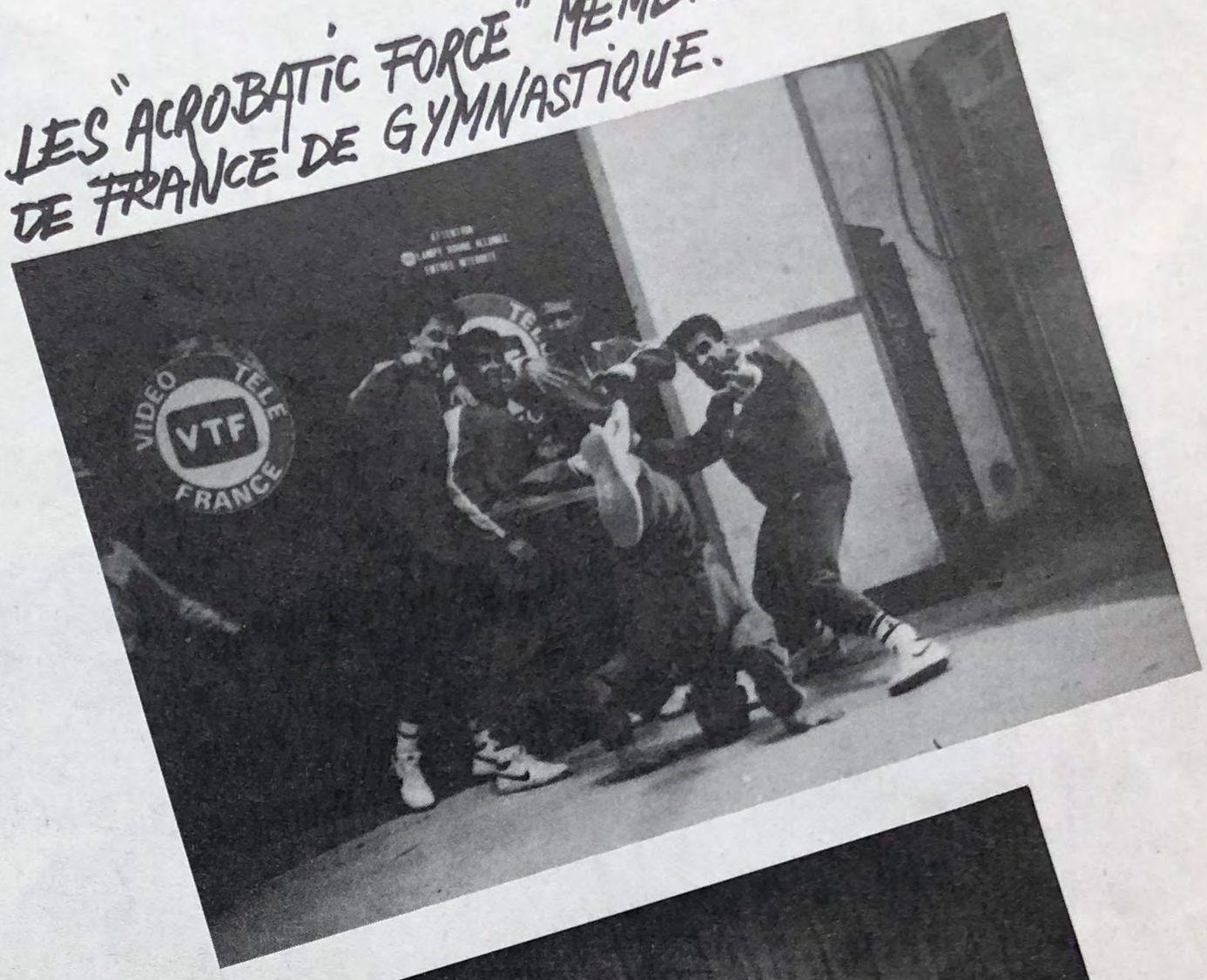
Tout le monde s'intéresse au Hip-Hop : des dizaines d'articles sont parus dans la presse, des films sortent ou sont déjà sortis, et sont assurés d'avoir un public enthousiaste.



LA GRANGE AUX BELLES

PARIS

LES "ACROBATIC FORCE" MEMBRES DE L'ÉQUIPE DE FRANCE DE GYMNASTIQUE.





DOMMY RAPPERT. ET GANGSTER BEAT À LA GRANGE AUX BELLES.

BEN, SUPER RAPPER



AUDITION POUR "HIP HOP"



REPETITION DE "HIP HOP"



BANDO



AFRIKA LOUKOUM





SOLO, JEAN TOUITOU, WILLIE, BESIDE, ET AU PREMIER PLAN: LOLO FONK, à qui le mouvement français doit beaucoup

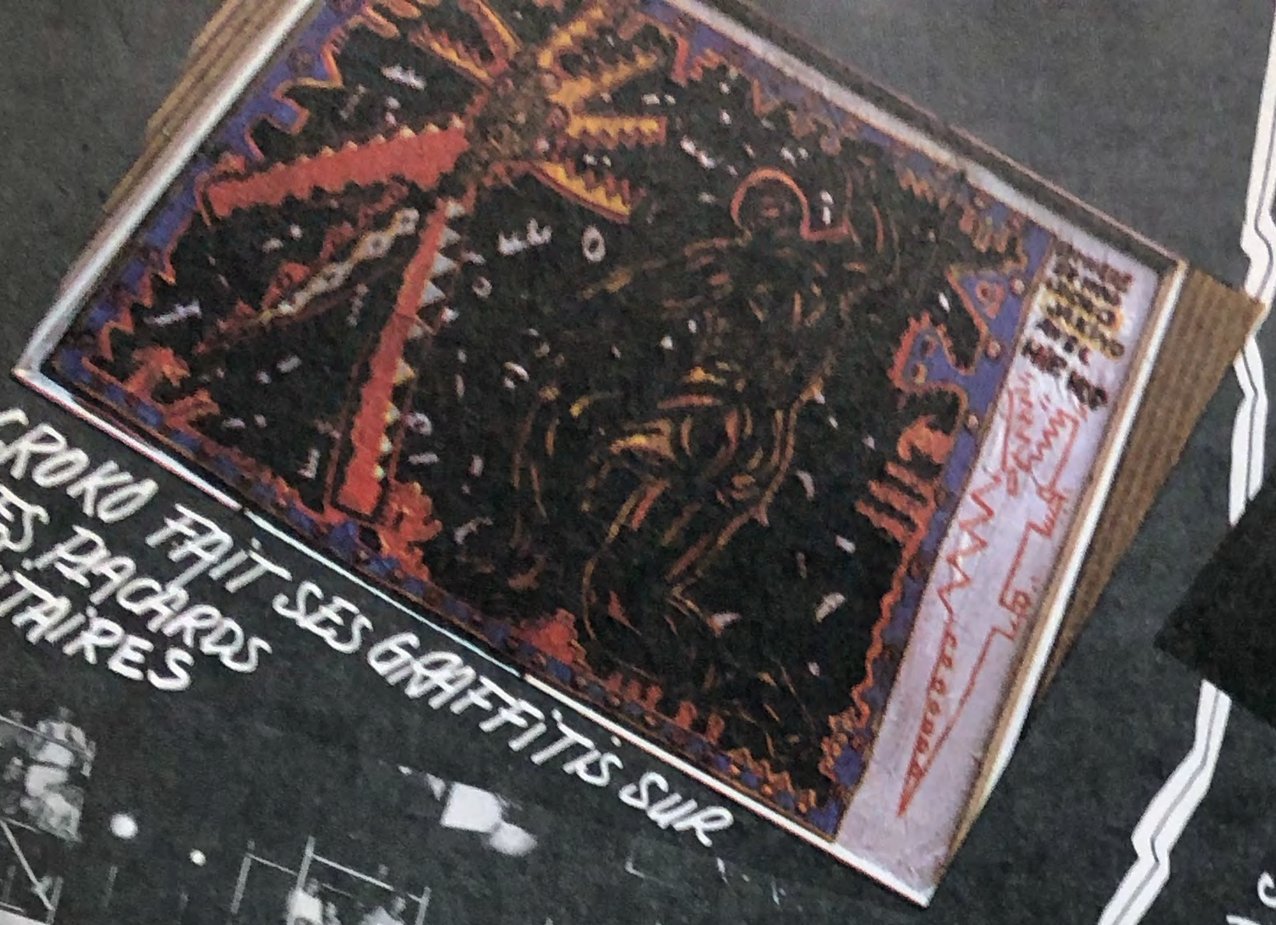


SIDNEY A RADIO 7

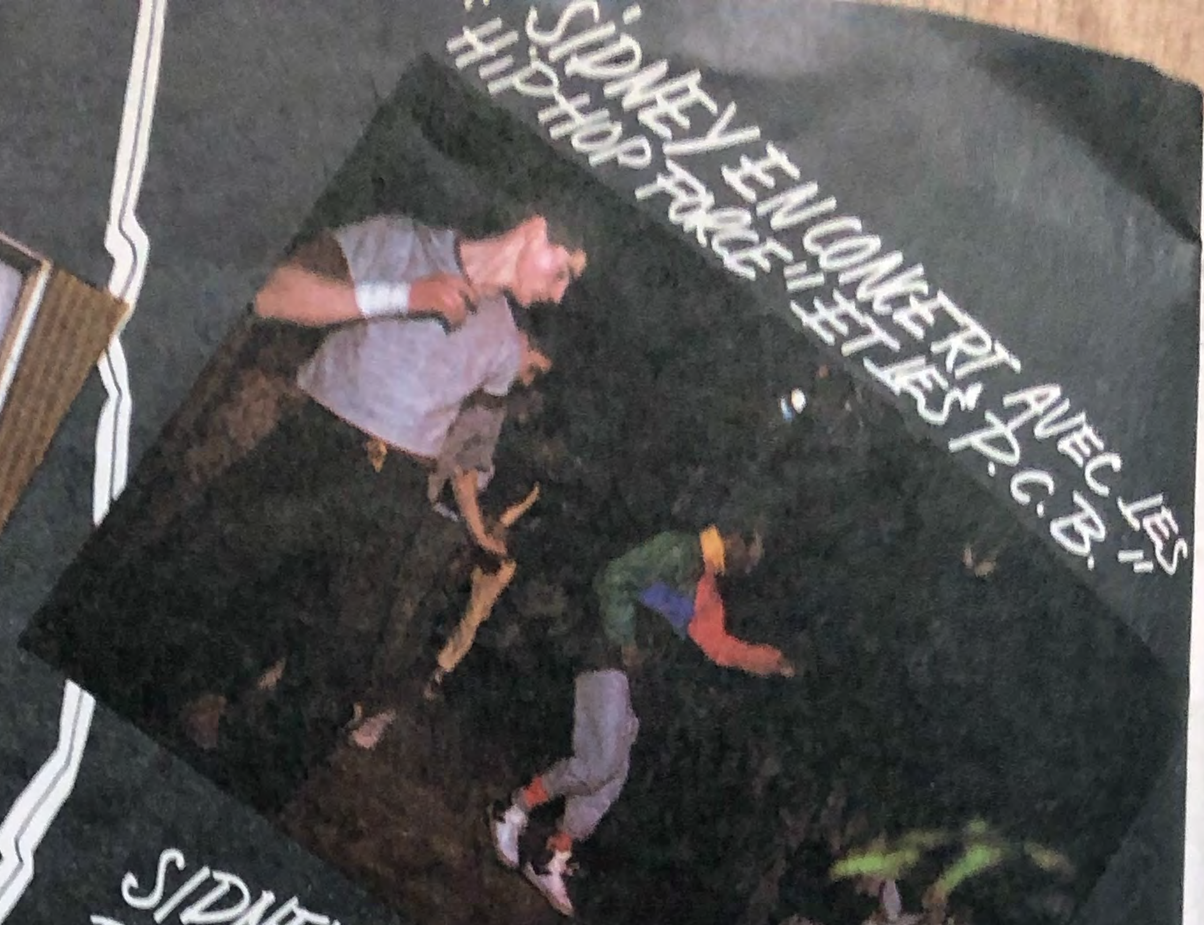


LES MARSEILLE CITY BREAKERS ET WEEGLES DE N.Y.

CROKO FAIT SES GRAFFITIS SUR DES PANNEAUX PUBLICITAIRES



SIDNEY EN CONCERT AVEC LES P.C.B. ET SES HIP HOP FORCE II



SIDNEY AVEC LES P.C.B ET MR.C. LE DJ DES BAINS DOUCHES



CE PLATEAU DE "HIPHOP" AVEC 2 INVITÉS D'HONNEUR: BOOGALOO SHRIMP ET SHABBA DOO, DE LOS ANGELES

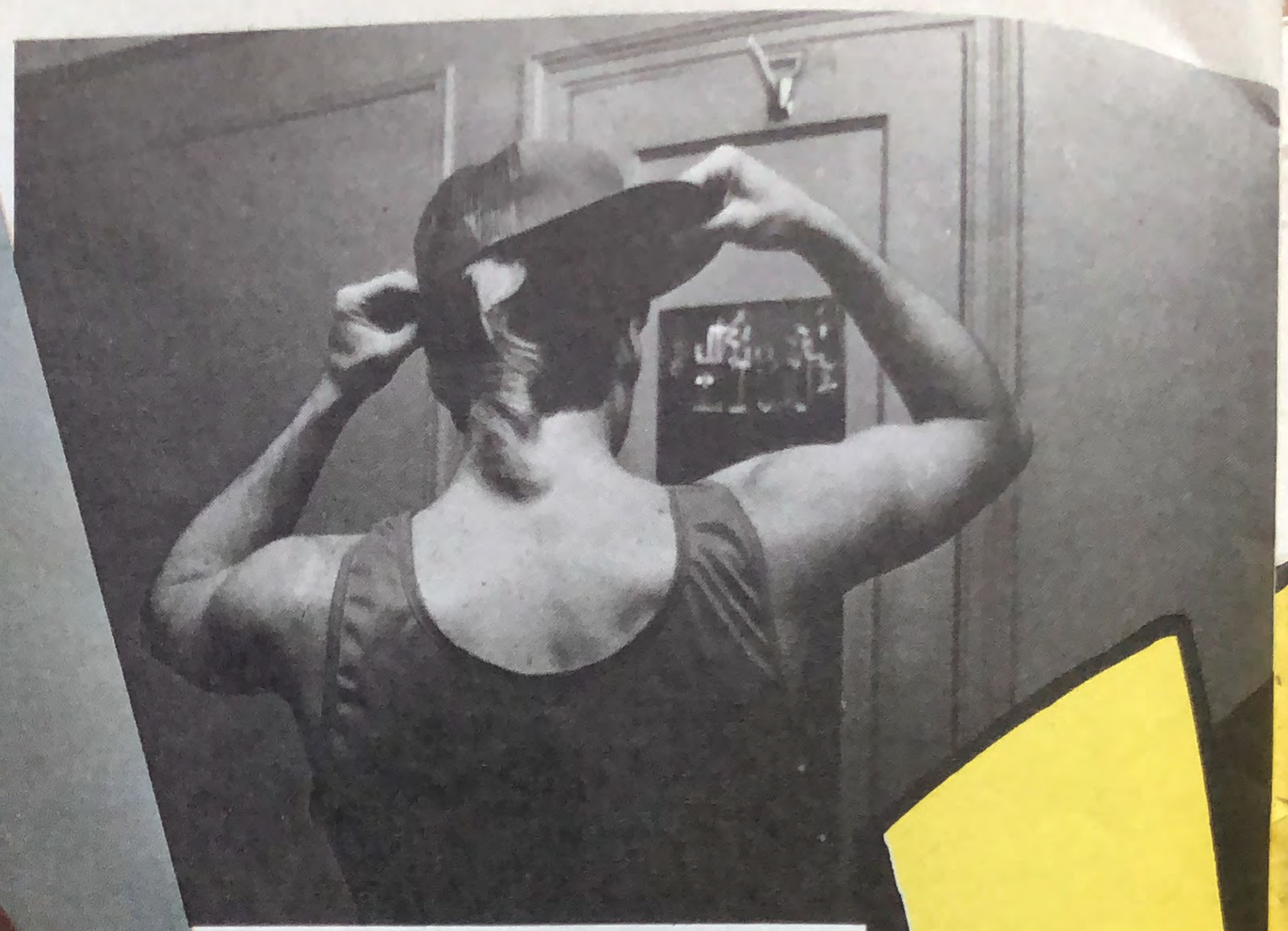


LES ROYAL FRENCH BREAKERS AU PALACE


LOUKOUM



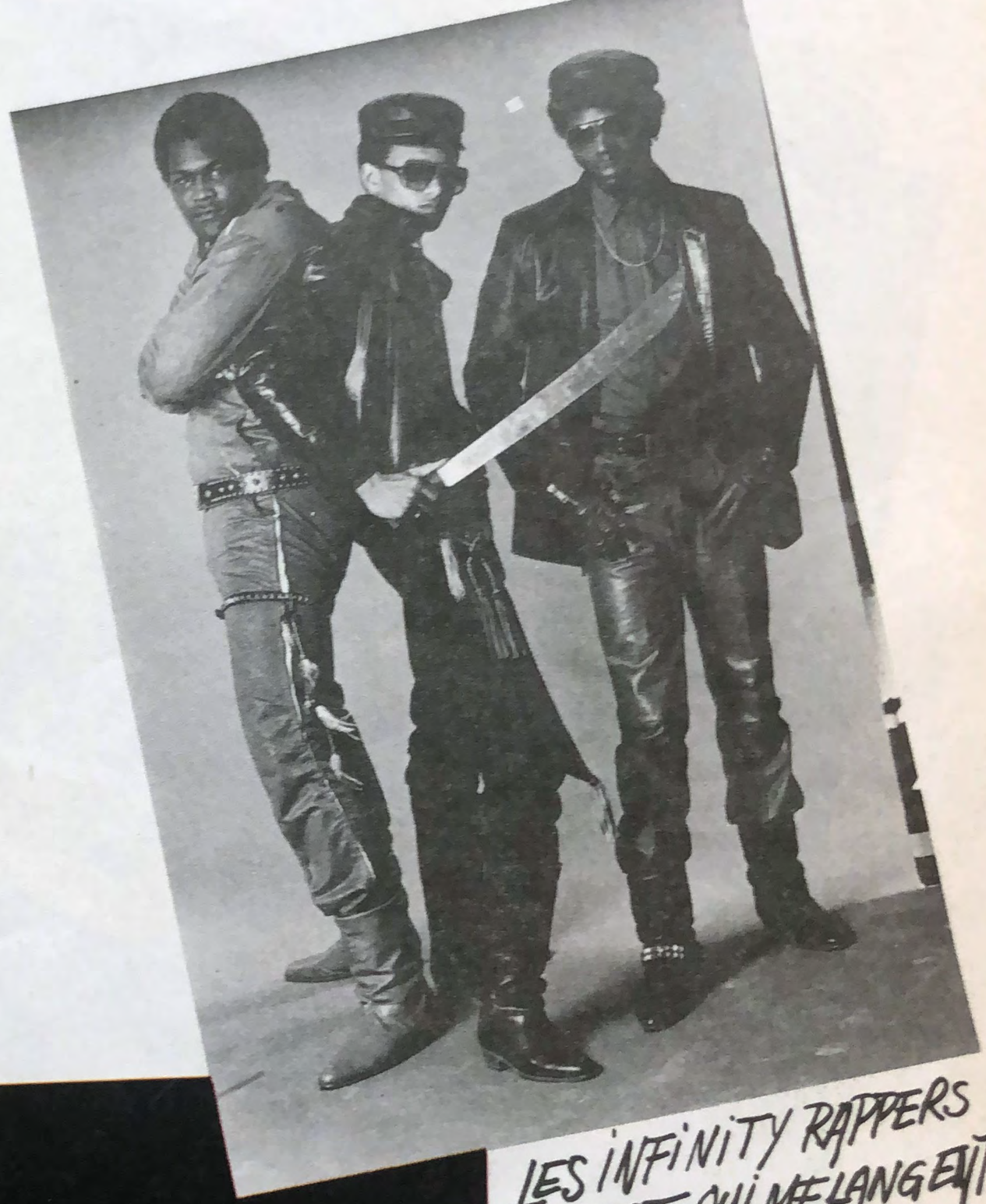
LE LOOK GRAFFITI-CHIC DE FABS FREDDY



LA CASQUETTE SUR LE COTE : INDISPENSABLE

LE B.BOY
DISCRET: MOHAMMED DES
MAGNIFICIENT FORCE



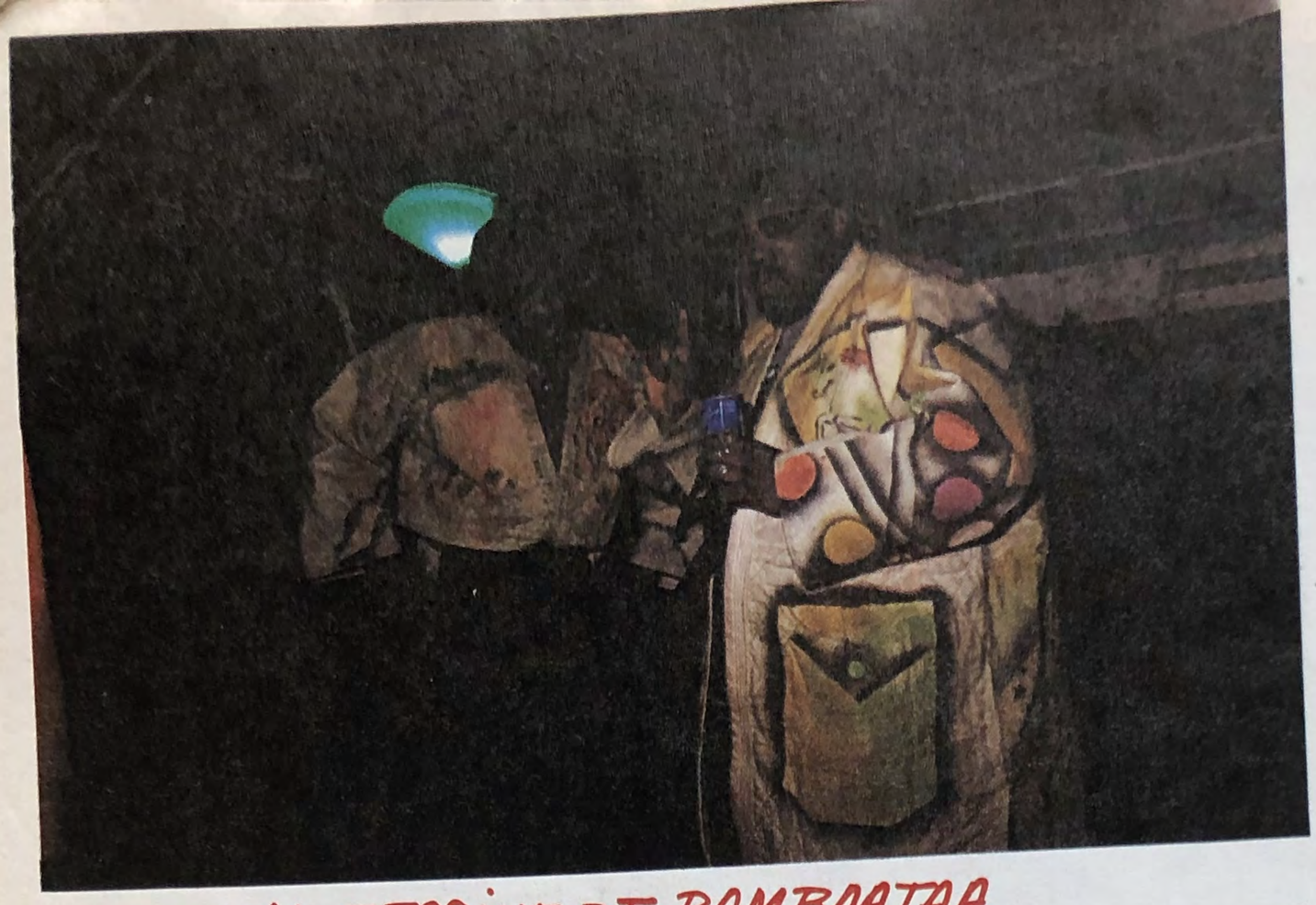


LES INFINITY RAPPERS
ET DST QUI MELANGENT
LES SURVETEMENTS
ET LE CUIR.



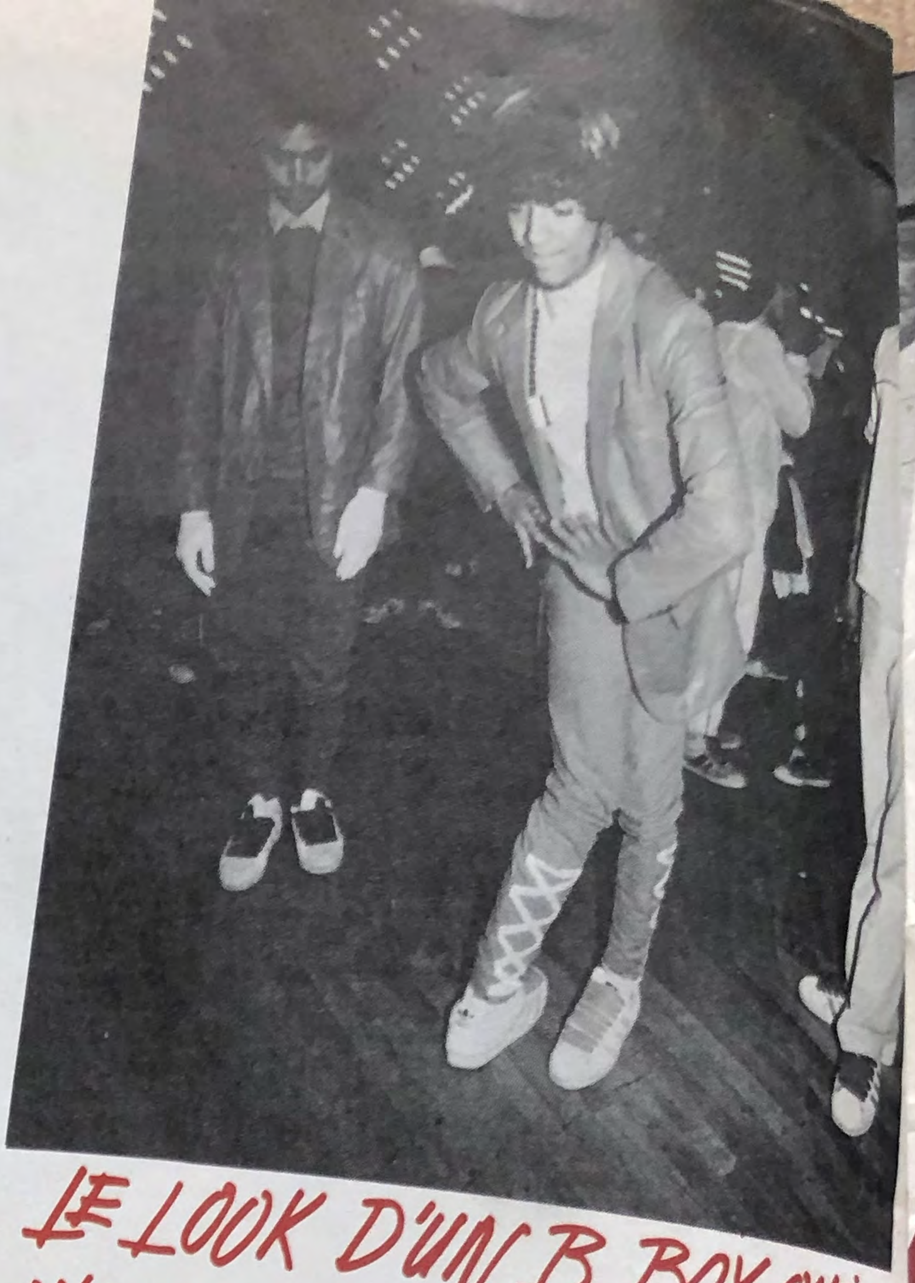
LE BONNET DE SKI
POUR LE LOOK SMURF,
ATTENTION IL EST
BIEN DROIT SUR LA
TETE.





LE FUNK DESSINE DE BAMBAATAA ET MR BIGGS.





LE LOOK D'UN B. BOY QUI N'A PEUR DE RIEN.

LE TEE SHIRT FILET, ET LES LUNETTES CAZALS, QUI FONT FUREUR EN AMERIQUE, C'EST LE LOOK DE D.ST



LE LOOK FAMILLE DES T.C.B.

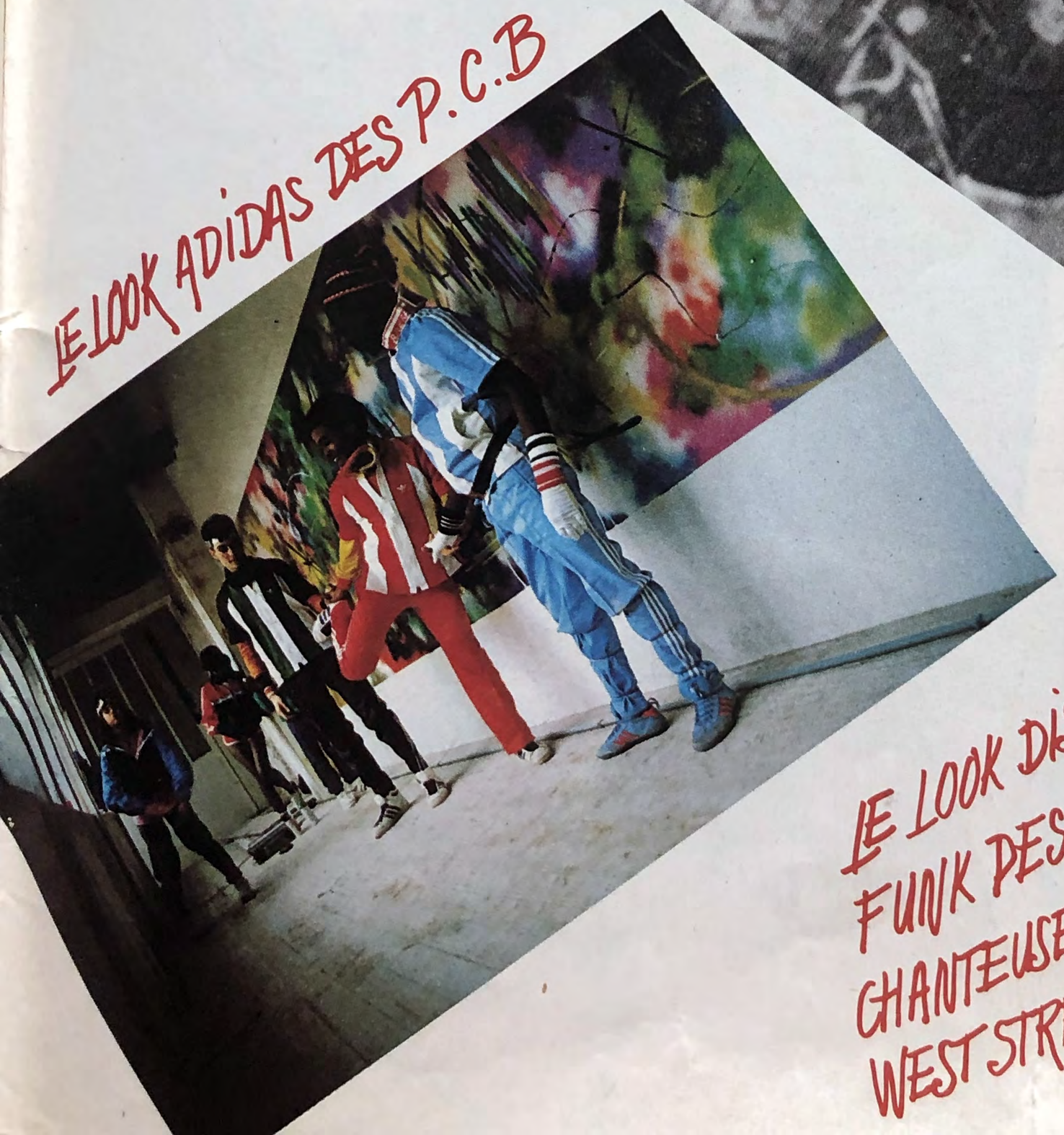
LE LOOK FUNKY FRESA DE MR. BIGGS (DE SOUL SONIC FORCE)



LA CEINTURE A SON PROPRE NOM, QU'ON NE TROUVE MALHEUREUSEMENT PAS ENCORE EN FRANCE.

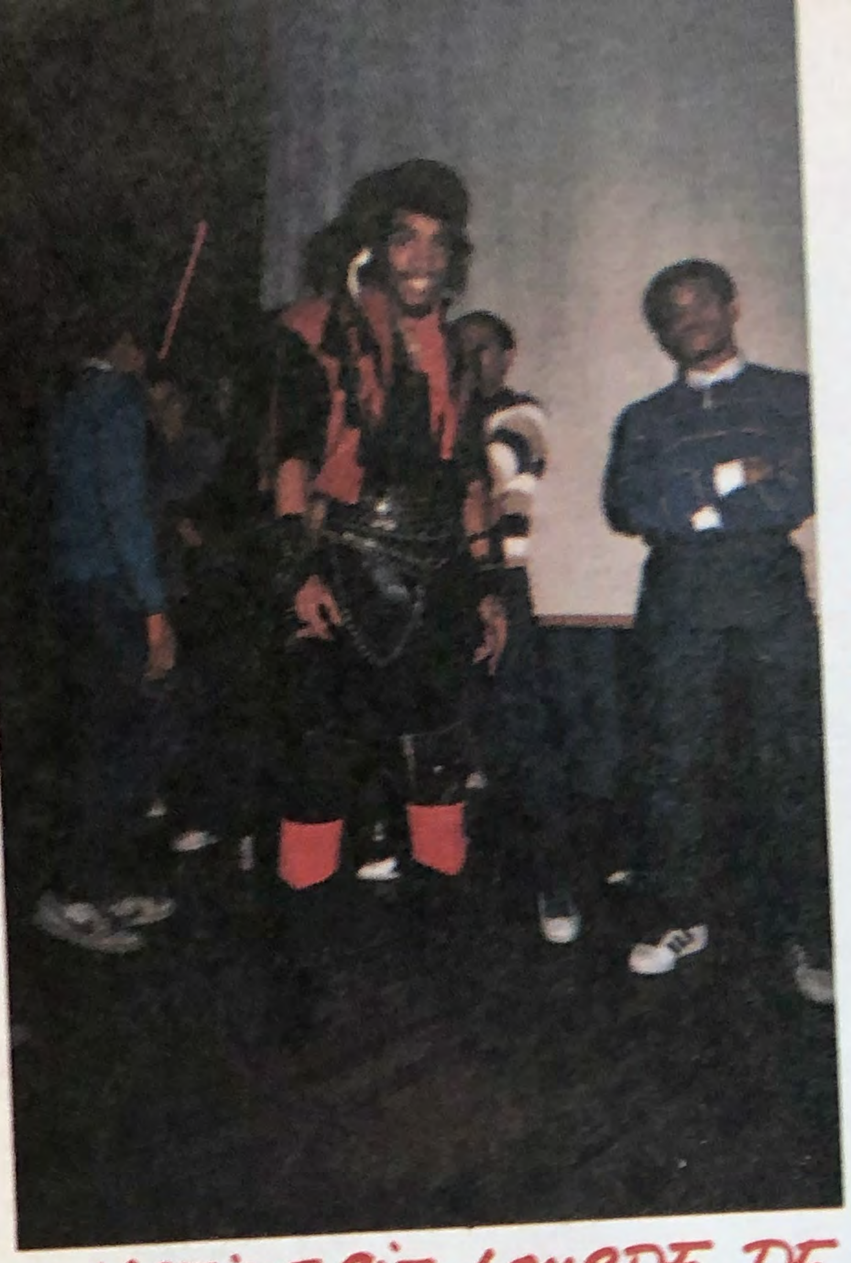


LE LOOK ADIDAS DES P.C.B





LE LOOK DISCO-FUNK DES CHANTEUSES DE WEST STREET MOB.

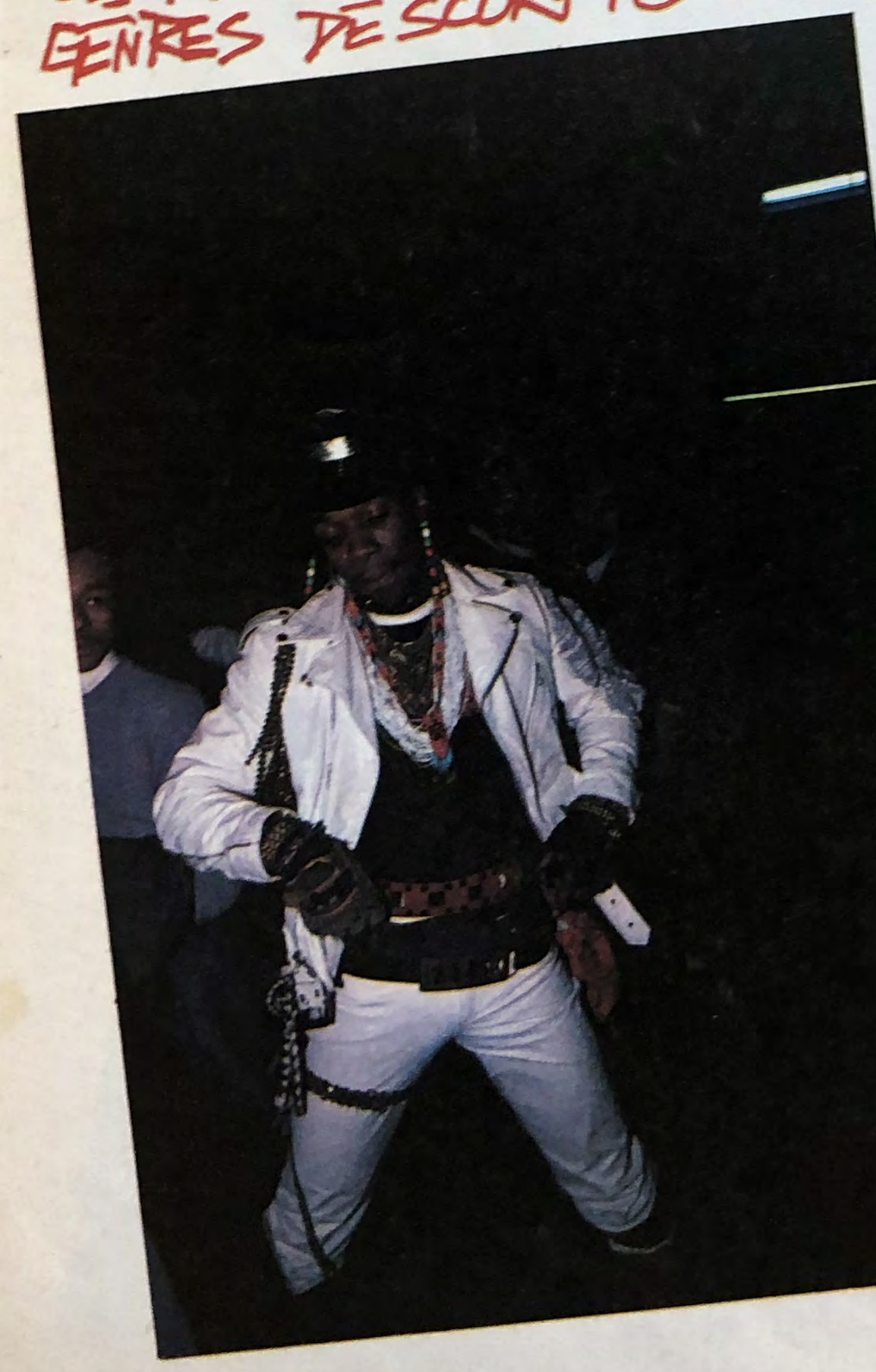


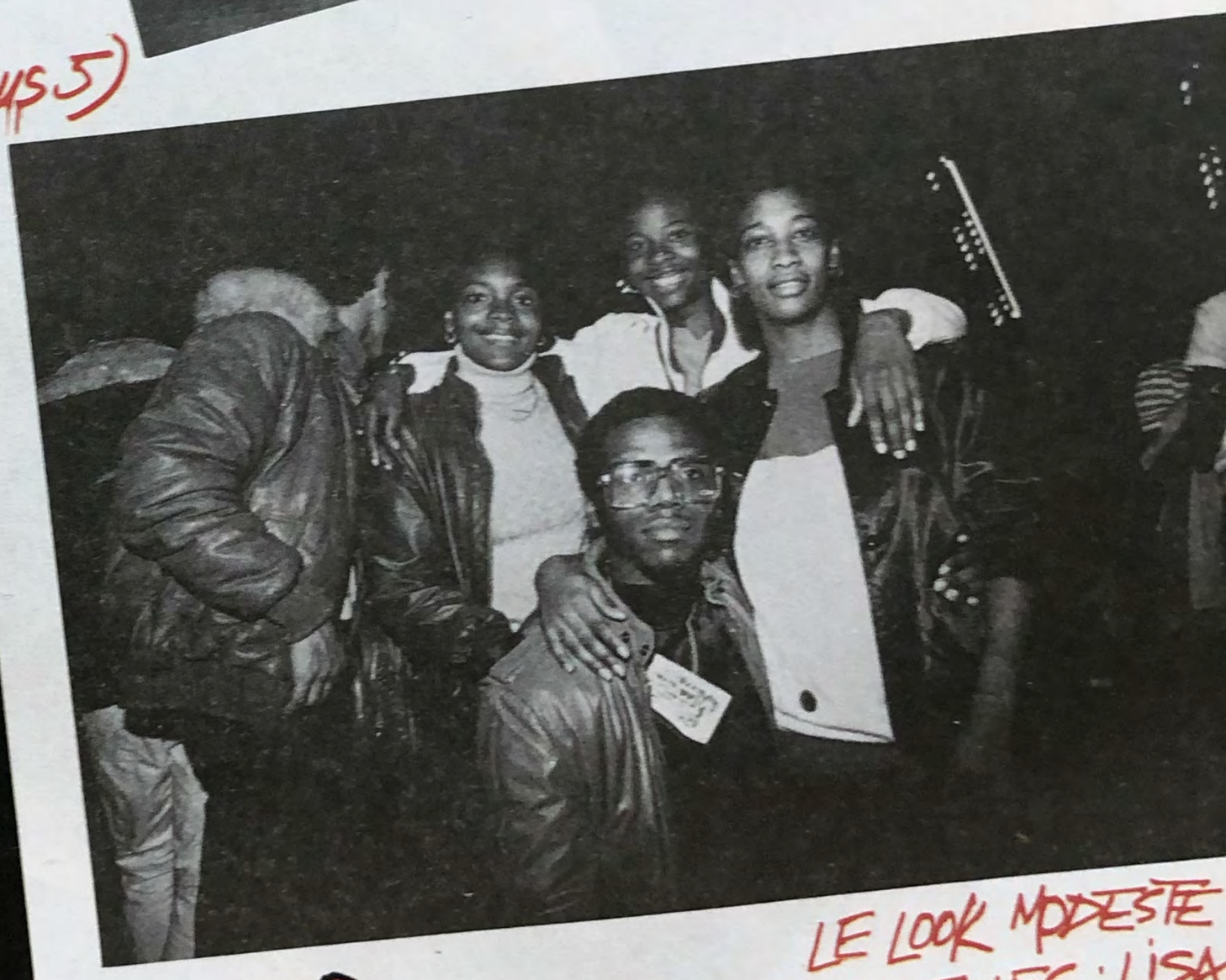
L'ARTILLERIE LOURDE DE GRAND MASTER MELLE MEL

L'APANAGE COMPLET DES B.BOYS:
LE PANTALON GRAFFITE ET LA GROSSE BOX,
LA GHAPKA DES RUSSES ET LA VESTE EN CUIR BORDEE



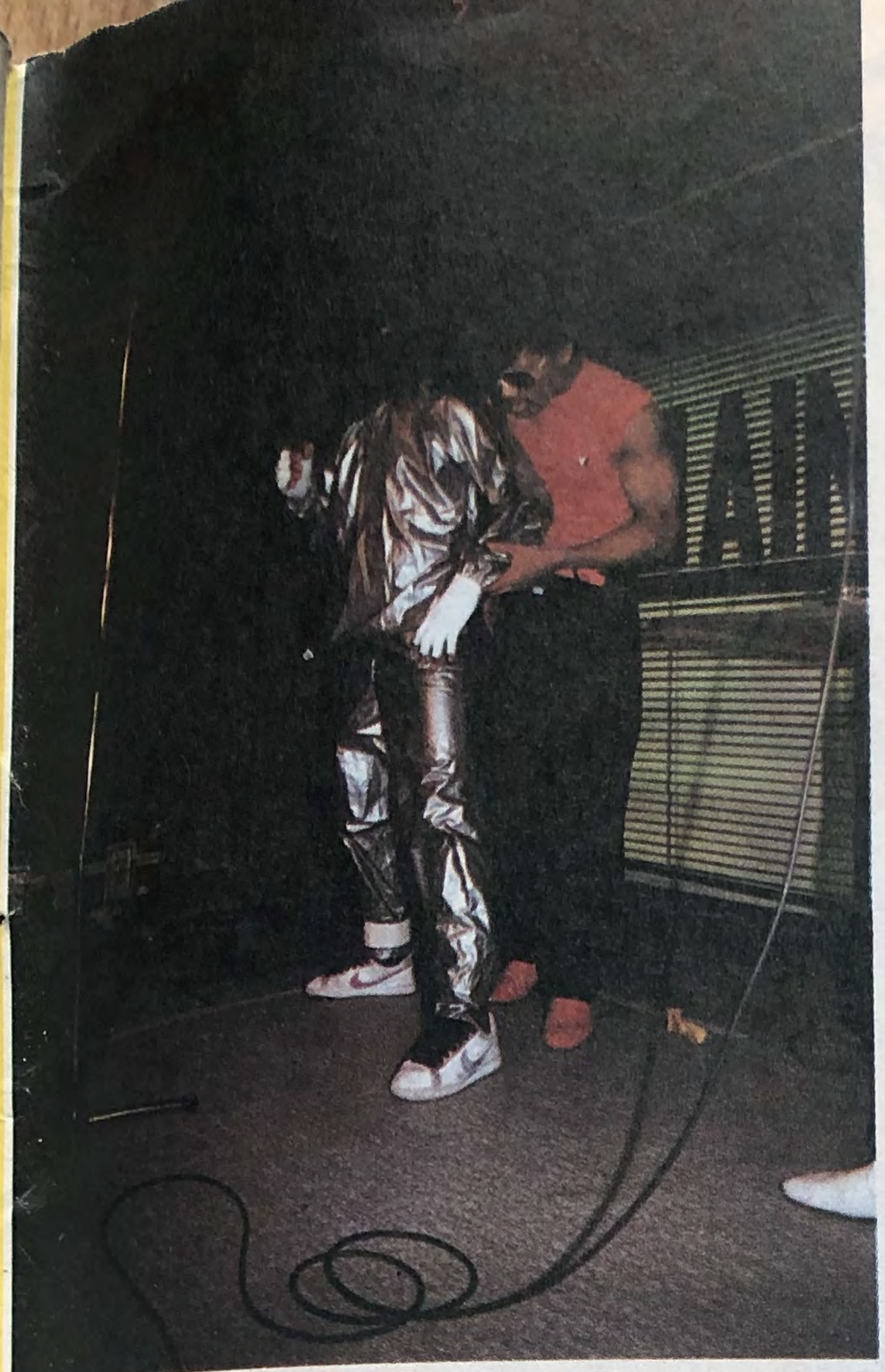
LES GRIS-GRIS EN TOUS GENRES DE SCORPIO. (FURIOUS 5)



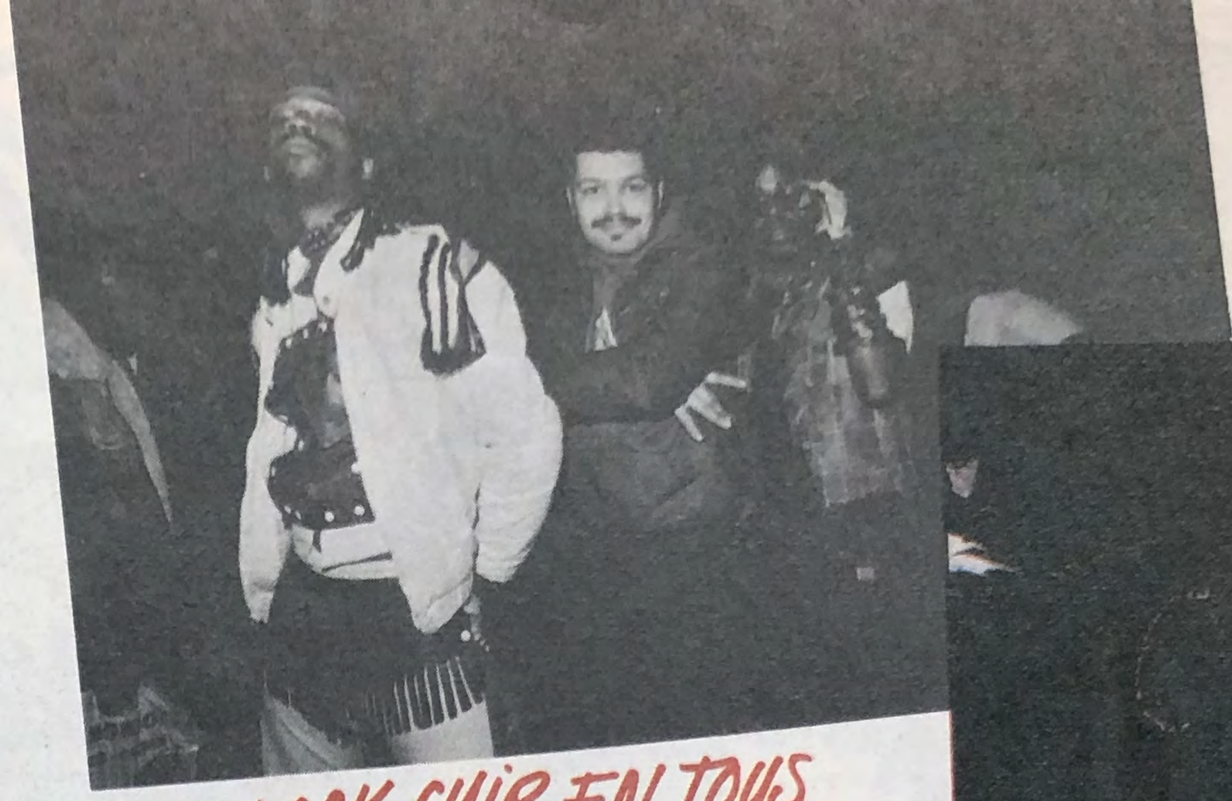


LE LOOK MODESTE DES FILLES: LISA ET SES COPINES PROTEGEES PAR

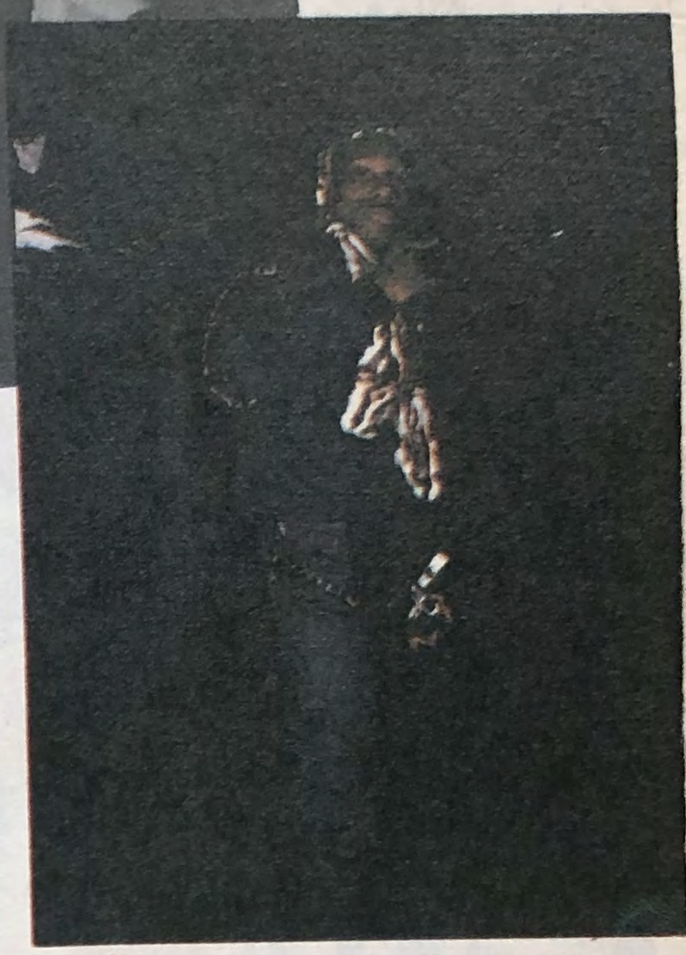




LE LOOK ROBOT DE WHODINI

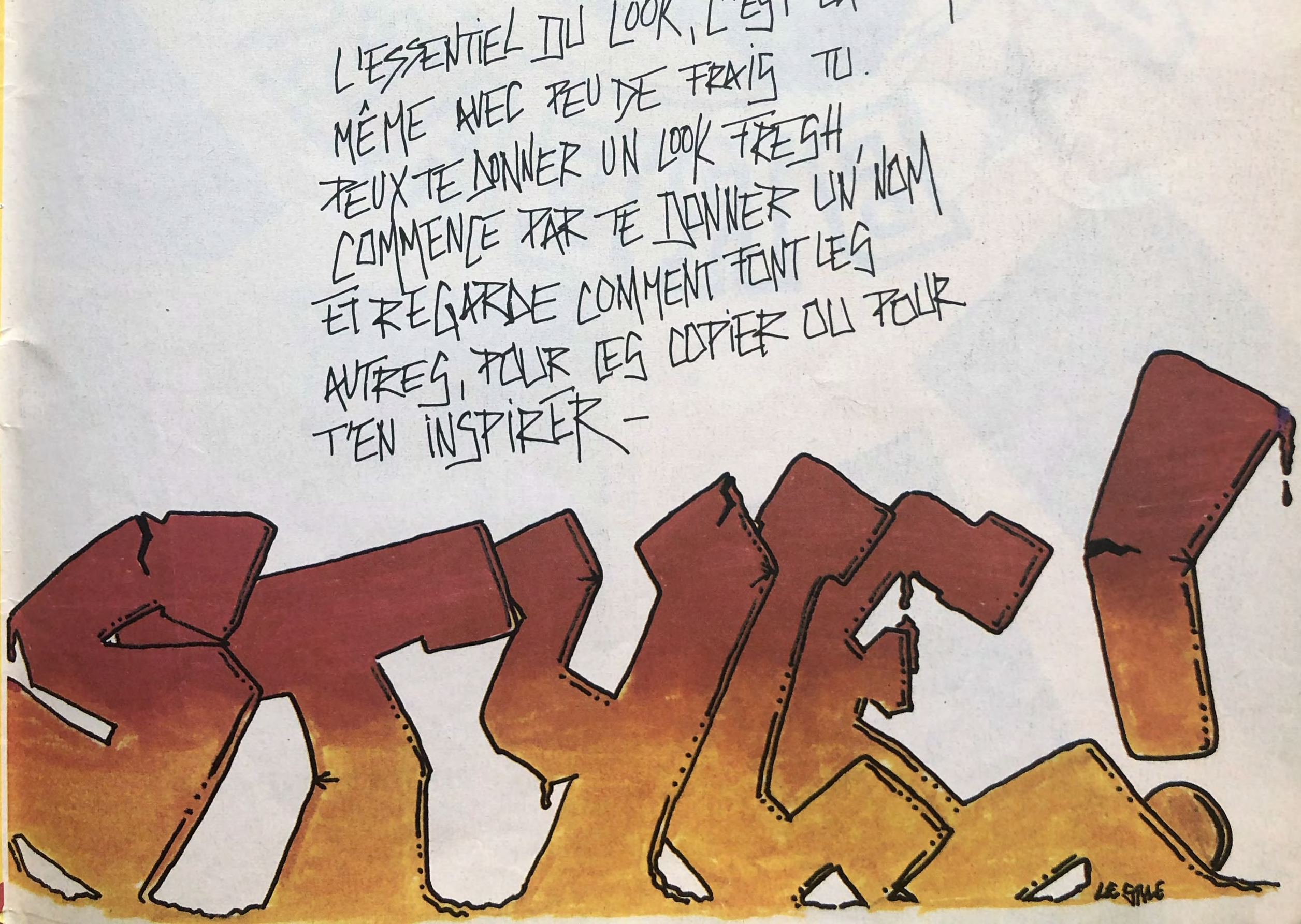


LE LOOK CUIR EN TOUS GENRES, DES COLD CRUSH BROTHERS, ET LES JEANS SIMPLES DE KANO (GRAFFITI ARTISTE).



LE LOOK FUNK A PEU DE FRAIS, QUELQUES CHAINES ET DES FOURRURES. C'EST JAZZY JAY

L'ESSENTIEL DU LOOK, C'EST LA FRIME! MÊME AVEC PEU DE FRAIS TU PEUX TE DONNER UN LOOK FRESH. COMMENCE PAR TE DONNER UN NOM ET REGARDE COMMENT FONT LES AUTRES, POUR LES COPIER OU POUR T'EN INSPIRER -

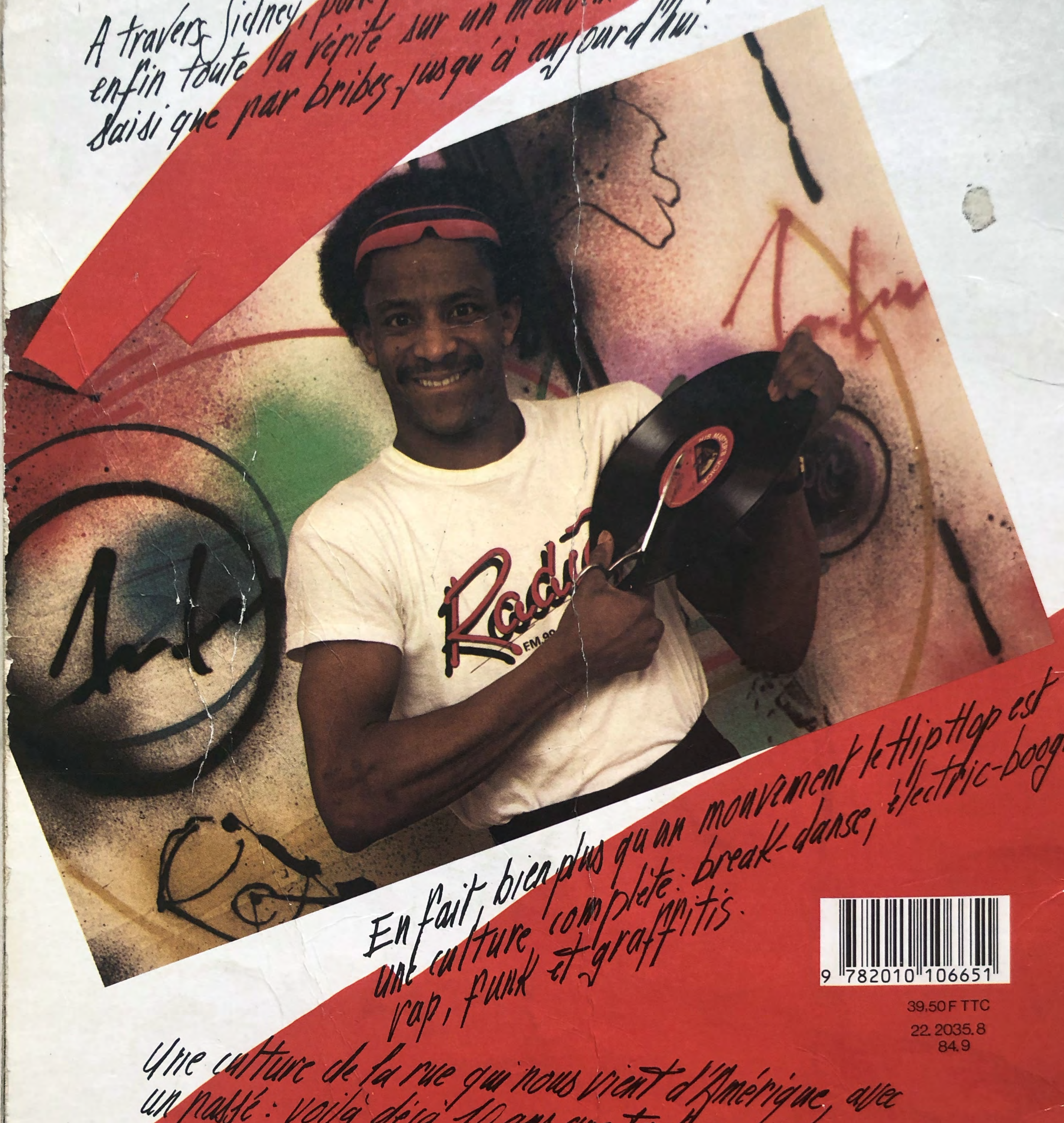


NEW YORK CITY BREAKERS

BREAKING AWAY

The rhythmic thump of a rap song, blaring from a portable tape player, fills the air as several talented "breakers" take turns showing off and keeping time. This could be New York (especially a few years ago) but, on this particular Saturday afternoon, it's Trocadero where every weekend the "Hip Hop" happens. Another American craze that took its time getting to Paris? Maybe, but there doesn't seem to have been much lost in the translation.

A travers Sidney, porte parole du Hip Hop, ce livre dévoile enfin toute la vérité sur un mouvement qu'on n'a saisi que par bribes jusqu'à aujourd'hui.



En fait bien plus qu'un mouvement le Hip Hop est une culture complète : break-danse, électric-boogie, rap, funk et graffitis.

9 782010 106651

39,50 F TTC

22.2035.8
84.9

Une culture de la rue qui nous vient d'Amérique, avec un passé : voilà déjà 10 ans que toute une jeunesse New-Yorkaise vit par et pour le Hip-Hop, comme quoi il ne s'agit pas d'une mode, mais d'un phénomène social qui ne compte pas s'arrêter là : très vite le Hip Hop est en train d'envahir la planète.....